



TOUT PAR L'IMAGE — NOUVELLES ILLUSTREES DU MONDE ENTIER — TOUT PAR L'IMAGE

MUET DEPUIS 50 ANS

APRES UNE DECEPTION D'AMOUR

(Voir page 3)

LA 3000^e BLONDE DE MANVILLE



Tommy Manville, roi de l'amiante en Amérique, est surtout célèbre par le soin qu'il met à choisir de jolies secrétaires. Cette fois-ci, il voulait une blonde: sur 3000 candidates aux cheveux blond-nature, il a choisi Austra Constant que voici.

JOLIE FIANCEE



Peggy Rosenbaum, fille de Mme Lashanska, artiste de concert, qui mariera, en juin prochain, Peter Lehman, fils du gouverneur de l'Etat de New-York.

Les soirées du Barbe-Bleue de France racontées par un voisin



Voici Eugène-Georges Weidmann, rival du célèbre Landru, qui a avoué avoir étranglé et enterré Mlle Jean De Koven, danseuse de Brooklyn. On le soupçonne de l'assassinat de six autres personnes. Cette photo fut prise après son arrestation au cours de laquelle les agents de la Sûreté durent lui asséner des coups sur la tête pour le maîtriser. Dans l'entrevue qui va suivre, nos lecteurs liront comment le voisin de Weidmann à Saint-Cloud, fit sa connaissance, sans se douter le moins du monde qu'il avait affaire à un criminel de la pire espèce.

(VOIR ENTREVUE EN PAGE 2)

SERIE DE BAISSERS AFFECTUEUX



Mergola et Pons



Galli-Curci et Behymer



Tucker et Cantor

N'allez pas croire que ces photos représentent des scènes d'amour; il s'agit tout simplement de baisers "strictement d'affaires". De gauche à droite on remarque Gaeto Mergola, directeur de l'opéra de San-Francisco, souhaitant la bienvenue à Lily Pons. Amelita Galli-Curci, absente de la scène de concert pendant plusieurs années par suite d'une opération de la gorge, félicite avec affection L. E. Behymer, son impresario, au cours d'une tournée de concert. A l'extrême droite Sophie Tucker s'apprête à souhaiter le bonsoir à Eddie Cantor après une célébration donnée à l'occasion de ses 25 années comme comédien.

COUPON A
JOINDRE AU
TABLEAU DE LA
PAGE 34

Concours de Hockey

Le club que j'ai marqué d'un X en page 34 comptera lors de la dernière partie régulière de la saison, le nombre de buts indiqué dans le carré à droite.

\$100 à
gagner

MONTREAL
6 JANVIER 1938

NOM
ADRESSE

PHOTO-JOURNAL
PAGE 2

Les soirées bourgeoises de Weidmann racontées par son voisin M. Mouly

Le Barbe-Bleue fut présenté à M. Mouly, qui habitait une villa voisine de "La Voulzie" à Saint-Cloud, où Weidmann avait étranglé la danseuse américaine, par deux des complices du "Barbe-Bleue": Million et Jean Blanc.

par A.-G. LEROUX

—Je n'en ai pas mangé depuis trois jours, ma femme est encore malade!

M. Mouly n'a pas autrement exprimé l'angoisse et la stupéfaction qui l'assaillent depuis qu'il sait que son bon ami Weidmann est le monstre dont les exploits soulèvent le monde d'horreur.

Le charme "fascinant" du tueur

"Je ne dirai jamais assez combien le charme de cet homme était fascinant. On ne pouvait mieux tromper son monde. Il était on ne peut plus correct, poli, distingué... je lui accordai, sans arrière-pensée, ma pleine confiance!

"Fuyant Million et Blanc, lui, je le revis souvent avec plaisir, si bien qu'en octobre, devant déménager, je m'empressai de suivre ses conseils: demeurer non loin de chez lui à Saint-Cloud... "au grand air, disait-il, loin du tumulte de la ville."

"Voilà comment je louai, le 15 octobre, la villa des "Bégonias".

"La Voulzie" est plus éloignée de la route de Paris que les "Bégonias" et, principale conséquence, M. Mouly ne passait jamais devant la villa de Weidmann, tandis que ce dernier, au contraire, matin et soir, passait devant la demeure de M. Mouly.

Un hôte aimable et réservé

Ce fut l'occasion pour Weidmann, tout d'abord, à saluer de la route, puis à entamer de rapides conversations, enfin à s'engager un beau soir jusqu'à réclamer à dîner.

—Je suis seul, je n'ai rien chez moi...

On s'empressa:
—Mais comment donc... votre couvert est tout mis!

Weidmann, homme d'habitudes, tout comme il tuait en série, s'invita dès lors en série.

Ce fut l'invité permanent, qu'on ne prend même plus la peine d'inviter.

Et les petites soirées sans éclat du ménage Mouly qui s'éternisaient sous la lampe furent soudain comme transfigurées. Le convive était beau causeur, parfait

gentleman, en deux mots charmant pique-assiette auquel on s'habitue comme à un tic mignon. On en arriva au point de ne pas même s'étonner qu'il prit la liberté d'amener son linge pour lessivage.

"Il nous parlait souvent de ses voyages, du Canada... de la façon dont on cultive la terre là-bas, des élevages immenses. Nous étions éblouis, nous qui n'aurions jamais l'occasion d'aller au Canada. Nous ignorions qu'il était parti en emportant la caisse.

"Après dîner, il aimait que nous prenions à la T.S.F. des postes allemands. Il écoutait les concerts, la musique de son pays, emporté dans de profondes méditations."

Weidmann écoutait Wagner!

"Je ne tuerai jamais..."

Parfois, le monstre s'appliquait à apprendre le jeu d'échecs à Mlle Mouly. Il était doux et patient à l'extrême. Sans se lasser à la moindre faute, levant son regard sombre, de sa voix modulée il répétait les mêmes conseils.

—A dix heures, il rentrait se coucher bien sagement, précise M. Mouly.

Ainsi donc, Weidmann tue et tue à répétition, détrousse ses victimes, pour quoi?

Pas même pour Paris et ses joies. Pas même pour les femmes. Pas même pour le jeu ou la drogue... pour tout bonnement passer ses soirées en "famille" dans le cadre le plus désuet, le plus "pot au feu" qu'il soit!

Ainsi donc, il n'est brillant danseur, homme de bar, mondain, gigolo de palace et séduisant cavalier qu'à l'instant où il "travaille", qu'à l'instant où il aborde Jean de Koven!...

Paradoxe!
Weidmann ne profite même pas de ses crimes pour vivre!

Et il faut entendre M. Mouly se remémorer certains détails atroces. Comme l'homme est serein, flegmatique, maître de lui!

Un jour qu'il s'emportait au souvenir d'un ami qui l'avait trahi, et que Mme Mouly lui lança:

—Vous n'iriez pas jusqu'à tuer... ne s'exclama-t-il pas:

—Moi? Tuer un homme... jamais... jamais... je ne tuerais jamais...

"L'assassin de Lesbore est un malin!"

Mlle Mouly, au lendemain de l'assassinat de Lesbore, ne remarqua-t-elle pas à table:

—Il n'est pas malin, ce Schott, de laisser sa carte de visite...

Et Weidmann d'interrompre, imperturbable:

—Pensez-vous! Il est malin au contraire. Ce n'est



La victime de "Barbe-Bleue". — Mlle Jean DeKoven, danseuse américaine âgée de 21 ans, qui fut étranglée par Weidmann et enterrée dans le petit jardin de la villa de Saint-Cloud que le "Barbe-Bleue" avait louée pour commettre ses crimes. Weidmann tua la jeune danseuse pour lui voler seulement \$24.

sûrement pas la sienne.
M. Mouly tremble d'évoquer ces détails.

—Le plus atroce, achevé-t-il, c'est que le 25 novembre il me disait: "J'ai une auto qui use trop d'essence (c'était l'auto de Couffy), je suis en pourparlers pour en acheter une plus économique..."

En pourparlers! Deux jours plus tard Weidmann tuait Lesbore et s'appropriait sa petite conduite inférieure...

"Nous l'avons échappé belle"

Il est bien temps que le monstre joue désormais les accablés dans sa cellule. M. Mouly a des preuves de sa criminelle hypocrisie que personne d'autre ne peut aussi bien juger et nous le croyons lorsque, à demi-tremblant, il s'écrie:

—Je suis sûr que si nous avions découvert quoi que ce soit et que Weidmann s'en fut aperçu, ma femme, ma fille et moi serions aujourd'hui de ses victimes... Nous l'avons échappé belle!



UNE PEINTURE SUR LA POSTE



Il est facile de comprendre pourquoi quelques critiques sceptiques ont prétendu que cette peinture murale des "Dangers de la Malle", du Bureau des Postes de Washington, devrait plus équitablement être intitulée les "Dangers du Mâle". La photo illustre des femmes qui cherchent à fuir en rampant à côté d'une chaise de poste que viennent de renverser des Indiens maraudeurs.

Silencieux depuis 50 ans!

Abandonné, aux pieds de l'autel, le matin de son mariage, un fiancé déçu jure de ne plus parler tant que ne reviendra pas l'infidèle...

Elle n'est jamais revenue!

La vie est remplie de cas étranges et parfois difficiles à résoudre. La nature est essentiellement humaine et que demande-t-elle?... Aimer et être aimé!... L'amour veut dire la vie, c'est la source de tout ce qui vaut la peine de vivre. Deux cœurs qui battent à l'unisson, deux âmes qui se comprennent!

Ainsi pensait et vivait de cette espérance le timide Jean L... à l'âge de vingt ans, âge où l'avenir semblait lui accorder la faveur des plus glorieux privilèges.

Jean, cultivateur à l'aise, courtisait Mariette, fille d'un médecin en vue de la petite ville de St-Albert, sur les bords du Richelieu.

Après une entente de part et d'autre, l'on décida que la noce se ferait dans quelques mois, c'est-à-dire en mai, quand les lilas seraient en fleurs, et que la nature s'éveillait de sa longue léthargie dans laquelle l'avait plongé l'hiver.

Enfin le jour tant attendu arriva et notre futur marié, habillé de neuf, ne fut pas le dernier à se rendre à l'église. La cloche avait annoncé depuis longtemps le cortège qui se faisait attendre.

Après une heure d'impatience il fallut se rendre à l'évidence: la belle Mariette avait fait faux-bond à notre héros. Elle lui avait préféré



M. Jean L... qui a su garder le silence pendant un demi-siècle.

un cousin arrivé chez elle depuis peu de temps, et qui l'avait détourné d'un ma-

riage qui ne devait pas lui apporter les garanties qu'elle était en droit d'attendre.

Jean, humilié et blessé dans ce qu'il avait de plus cher, fit aux pieds des autels le serment solennel de garder le silence jusqu'à ce que revienne l'infidèle.

Les années passèrent mais n'apportèrent pas l'oubli dans ce cœur désenchanté. Le passé n'a pas pu cicatriser cette plaie faite à son âme et à son caractère. Il se replia sur lui-même, évitant la compagnie d'êtres humains, préférant rester seul avec ses tristes souvenirs.

Cinquante ans se sont écoulés.

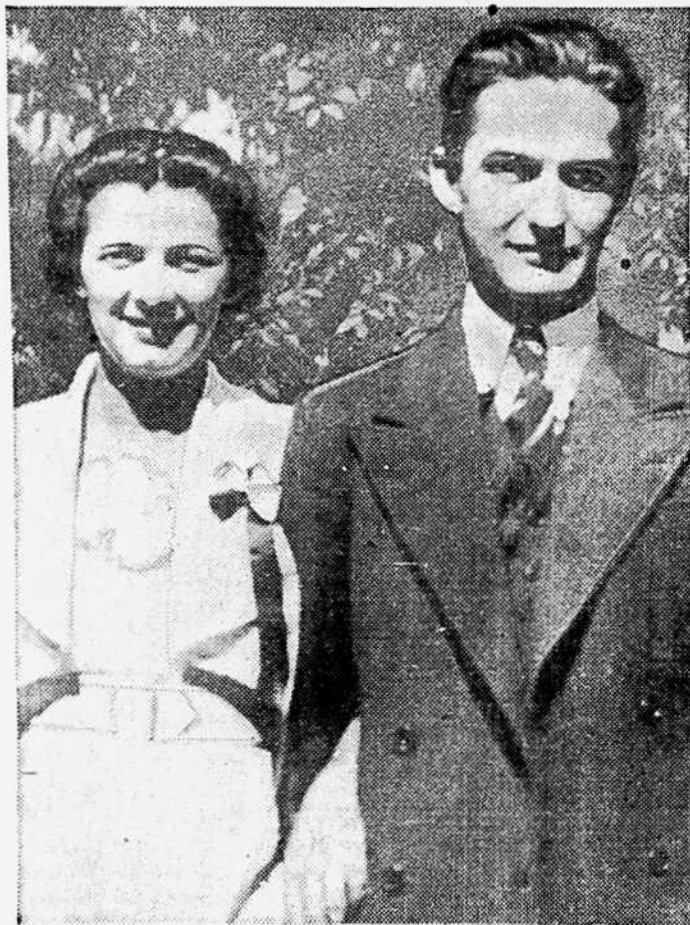
Jean, maintenant un vieillard aux cheveux blancs, porte encore la tête haute, respectant toujours la parole donnée, à ce qui n'est plus aujourd'hui, qu'un fantôme.

Il occupe dans le moment une chambre séparée à l'asile des vieillards, et sa figure ridée rayonne de bonheur, quand pour se rendre à l'église, il met son complet de noce, pour la circonstance.

Ensuite, avec précaution, comme une relique précieuse de ce passé néfaste, il le dépose dans une vieille malle... elle aussi âgée de cinquante ans...

Méditant ce passé funeste qui l'a voué martyr volontaire du silence, Jean attendra, jusqu'à son dernier jour, celle qui avait flétri ses plus beaux rêves de jeunesse...

Il ne faut jamais mentir...



Les deux jeunes amoureux, Warren Sinclair Stanley, 17 ans, et Loretta Harynek, 15 ans, photographiés récemment, sont maintenant séparés à jamais par la mort, simplement parce que la jeune fille a déclaré à Warren qu'elle était sur le point d'être mère. "Je faisais ce petit mensonge pour le rendre heureux", a-t-elle dit. Elle n'y réussit pas. Troublé par cette perspective, le jeune homme vola une automobile à Mexico (Missouri) et il se rendit à Chicago où demeurent ses parents. Là, poursuivi par la police, il détruisit la voiture et se tua. Des lettres trouvées sur lui après sa mort ont révélé qu'il aimait la jeune fille.

QUI A PEUR DE LA DYNAMITE ?



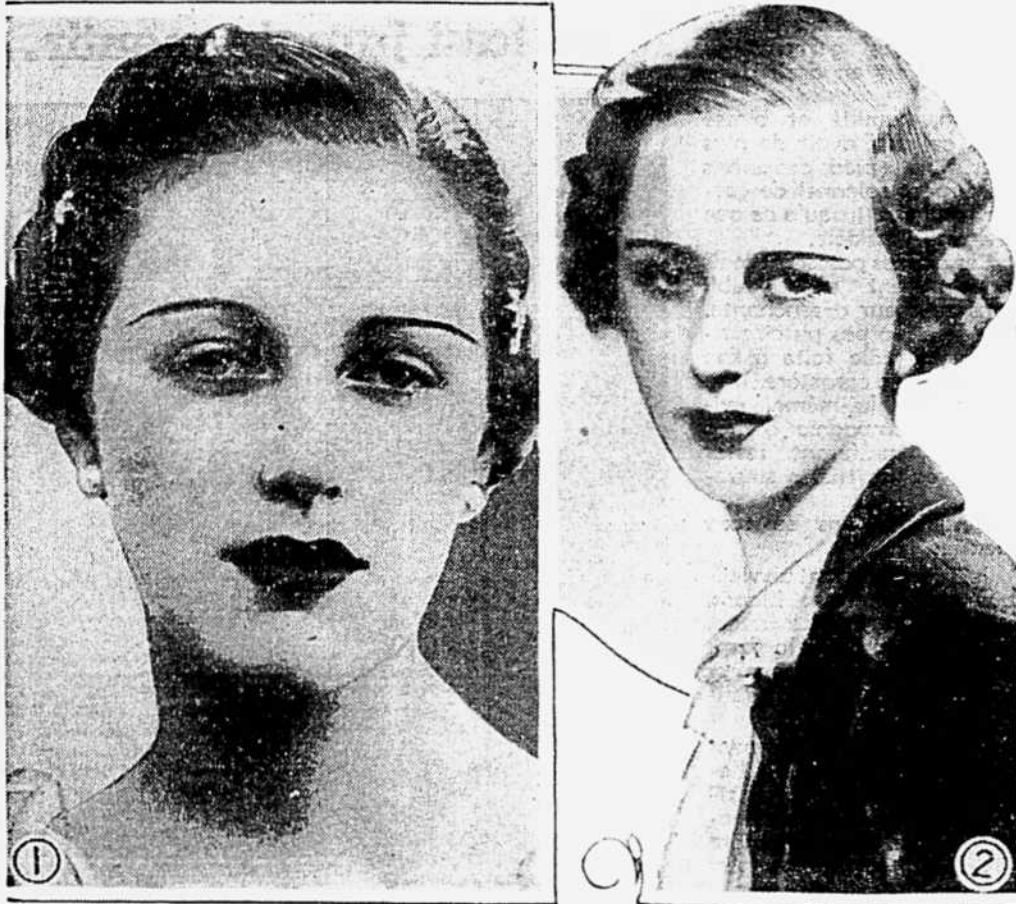
Les cylindres que le jovial détective Sam Schier tient dans ses mains sont quatre bâtons de dynamite. Pourtant Mme Patricia Davis, à gauche, ne semble pas en être apeurée quoique deux de ces bâtons aient été utilisés dans le but de faire sauter sa résidence de Chicago. Charles Karovitch, au centre, n'est pas non plus effrayé de l'accusation portée contre lui par la police à l'effet qu'il aurait volé cette dynamite dans un camp militaire, il y a trois ans. On doute qu'il se soit servi de cette dynamite pour faire sauter la maison de Mme Davis par suite d'une querelle qu'il avait eue avec la charmante divorcée. Schier ne semble pas s'en faire non plus. Il est possible de constater, incidemment, qu'il joue nonchalamment avec les bâtons de dynamite devant Karovitch, bien que ce dernier ait les mains libres.

IL FAIT ARRETER SA FEMME !



Robert-Lacy Cash mécanicien de Dallas (Texas) âgé de 22 ans, a poussé la police à arrêter son épouse de 18 ans (ci-dessus) pour la questionner à propos de la disparition d'autres touristes, lorsqu'il eut révélé, dans une confession, avoir été l'auteur du crime de Harry L. Helfman, de Brooklyn, N.Y., qu'il a assassiné dans un camp de touristes, au cours d'une querelle sur une note de garage.

Sont-elles victimes du snobisme royal ?



Lady Anne (No 1) et Lady Margaret (No 2) Cavendish-Bentinck, filles du Marquis et de la Marquise de Titchfield, et petites-filles du Duc de Portland, ont vu récemment leurs noms associés à celui du roi Léopold de Belgique et de son frère, le prince Charles. Des rumeurs courent que le roi des Belges et son frère se cherchent une épouse anglaise, mais les milieux diplomatiques de Bruxelles ont nié ces rumeurs. Lady Margaret et Lady Anne demeurent à peu de distance de l'Abbaye de Welbeck, visité récemment par le roi Léopold.

Un chef fasciste épouse une actrice



Un mariage princier eut lieu à Vienne récemment, alors que le prince Ernst Rudiger von Stahrenberg, chef fasciste, épousait l'actrice bien connue Nora Gregor. Les vingt invités à ce mariage prirent place dans une petite église de l'historique et pittoresque village de Kahkenberg, situé sur une montagne, dont la vue embrasse Vienne et le Danube. Maintenant que le prince est marié, il a bien l'intention de résumer ses activités politiques. Il s'était tenu jusqu'à présent, un peu dans l'ombre, par crainte de voir l'Eglise refuser d'annuler son premier mariage. Maintenant que le coup est fait, rien ne l'empêche plus de s'occuper de politique.

Les aristocrates sont généralement assez snobs; ils le prouvent bien assez en haussant les épaules devant la rumeur d'un mariage probable entre le roi Léopold de Belgique et l'une des filles du Marquis et de la Marquise de Titchfield, qui n'est même pas élevée au rang de princesse, Lady Anne Cavendish-Bentinck, la dame en question, est la petite-fille d'un duc. Son père n'a pas le droit de siéger aux Pairs, parce qu'il n'est que simple député, et marquis par courtoisie.

Que fera Léopold de Belgique? Nul ne le sait encore. On dit même qu'il n'a pas l'intention de se remarier maintenant; ce sont les Anglais et tout particulièrement Lord Beaverbrook qui ont lancé la rumeur de ce remariage royal. Ils auraient tout de même pu consulter le roi avant d'en parler.

Le roi Léopold s'est rendu récemment en Angleterre, chez le duc de Portland, chef de la famille illustre des Bentinck, alliées à celle des Cavendish.

C'est pendant le voyage officiel du roi, le 16 novembre, que le "Daily Express", journal de Lord Beaverbrook a lancé, avec une inconcevable légèreté, la nouvelle que le roi Léopold venait se chercher une épouse en Angleterre. Il est évident que la Grande-Bretagne verrait avec plaisir le monarque belge prendre pour femme un sujet britannique. Cette alliance resserrerait les liens politiques entre la Belgique et l'Angleterre. Afin de ne pas courroucer le roi Léopold, le personnel du Palais de Buckingham prit des mesures pour que ne viennent pas aux oreilles du monarque, cette désopilante nouvelle lancée par un journal britannique.

Il est même question d'un mariage prochain pour le Prince Charles des Flandres, le frère du roi Léopold. Son nom aussi est associé à celui de Lady Cavendish. La cour de Belgique accueillerait avec bonheur l'union du Prince Charles avec un membre de l'aristocratie anglaise. Mais il n'a pas encore dit son mot et comme c'est le plus important, il faut nécessairement l'attendre avant d'annoncer au public, ce mariage qui est dans l'air.



Millionnaires en route vers le sud



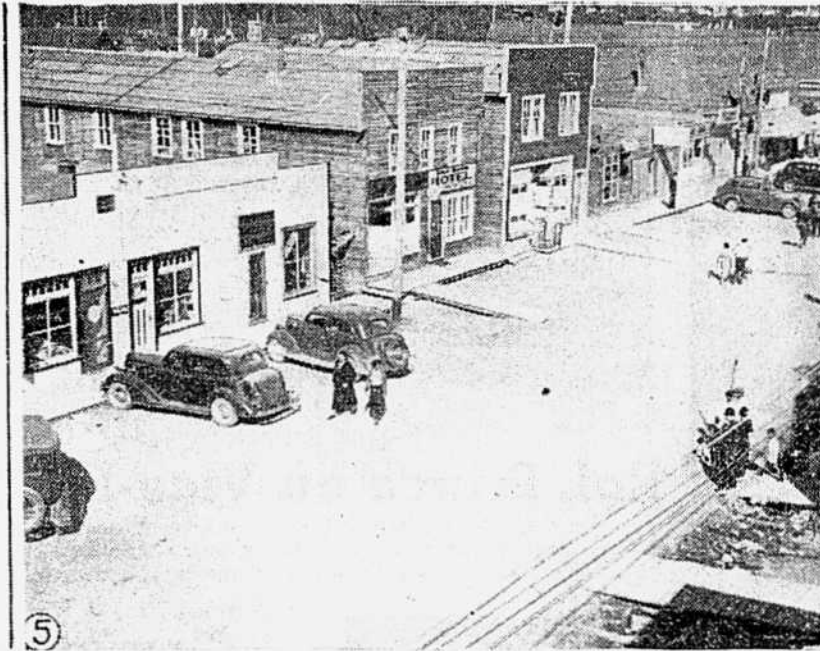
Que peuvent faire de leur temps des millionnaires, à moins qu'ils ne se promènent et ne s'amuse? C'est précisément ce que projettent de faire M. Harold S. Vanderbilt, un sportsman bien connu, et son épouse que l'on voit ici, s'embarquant à bord d'un avion, pour se rendre à leur résidence de Miami, où les plaisirs ne manquent pas, pour ceux qui peuvent se les payer. Les Vanderbilt sont des enthousiastes du tennis; le prouve bien le fait qu'ils apportent avec eux leurs raquettes.

LES JOLIES FILLES DE VAL D'OR

Val d'Or existe depuis près de 3 ans

Il y a à peu près trois ans, le fermier Jos. Morissette construisait un petit magasin à Val d'Or, afin de pouvoir fournir aux mineurs de cette nouvelle localité, tout ce qui leur était nécessaire. Depuis ce temps, la population de Val d'Or se chiffre aujourd'hui à 6,500 âmes. Le village a plus de 600 foyers. Des notables de Montréal, Québec et Toronto ont assisté dernièrement à l'ouverture officielle d'une extension de la voie ferrée du chemin de fer Canadien-National. Ils ont pu admirer cette petite "ville-champignon", comme on se plaît à l'appeler, à cause de la rapidité de sa croissance. Voici à droite, quatre des plus jolies filles de l'endroit, ce sont de gauche à droite, Mlles Rita Riks, Suzanne Paquet, Sophie Lukow et Mlle Godbout. Eh bien ! oui, ce sont les jeunes beautés de Val d'Or... et il y en a d'autres assurément.

Sur la vignette No 5, on voit la rue principale de Val d'Or et la vignette No 6 vous montre le café à la porte duquel se tient une très jolie personne, aussi avenante qu'agréable à voir. Et maintenant, je parie que vous avez tous envie d'aller rester à Val d'Or !



Foyer au sein des vagues

M. et Mme Frederic Lee et leur famille, de Brookline, (Massachusetts), ont déserté leur résidence pour s'installer définitivement sur leur chalutier "Pégase", dont ils feront leur demeure permanente. Ce changement est dû à des revers de fortune, mais Mme Lee admet volontiers qu'elle est tout à fait satisfaite de son nouveau foyer au sein des vagues. Ils ont toutes les commodités nécessaires et le bonheur, la propreté et la sécurité financière leur sont assurés à bord de leur petite embarcation. Sur la vignette No 1 vous voyez Mme Lee à la roue du bateau. Sa fille Wendy (No 2) se tient près du grand mât et paraît tout à fait enchantée de sa nouvelle résidence. Le jeune Fritz (No 3) s'amuse sur le pont avec son chien et tout le monde est content.



Le roi Léopold de Belgique

Le roi Léopold de Belgique porte l'uniforme d'un officier des dragons de la garde du cinquième régiment royal d'Inniskilling, lors de l'inspection militaire à Colchester, Angleterre. Le roi est retourné en Belgique.



Roi, Prince ou Vice-Roi

Le roi Victor-Emmanuel d'Italie et le prince héritier Humbert (à gauche) s'échangent des sourires et des saluts avec le duc d'Aoste, lors d'une cérémonie publique. Deux jours plus tard, le roi nommait le duc nouveau vice-roi d'Ethiopie et successeur du maréchal Rodolfo Graziani.



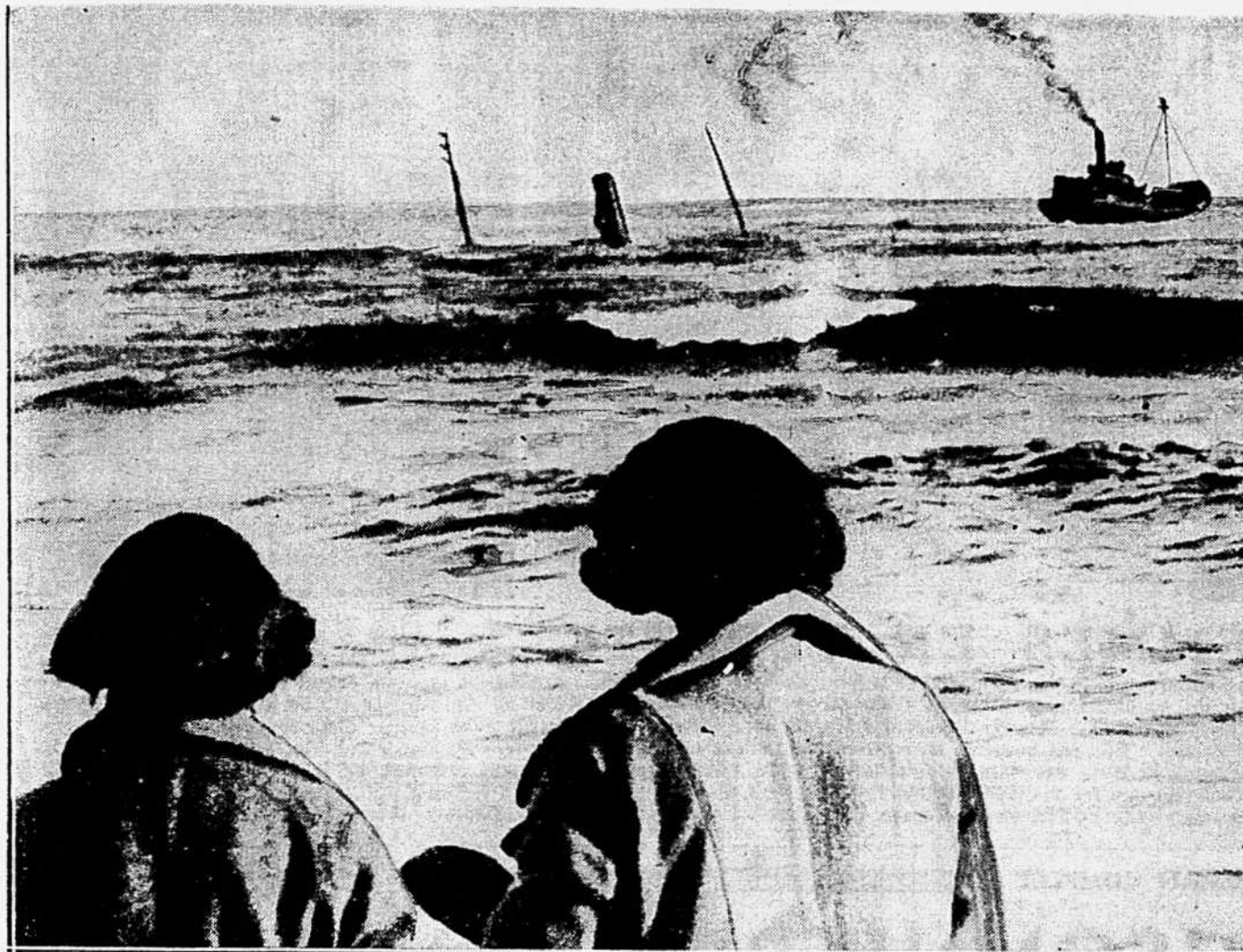
Le révérend père Ferdinand G. Level, professeur au collège de Providence, (Rhode-Island), vient de recevoir la croix de la Légion d'Honneur, que Jacques Lepoutre, en uniforme militaire, épingle sur sa poitrine. Le père Level a servi dans un bataillon durant la guerre.

Gouverneur militaire à sa retraite



Le général Gouraud, le si populaire gouverneur militaire de Paris, fut mis à sa retraite, à l'âge de 70 ans. On le voit qui serre la main à son successeur, le général Billotte. Le général Gouraud a perdu le bras droit pendant la grande guerre.

L'ESPOIR AU COEUR DES MARINS



Espérons contre toute espérance

Ces deux femmes attendent anxieusement sur le rivage le retour de leurs époux manquant à l'appel, lorsque le chalutier Roslin sombra. Deux des huit membres de l'équipage de ce bateau pêcheur réussirent à atteindre le rivage. Le vaisseau que vous voyez au loin, recherche les six autres. Ce chalutier fut submergé après avoir été fortement secoué par une mer houleuse, le long de la côte écossaise, près d'Aberdeen. Ces hommes sont probablement irrémédiablement perdus, mais l'espoir qui est si fort au cœur des humains, même dans les moments qui semblent le plus désespérés, met du courage au cœur de ces deux femmes qui guettent le retour de ceux qu'elles aiment, mais que la mer, dans sa méchanceté, a peut-être engloutis. Moment d'angoisse inexprimable pour ces deux créatures qui scrutent l'horizon et qui surveillent tous les mouvements du navire sauveteur.



En route vers l'Italie

Tous ces passagers allemands, en route pour l'Italie, se sont assemblés en foule sur le pont de leur navire, pour voir passer avec orgueil, le gros destroyer allemand Greif. Les Allemands sont très sensibles en ce qui regarde leur sol natal.



"Parcourons le monde".— Ces trois aventuriers, qui ont le pied marin et le cœur rempli d'espoir, s'attendent de parcourir 50,000 milles dans cette embarcation de 37 pieds de longueur. Ce voyage durera trois ans si "Dieu leur prête vie" comme dirait ce bon La Fontaine. Le capitaine Charles Cox, à gauche, est un écrivain tandis que John Gagnon et Everett McDonald sont deux excellents marins. Le petit bateau a à son bord, un moteur auxiliaire et un poste récepteur de radio.



TROIS FEMMES EN VEDETTE

La duchesse di Borgo (vignette No 1) est maintenant confinée dans une cellule souterraine d'une prison parisienne, sous l'accusation de s'être associée avec des malfaiteurs. On dit que son époux est un des chefs terroristes de la fameuse bande des Cagoulauds, en France. Cette photo fut prise quand la duchesse jouissait de sa liberté et faisait du ski, en Amérique. Mme Mary McMillan de Los Angeles, (vignette No 2) est accusée d'avoir gardé sans permis dans sa cour deux imposants lions, qui effrayaient les voisins. Elle tout paraître en cour où elle avoua que ses bêtes fauves étaient aussi inoffensives que des chats domestiques, donnant à l'appui de cette assertion, le fait qu'elle avait vécu vingt ans avec ces animaux de la jungle, sans souffrir la moindre égratignure. Elle croit que ces magnifiques bêtes mourraient de douleur si on les lui enlevait. La jolie fille coiffée d'un grand chapeau (vignette No 3) représente Venice, en Californie, dans toutes les activités sportives d'hiver. Elle patine aussi bien qu'elle nage.

ROMAN COMPLET

LE PRISONNIER DE LA KAABA

Autorisé par la
Société des Gens
de Lettres

par J.-J. CLEMENT

CHAPITRE PREMIER

Il y avait foule dans ce bureau de poste de Dean Street. Mais j'avais pu me glisser tout près de l'homme au mac-farlane beige que je suivais de près, car je l'avais rencontré à Grosvenor Square au début de l'après-midi. Maintenant, accoudé à la tablette près du guichet, il rédigeait un bulletin d'expédition recommandée; une large enveloppe jaune était posée à l'envers devant lui dont je ne voyais que les cinq larges cachets de cire rouge.

Après de l'homme, de l'autre côté, se tenait une jeune et fort jolie femme aux blonds cheveux frisés qui débordaient de son chapeau de feutre bleu. Elle était vêtue d'un long et confortable manteau comme seules les Anglaises en portent. A la main, elle tenait une lettre.

A un moment, elle dut heurter le coude de l'homme au mac-farlane, car il s'interrompit d'écrire, releva brusquement la tête d'un geste vif qui témoignait de son mécontentement; mais bien vite, en présence de la beauté de sa voisine, il dut changer d'humeur, car il souleva gaillardement son chapeau, pendant que la jeune femme s'excusait en rougissant.

Je mis à profit ce léger incident pour porter rapidement les yeux sur le bulletin qui était entièrement rempli et que jusque là je n'avais pas pu lire, parce l'homme écrivait penché sur la feuille.

Je lus: Expéditeur, James Holchild, 62, Cardington Square, Londres, à Andrew Holchild, poste restante, Bridport.

Je répétai plusieurs fois ces adresses, en moi-même, afin de ne pas les oublier, cependant que l'homme séchait son papier et le posait sur la grande enveloppe.

En attendant son tour de passer devant le guichet, il se mit à converser avec la jeune femme. Celle-ci ne semblait pas du tout farouche et répondait en souriant. Ils parlaient de choses banales, comme le font toujours au début les gens qui ne se connaissent point.

Elle arriva la première au guichet, demanda un timbre, et s'éloigna de quelques pas.

L'homme, qui venait aussitôt après elle, se hâta de glisser sa grande enveloppe jaune à l'employé. Mais il ne pouvait s'empêcher de lancer de furtifs regards à la jeune femme qui était toujours là, et on le sentait pressé de la rejoindre.

Quand, à mon tour, je sortis du bureau de poste, après avoir, pour la firme, acheté un timbre, je vis l'homme et la femme qui s'en allaient ensemble, lui penché vers elle qui riait.

S'il m'était facile, dans la foule qui circulait sur le trottoir, de passer inaperçu, j'avais peine à ne pas perdre de vue le couple. Heureusement que l'homme était grand et qu'il dominait souvent de la tête la plupart des autres passants.

J'étais si absorbé par ma chasse que je laissai tomber le journal que je tenais plié à la main. En me retournant pour le ramasser, je me trouvai face à face avec un grand gaillard que j'avais déjà remarqué à la poste derrière l'homme au mac-farlane beige, quand ce dernier écrivait Nos regards se croisèrent le temps d'une seconde.

—Que veut-il, celui-là? pensai-je. Est-ce la femme qu'il suit?

Pendant que je m'étais baissé il m'avait dépassé, et de derrière je pus le détailler à mon aise. C'était un vrai fils d'Albion. Il était très grand, avait à la nuque une peau

trop rouge, et mettait dans sa pipe un tabac trop doux dont mon nez, au passage, prenait la fumée écoeurante.

Il dut sentir que je le regardais car il se retourna brusquement.

—Attention! Il ne me paraît pas du tout commode! me dis-je.

Mais juste à ce moment l'homme au mac-farlane et sa compagne s'immobilisèrent à un endroit que je savais être un arrêt d'autobus.

L'Anglais s'était jeté dans l'entrée d'une maison, et d'un oeil surveillait le couple.

Je traversai rapidement la chaussée, arrêtai un cab.

—62, Cardington Square, dis-je au chauffeur, en prenant place dans la voiture.

J'eus le temps, en me penchant à la portière, de voir l'homme au mac-farlane qui bondissait dans un bus, se retournait en souriant pour adresser un geste aimable à la jeune femme restée sur le trottoir et le grand Anglais, Albion, comme je le surnommais aussitôt, courir dans tous les sens à la recherche d'une voiture.

—Te voilà semé, mon pauvre Albion, me dis-je. Mais que diable veut-il, cet homme?

Et je me laissai glisser au fond de la banquette, craignant soudain de rencontrer d'autres difficultés sur ma route.

CHAPITRE II

Je fis stopper le cab un peu avant le 62 de Cardington Square. L'immeuble qui portait ce numéro avait belle apparence. Je passai sans hésiter devant la loge du concierge, mais je suis persuadé que celui-ci ne me vit point, ni ne m'entendit, car avec mes chaussures à semelles de caoutchouc, je ne faisais aucun bruit.

C'est au troisième étage que je

trouvai une plaque de cuivre portant le nom de Holchild. Je sonnai. Rien ne répondit. Je sonnai à nouveau. Puis, comme tout restait silencieux, après m'être assuré qu'il n'y avait personne dans l'escalier, je crochetai rapidement la serrure avec le passe-partout qui ne me quittait jamais. Une fois à l'intérieur, je refermai la porte à clef.

L'appartement dans lequel je me trouvais était composé de trois pièces meublées assez confortablement: un salon, une salle à manger et une chambre à coucher.

Négligeant la cuisine et la salle de bain, je commençai par visiter soigneusement la chambre. Je n'y trouvais rien de ce que je cherchais.

Je passai alors dans la salle à manger; mais là non plus mes efforts ne furent point couronnés de succès. J'étais dans le salon, en train d'essayer d'ouvrir un petit meuble, quand Holchild arriva. Je me précipitai derrière un gros fauteuil placé en angle, et j'attendis, très calme, la crosse de mon browning bien en main, décidé à me défendre si j'étais découvert.

Holchild n'était pas seul. A sa voix, légèrement chantante et que je reconnus tout de suite, répondait une autre voix, gutturale celle-là et qui appartenait sûrement à un étranger.

Comme je m'y attendais, ils entrèrent dans le salon. Je retenais ma respiration, mais déjà je souffrais de la position inconfortable dans laquelle j'étais derrière le fauteuil.

—Mon cher ami, dit l'homme au mac-farlane, dès qu'ils furent assis, je m'excuse de vous avoir fait attendre, mais...

—Où sont les papiers? interrompit l'autre.

Holchild eut un long rire avant de répondre:

—Que de hâte, mon cher Il Bnahom! Que de hâte! Voulez-vous prendre quelque chose?

—Non, merci. Avez-vous les papiers?

—Non.

Il y eut un silence que rompit l'homme à la voix gutturale, qu'Holchild avait nommé Il Bnahom.

—Vous vous moquez de moi? fit-il avec colère.

—Nulllement! Mais je vous affirme que les papiers ne sont pas là.

—Ils y étaient encore ce matin, pourtant; vous me les avez montrés.

—Oui. Mais maintenant ils n'y sont plus.

—Et nos conventions?

—Tout ce qui était convenu entre vous et moi est annulé, dit Holchild d'un ton ferme que je ne lui connaissais pas.

Il poursuivit: —Je sais que votre intention était de vous emparer coûte que coûte des papiers; en me tuant, même, si cela était nécessaire...

—Je...

—Ne m'interrompez pas. Je suis bien renseigné, moi aussi, Il Bnahom! Je sais encore, reprit-il après une pause, que les papiers que vous voulez me voler doivent être échangés à...

—C'est faux! interrompit violemment l'homme ainsi accusé.

—Ne niez pas, c'est inutile. Si vous voulez les plans sur lesquels figure l'emplacement du gisement de pétrole, versez-moi trente mille livres.

—Vous êtes fou— Nous avions dit vingt.

—Je regrette. C'est trente, ou rien.

—Je ne peux pas payer si cher, se défendit Il Bnahom.

—Le Consortium que vous représentez le peut, lui. J'ajouterai, mon cher, pour vous édifier sur la façon dont je suis renseigné, que je n'ignore point que les plans, une fois en votre possession, doivent être acheminés sur la Mecque par un de vos messagers qui partira d'Alger avec le pèlerinage de l'Afrique du nord, et que là-bas... Est-ce bien cela, mon très cher ami?

—Je vous préviens que vous jouez un jeu dangereux, Holchild, et que si je veux...

A nouveau, l'Anglais eut un long rire.

—Jamais vous ne trouverez ces plans, je vous l'assure bien!

—Où sont-ils?

Holchild rit de plus belle.

—Pensez-vous vraiment que je vais vous le dire? Personne, croyez-moi, ne les découvrira... Et pourtant, là où je les ai mis, ce n'est pas une cachette.

Il se leva en repoussant son fauteuil. L'autre en fit autant. Juste à ce moment, et comme tout en écoutant attentivement ce qu'ils disaient je regardais un petit miroir accroché au mur, je vis s'y refléter une tête maigre, au teint brun foncé, aux yeux noirs très vifs qui lançaient des regards de haine.

—Il Bnahom! pensai-je.

Mais Holchild reprenait:

(Suite à la page 9)

Le prisonnier de la Kaaba

(Suite de la page 8)

—Je redescends avec vous, mon cher Figurez-vous que j'ai fait dans la rue, la connaissance d'une...

L'autre l'interrompt:

—Apportez les papiers ce soir et vous aurez vingt-cinq mille livres.

—J'ai dit trente. Et je veux être payé d'abord. Mais si cela peut vous être agréable, par dessus le marché, en vous remettant les plans je vous dirai où ils étaient cachés. Très drôle, vous verrez!

Ils sortirent là-dessus. Jusqu'à ce que la porte d'entrée fut refermée, j'entendis la voix de Holchild qui plaisantait.

Il était temps pour moi de quitter ma cachette: j'étais ankylosé, et je dus, pour retrouver l'usage de mes bras et de mes jambes, me livrer à quelques exercices violents. Mais c'était vraiment peu de chose en regard du sort qui m'aurait été fait si j'avais été découvert. Holchild et Il Bnahom avaient intérêt, autant l'un que l'autre, à supprimer ceux qui tenteraient de leur arracher ces plans rapportés par l'explorateur Charlewey de son voyage en Arabie où il avait découvert un important gisement de pétrole. A son retour, fort malade, l'explorateur, qui devait du reste mourir peu après, avait cédé ces précieux papiers à un groupement financier de Paris et de Londres qui se proposait d'exploiter cette nouvelle source de richesses.

C'est à Londres que les plans furent volés. Et il n'en existait qu'un exemplaire.

Qui avait intérêt à se les approprier? A coup sûr, d'autres groupements financiers ou pétroliers.

C'est après quelques jours de recherches que j'eus la certitude que le voleur résidait dans la capitale anglaise.

Je le connaissais maintenant: c'était Holchild. Il avait d'ailleurs été employé pendant quelque temps à la banque où le vol avait été commis.

Le faire arrêter? Les financiers légaux n'y pensèrent même pas, pour ne pas ébruiter l'affaire.

Combien déjà étions-nous à la poursuite des précieux documents? Je ne connaissais qu'Il Bnahom et l'Anglais que j'avais surnommé Albion.

Je réfléchissais ainsi, tout en assouplissant mes muscles, quand soudain une idée me vint. Je me mis à rire.

—Ah! Holchild! Pourquoi n'as-tu pas dit à Il Bnahom que c'est à ta poste que tu as connu la dame blonde? Bavard! Grand bavard! d'je à mi-voix.

Et sans plus m'attarder dans cet appartement où j'étais sûr maintenant de ne rien trouver, je partis, me servant de mon passe-partout pour ouvrir d'abord, puis refermer la porte derrière moi.

CHAPITRE III

Dans l'après-midi du lendemain, le train me déposa à Bridport, dans cette admirable région du Dorset.

Mais en cette saison, le temps affreux lui était tout son charme. Il pleuvait. Le ciel était lourd et bas. Tout était triste dans un froid très vif.

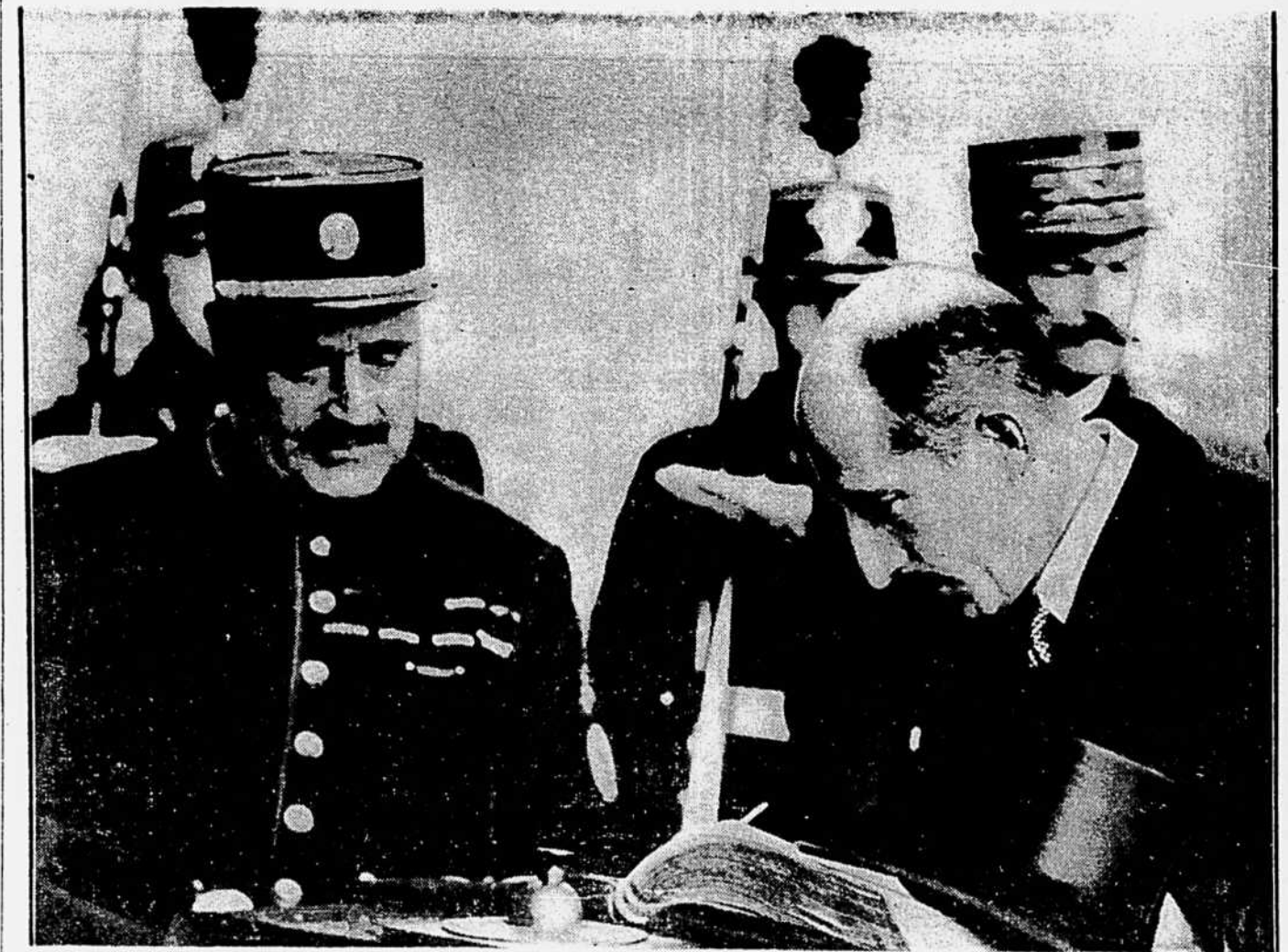
Le premier passant rencontré m'indiqua l'adresse d'André Holchild. J'appris que ce dernier était célibataire, qu'il demeurait seul dans un cottage lui appartenant, et qu'il occupait une situation d'ingénieur dans une fabrique de la ville.

Sans attendre, car il convenait d'agir vite, je m'en fus rôder dans les parages de la demeure du frère de James Holchild.

Un long mur hérissé de tessons de bouteilles, et qui faisait l'angle de deux rues, clôturait la propriété d'Andrew Holchild. Par le portail je vis la demeure qui n'avait qu'un étage, et le jardin, nu en cette saison, où seuls, quelques arbres chétifs dressaient au ciel leurs branches défeuillées.

Je remarquai, juste en face de la grille d'entrée, un bec à gaz, qui la nuit venue, devait éclairer le jardin. Cela, pensai-je, faciliterait ma tâche.

Je regagnai la ville, la demeure d'Andrew Holchild se trouvant dans la périphérie. J'entraî dans un res-



LE MONARQUE DE BULGARIE

Le roi Boris de Bulgarie a visité Londres récemment avec la reine Johanna. Puis ils ont traversé le Pas-de-Calais pour aller en France faire une visite à la tombe du soldat inconnu, sous l'Arc de triomphe. On le voit ici qui signe une page du livre d'or pendant que son chapeau repose sur l'autre page.

taurant où je me sustentai copieusement afin de prendre des forces.

Après le dîner, comme je n'avais rien à faire qu'à attendre, et qu'il faisait froid dehors, je restai à table, les coudes sur la nappe, à fumer d'interminables cigarettes pour tromper mon impatience. Me serait-il facile de m'introduire chez l'ingénieur sans éveiller son attention? Qu'en résulterait-il si j'étais surpris? Trouverais-je facilement, une fois dans la place, les papiers d'identité nécessaires pour me présenter à la poste sous le nom d'Andrew Holchild et retirer la grande enveloppe jaune? car je ne doutais point qu'elle ne contint les plans. James Holchild, sûrement, n'avait pas prévenu son frère de l'envoi qu'il lui avait fait, de sorte que l'enveloppe resterait en dépôt à la poste; cachette inviolable et ingénieuse dans sa simplicité.

De plus, si James Holchild était un voleur, lancé par conséquent dans des affaires malhonnêtes, la probité de son frère était connue comme me l'avait appris le passant à qui je m'étais adressé par hasard et qui avait parlé sans être interrogé, ce qui était encore un moyen de dépister les recherches.

Bref, pour avoir cette enveloppe, il me fallait m'introduire chez l'ingénieur et lui dérober des papiers d'identité.

Comme au restaurant on finissait par me regarder, je sortis. J'allai de bistro en bistro, sans m'attarder dans aucun, car mon accent me rendait suspect.

Enfin, après une dernière station devant un comptoir où je consommai un café épais et brûlant, je m'acheminai vers la demeure de Holchild.

J'en fis d'abord le tour pour m'assurer que tout dormait. A ce moment, minuit sonnait à une horloge lointaine.

Je me glissai dans la ruelle la plus sombre, et, après un regard circulaire, d'un élan j'agrippai le haut du mur, me hissai, enjambai, et doucement, en prenant bien soin de ne pas m'écorcher aux morceaux de verre, je me laissai retomber de l'autre côté.

—C'est plein de boue, fis-je à part moi, en tirant mes pieds qui enfonçaient dans une terre lourde.

J'étais dans l'ombre que faisait la maison; de l'autre côté se trouvait le portail et le bec à gaz qui, je ne

m'étais pas trompé, éclairait, mais faiblement, tout le reste du jardin.

J'avancai lentement. Mais yeux s'habituaient aux ténèbres. Bientôt je fus tout contre la demeure, juste sous une fenêtre que je m'apprêtais à crocheter, quand, à l'intérieur, la lumière se fit. Instinctivement, je me rejetai dans l'ombre; mais c'était inutile; on ne pouvait pas me voir; et à nouveau j'avancai. Mon regard glissa entre les lattes espacées des persiennes. Je vis une chambre à coucher meublée simplement. Un homme était au lit. Son visage maigre, son crâne chauve, sa petite moustache grisonnante révélèrent qu'il n'était plus jeune. Il mit sur son nez des lunettes à monture d'écaïlle.

—Andrew Holchild! Il ressemble à son frère, me dis-je.

Dans son lit, l'ingénieur bailla. Il consulta sa montre qui était sur la table de nuit, hésita, prit un livre et se mit à lire. Mais il ne devait pas s'intéresser à l'histoire qu'il avait sous les yeux, car presque aussitôt il reposa le bouquin. Il tourna deux ou trois fois dans son lit, bailla à nouveau et enfin s'éteignit.

J'avais compris qu'il souffrait d'insomnie et cela me contrariait, car je devais alors attendre dans le froid et l'humidité, qu'il fût bien endormi pour pénétrer dans la maison.

Un moment se passa. Soudain, la lumière jaillit de nouveau.

—Qui est là? cria Andrew Holchild dont la voix m'arrivait étouffée.

Il était dressé sur son lit, les mains crispées sur le drap, tourné vers la porte de la chambre que je voyais très bien aussi, puisqu'elle était située juste en face de la fenêtre, de l'autre côté du lit.

—Qui est là? cria à nouveau Holchild qui haletait de peur.

Soudain je tressaillis: lentement le loquet tournait, puis le battant s'ouvrit.

—Qui est là? cria pour la troisième fois l'ingénieur.

Le battant continua de s'ouvrir.

puis s'immobilisa, mais personne ne partit.

Je suivais la scène avec angoisse. Par la porte de la chambre, maintenant grande ouverte, je voyais la perspective profonde et noire d'un couloir.

Longtemps, Andrew Holchild hésita. Puis il glissa de son lit. C'est à ce moment que je pus voir son visage qui exprimait une terreur folle. Il enfila en tremblant son pantalon, et, nu-pieds, s'avança en hésitant vers la porte.

Il atteignit un commutateur posé sur le chambranle, alluma d'un coup le lustre du milieu de la chambre qui éclaira le couloir au bout duquel je vis la porte d'entrée et quelque chose qui brillait que je reconnus pour des clefs.

—Qui est là? répéta l'ingénieur dont la peur était toujours aussi grande.

Rien ne répondit.

Alors, brusquement, Holchild s'élança dans le couloir, atteignit la porte d'entrée, se battit avec les clefs sur lesquelles il dut se tordre les doigts; enfin il réussit à ouvrir le battant, se jeta dehors, s'élançant comme un fou vers le portail que j'apercevais au loin, au bout d'une allée toute droite qu'éclairait le bec de gaz.

Dans la chambre, personne ne s'était montré.

Pourtant, j'avais la certitude que quelqu'un était là, dissimulé dans l'ombre d'une pièce voisine.

Que faire? Andrew Holchild, sûrement, allait se ressaisir et donner l'alarme, et, dans ce cas, je risquais fort d'être pris.

Pourtant, coûte que coûte, il me fallait un papier d'identité au nom de l'ingénieur...

Je revins au mur, l'escaladaï dans l'autre sens. Contre le bord du trottoir, je décrochai tant bien que mal mes chaussures couvertes d'une boue épaisse, puis j'avancai vers la rue où était située l'entrée de la villa.

Holchild était là, adossé contre le bec de gaz. Il comprimait sa poitrine

de ses deux poings, dans un geste de terreur.

J'allai vers lui. —Ah! Monsieur, Monsieur, bégaya-t-il en m'apercevant.

Il tremblait autant de froid que de peur.

—Que vous est-il arrivé? lui demandai-je, feignant la surprise.

—Là, là chez moi, chez moi...

Je l'interrompis:

—Vous allez prendre mal. Avec ce froid, ce n'est guère prudent de rester en bras de chemise et les pieds nus! Allons, venez, je vous accompagne.

A ce moment, un pas lourd résonna derrière moi. Je me retournai.

—Albion!

Je n'avais pu réprimer un sursaut qui, certainement, n'avait pas échappé à l'autre.

—Que se passe-t-il? demanda-t-il, s'adressant à Holchild.

L'ingénieur grelottait tellement qu'il ne pouvait parler.

—Monsieur, il il...

—Monsieur prétend qu'il y a des voleurs chez lui, dis-je, regardant droit dans les yeux le grand Anglais.

—Vraiment? fit Albion.

—Oui.

—C'est bon, j'y vais.

—Nous y allons.

—Soit, fit-il dans un grognement mécontent.

J'avais pris Holchild sous le bras et nous gagnâmes la demeure.

Mais c'est en vain que nous fouillâmes partout; il n'y avait personne et rien, apparemment, n'avait été touché.

Je profitai d'un court moment de solitude pour dérober une carte d'électeur au nom d'Andrew Holchild, que j'avais aperçue dans le tiroir d'un bureau.

Je retrouvai Albion et l'ingénieur, ce dernier maintenant chaudement vêtu et remis en part'e de sa grande frayerie, assis devant un poêle qui commençait déjà à rougir.

Nous bûmes des grogs brûlants pour nous réchauffer.

Albion tendait simultanément chacun de ses pieds au feu. C'est alors

(Suite à la page 12)

VIEILLARD CHINOIS FORCE DE TRAHIR SON PAYS



Un pauvre vieillard à barbe blanche a été contraint, par la force des baïonnettes, de dévoiler aux Japonais, les mouvements des troupes chinoises. Les soldats japonais marchèrent dans son village natal, dans le nord de la Chine, pour en prendre possession au nom du Japon. Les hommes capables avaient fui, laissant derrière eux, les femmes, les enfants et les vieillards. Et ce pauvre vieux que l'on voit au centre, avec le pavillon japonais à la main, a trahi son pays pour sauver le reste de la population de son petit village sans protection.

Les Japonais ont passé à travers toutes les principales lignes de défense chinoises autour de Shanghai, et concentrent maintenant leur attention sur la ville stratégique de Sunkiang, au sud-ouest. On craint que des Américains, en bon nombre, soient en danger dans la section de Taiyuan-Fu.

Le généralissime Chiang Kai-Shek, le dictateur suprême de la Chine a annoncé aux journalistes, que la Chine refuserait toute intervention des autres puissances dans ce conflit.

Ils se souviennent de leur terre natale



Ces Chinois de Londres, Angleterre, écoutent gravement un discours prononcé contre l'agression japonaise, lors d'une démonstration gigantesque au Trafalgar Square de Londres. L'expression physiologique de ces jeunes étudiants, nous prouve bien l'indignation qu'ils éprouvent concernant les ravages de leur sol natal. Huit américains sont en danger à Tai-Yuan-Fu, la capitale de la province de Shensi, dont se sont emparés les Nippons.

Leur foyer détruit



Cette petite Chinoise et ses compagnons fouillent parmi les briques et les débris de toutes sortes pour y découvrir quelques vestiges de leur foyer détruit par les bombes japonaises. Quoique la terreur règne en Chine, Chiang Kai-Shek affirme que son pays n'est pas en faveur des négociations directes avec le Japon, ayant pour but de faire cesser ce conflit, même si les puissances réunies à Bruxelles l'ont proposé.

Les deux aventurières

FEUILLETON DE "PHOTO-JOURNAL" PAR JEANNE PAINCHAUD

(5) Résumé de ce qui précède
Ce monsieur Beaudry qui s'est avancé près de la remorque et qui se dit être l'ami de Pierre Latour, paraît surpris d'apprendre son évulsion. Il propose à Jeanne de l'accompagner dans son auto afin de retrouver le jeune homme. En quête d'aventure, la jeune fille accepte et part avec son compagnon. Comme son absence se prolonge, Marthe s'inquiète et téléphone à la police, non sans s'être informée auparavant mais bien inutilement, au garage et au camp d'un monsieur Sloan qui la reçoit très mal. Marthe de plus en plus inquiète reçoit un télégramme de Jeanne lui disant de ne pas s'inquiéter et de la rencontrer au Palace Hotel. Et la jeune fille se demande avec inquiétude si ce télégramme a réellement été envoyé par son amie ou si elle n'a pas plutôt été enlevée accidentellement par cet étranger qui se nomme Beaudry. Elle projette donc de filer tout droit vers San Francisco.

—Euh!... ou!... Mais je crains d'être obligée de partir immédiatement et non pas demain, comme j'en avais l'intention.

—Ah! c'est regrettable, mais Mademoiselle, vous êtes libre de partir quand vous voudrez...

Marthe ne répondit pas. Elle endossa sa jaquette de cuir et sortit de la remorque dont elle ferma soigneusement la porte. Une minute après, elle était au volant du coupé.

Elle prit immédiatement la grande route qui menait vers San Francisco. Il lui fallait arriver très rapidement en cette ville. Elle conduisit l'auto toute la nuit, sans souci de la fatigue. Ses yeux ne quittaient pas la route. Elle traversa plusieurs villes dont elle retenait à peine le nom. La seule chose qui l'intéressait était de se maintenir dans la bonne direction. Tout de même, vers les sept heures du matin, elle n'y tint plus. Elle s'arrêta dans un minuscule village où elle put trouver un petit restaurant. Le café qu'on lui servit était fort et très bon, mais elle ne voulut pas abuser de ses forces, comprenant qu'il lui serait inutile de se mettre elle-même hors de combat. Elle revint à la remorque, prépara un des lits, se coucha et moins de cinq minutes après, dormait d'un profond sommeil...

CHAPITRE 6

Quand Marthe s'éveilla, après une période de lourd sommeil, le beau soleil de la Californie, pénétrant par les fenêtres de la remorque, jetait partout sa vive lumière dorée.

Elle se leva, ouvrit la porte et ne put s'empêcher de sourire devant le charmant spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Le sable blanc de la plage, qui s'étendait devant elle, était piqué des mille points de couleur des costumes des baigneurs, et, au loin, sur les flots bleus du Pacifique, évoluaient de jolis yachts aux voiles blanches.

Le coup d'oeil était si ravissant que Marthe ne put s'empêcher de penser à Jeanne et de se dire que son amie aurait été bien heureuse de voir, comme elle-même, une scène si colorée et si plaisante.

Marthe s'aperçut soudain qu'elle mourait de faim. Heureusement, le petit café où, la veille, elle s'était réconfortée d'un bon breuvage chaud n'était pas loin. La jeune fille se dirigea vers ce restaurant et y prit un excellent déjeuner. Après le repos qu'elle avait pris elle sentit ses forces entièrement revenues.

Comme elle revenait vers la remorque, elle fut hélée par un policier en motocyclette, qui lui dit gentiment:

—Je regrette, Mademoiselle, mais les remorques ne sont pas permises dans cette rue. Vous ne pouvez y séjourner plus longtemps. Il y a d'autres places, par exemple...

—Très bien, dit Marthe, je m'en vais.

Elle sauta dans le coupé et quelques minutes après, était déjà loin.

Elle avait une telle hâte d'arriver à San-Francisco qu'à plusieurs reprises, elle excéda la vitesse permise. Heureusement, ce fut sans encombre, nul policier ne la poursuivit.

Dans chacune des petites villes qu'elle traversait, elle s'arrêtait au poste de gasoline et demandait des informations au sujet d'un roadster bleu, occupé par un homme et une jeune fille blonde. Mais presque infailliblement, on lui donnait des réponses évasives.

—"Je viens juste de prendre mon poste". — "Je n'étais pas en service hier soir". — "Non, Mademoiselle, je n'ai pas vu du tout de roadster bleu!"

A Santa-Maria, à San-Luis Obispo, à Paso-Robles, dans la trépidante King City, ce fut la même chose. Mais Marthe ne se décourageait pas et ne pensait qu'au télégramme et à l'ordre qu'il lui donnait.

Sur la fin de l'après-midi, elle approcha de Salina, et cette fois encore, s'informa au sujet du roadster bleu. Cette fois, elle fut plus heureuse.

—Un roadster bleu, dit l'employé du poste de gasoline, en fouillant visiblement sa mémoire, un roadster bleu... O.u.i... Attendez. Il me semble que j'en ai vu un, en effet...

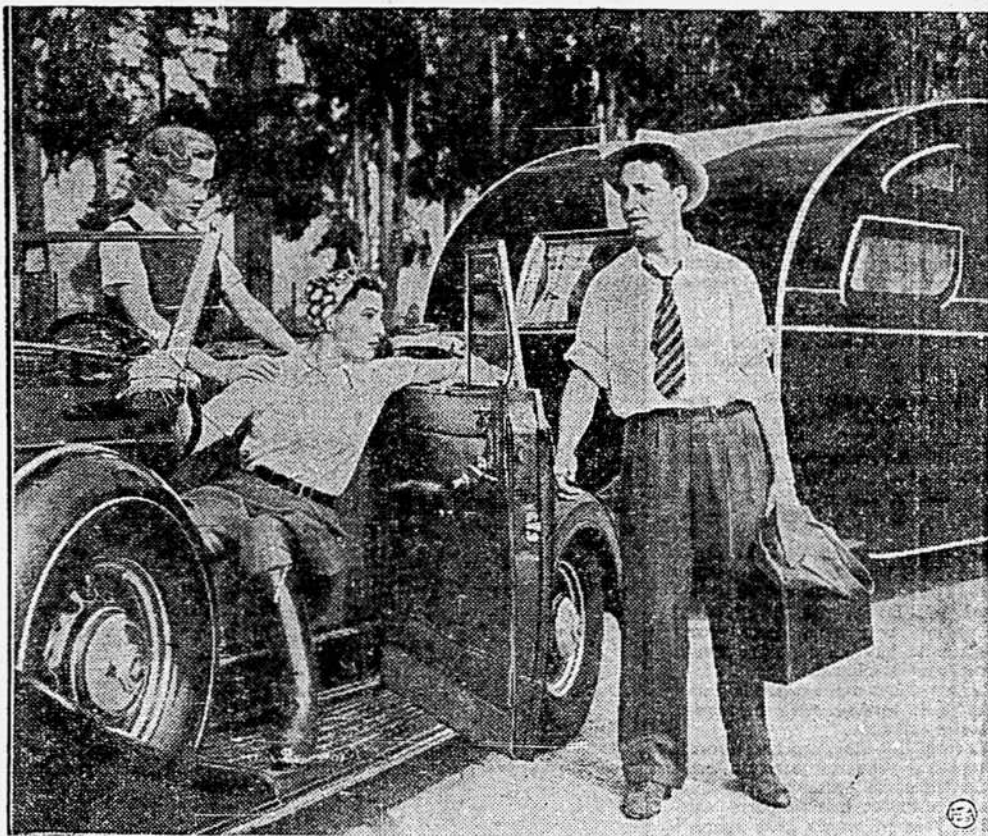
Marthe anxieusement demanda:

—Vous rappelez-vous comment était la jeune fille qui l'occupait?

—Oui. Il y avait, en effet, un homme et une femme... Un homme déjà assez âgé, la quarantaine peut-être, et la jeune fille, une jolie blonde...

Nerveusement, Marthe sortit de la poche de sa jaquette le papier sur lequel elle avait écrit à la hâte le numéro de licence de l'auto de Beaudry.

—Etait-ce l'auto qui porte ce numéro de licence?



Un roadster bleu, dit l'employé du poste de gasoline. Il en est parti un par là...



Marthe conta toute l'histoire en détail.

—Cela, c'est plus difficile!... Je ne pourrais pas affirmer. Je me souviens bien de l'auto et de ses occupants, mais le numéro!...

Marthe le regarda fixement.

—Je vous en prie, essayez de vous rappeler. Est-ce que la jeune fille avait l'air calme et semblait voyager avec plaisir? Ne vous a-t-elle pas paru bizarre?

—Bien, pour vous dire vrai, elle semblait être un peu embêtée d'être là. Elle ne parlait pas à son com-

pagnon et se tenait loin de lui comme si elle avait craint de le toucher. J'ai pensé qu'ils venaient de se chicaner...

Le visage de Marthe s'éclairait, de tout l'espoir qui gonfla son cœur.

—Et, demanda-t-elle, ils se dirigeaient vers San-Francisco?

—Ah! mais non! dit l'employé, cette fois très sûr de sa réponse. Ils sont partis dans la direction de Carmel et de Monterey.

—Ah! et où est-ce?

Il étendit le bras. "Voyez-vous, San-Francisco est juste dans cette direction. Pour aller à Carmel, il vous faut tourner ici". Et sortant une carte de sa poche, il suivit du bout du doigt l'itinéraire qu'il désignait à Marthe. "Et ce n'est pas loin", affirma-t-il. "A peu près à 30 milles d'ici!"

—Merci mille fois, dit Marthe, qui remit en marche sa voiture qu'elle venait de faire tourner dans la direction indiquée.

En chemin, elle se répétait: —Sûrement, ce ne peut être que Beaudry et Jeanne. Après tout, cet employé n'avait aucune raison de me tromper!...

Cependant, à mesure que la remorque approchait du bord de la mer, elle se trouvait dans un brouillard qui, de léger qu'il était au début, allait sans cesse s'épaississant, forçant Marthe à ralentir considérablement sa vitesse.

Non seulement la température changeait, mais aussi le paysage. Au lieu de la belle et riante campagne fleurie, c'était un chemin aride bordé de fougères et de plantes grasses, sortes de cactus armés de formidables piquants.

La remorque passa lentement devant une maison, une ferme probablement, dont le brouillard estompait quelque peu les contours. Puis, brusquement, comme un rideau qui se déchire, le brouillard disparut et Marthe, ébouie, se trouva en vue d'une ravissante petite ville aux coquettes maisons blanches, vertes et rouges, enroulées dans les fleurs et la végétation, cependant qu'une brise saline, venue de la mer toute proche, gonflait délicieusement les pommons.

Marthe ne se laissa pas griser par la beauté du spectacle. Elle ne songeait qu'à son but: retrouver Jeanne. Dans un terrain de stationnement, elle détacha la remorque et fila, dans le coupé, vers la ville de Carmel. Mais personne à cet endroit ne put lui donner de renseignements intéressants au sujet du roadster bleu et de la jeune fille blonde.

La déception, jointe à la fatigue intense du jour précédent, terrassèrent de nouveau Marthe, qui ren-

tra avec l'idée bien arrêtée de dormir encore quelques heures puis, sans se laisser distraire par aucun renseignement, de filer tout droit vers San-Francisco.

Elle fit pénétrer le coupé dans le terrain de stationnement, rattela la remorque et se prépara à rentrer quand, plus surprise qu'on ne saurait le dire, elle vit, debout dans la porte de la remorque, une silhouette d'homme en qui, malgré qu'elle ne voulait pas en croire ses yeux, elle reconnut Pierre Latour!...

CHAPITRE 7

La première pensée de Marthe fut de saisir son revolver, de le braquer sur le revenant et de le livrer à la police. Mais avant qu'elle ait pu esquisser un geste, Pierre Latour lui avait saisi le poignet.

—Qu'est-ce que vous voulez faire?

—Et vous, d'où venez-vous?

Croyez-vous que je suis assez sot pour ne pas comprendre que vous avez votre part de responsabilité dans la disparition de Jeanne? Bandid! C'est brave, de s'attaquer à des jeunes filles seules...

—Ne m'obligez pas à vous couvrir la bouche de ma main!...

Marthe renonça à la lutte. Que pouvait-elle faire contre cet homme dix fois plus fort qu'elle? Aussi, d'une voix basse où perçait encore la rancune, elle lui dit:

—Lâchez-moi, et expliquons-nous. Cela vaudra bien mieux que de prononcer des paroles inutiles. Jeanne m'a envoyé un télégramme me disant de la rejoindre à San-Francisco. Est-ce que vraiment elle est en cette ville?...

Pierre Latour lâcha le poignet de Marthe et déclara:

—Je connais Beaudry. S'il vous a dit que ce serait à San-Francisco que vous rejoindrez votre amie, vous pouvez vous y rendre. Vous la retrouverez là.

—Alors, vous admettez que le télégramme vient de Beaudry?

—Je n'ai jamais dit le contraire. C'est le détective Sloan qui n'est pas très fort!

—Sloan?... Mais comment savez-vous qu'il y a un détective Sloan?

Le prisonnier de la Kaaba

(Suite de la page 9)

que je remarquai ses chaussures qui étaient recouvertes d'une boue épaisse et de même teinte que celle qui salissait mes souliers.

Nul doute: Albion, lui aussi, avait patangé dans les plates-bandes du jardin!

A quel moment! Avant la rencontre sur le trottoir, sûrement. Et d'abord, que faisait-il à Bridport? Me suivait-il? Avait-il lu le bulletin, à la poste, et découvert le secret de l'homme au mac-farlane beige?

Autant de questions que, pour le moment, fatigué et tombant de sommeil, je renonçai à résoudre, pressé avant tout de gagner un lit, afin d'être dispos, le lendemain de bonne heure, pour, dès l'ouverture du bureau de poste, aller retirer la grande enveloppe jaune au moyen de la carte d'électeur que j'avais dérobée.

CHAPITRE IV

Quand j'arrivai à la poste, le lendemain matin, je me heurtai à Albion.

Il ne parut pas surpris en me voyant. Il s'arrêta, hésita le temps d'une seconde, puis s'avança vers moi en ôtant sa pipe de sa bouche, comme pour me parler; mais il se ravisa, haussa ses lourdes épaules, fit demi-tour, et s'éloigna à grands pas.

La postière qui me reçut semblait malade. Elle était emmitouflée dans d'épais chandails de laine et malgré cela frissonnait. Il est vrai qu'il faisait très froid dans cette grande salle que deux poêles n'arrivaient pas à chauffer.

Elle prit d'une main molle la carte que je lui tendais. Mais brusquement elle sursauta.

—Encore! fit-elle surprise, levant sur moi ses yeux de myope. Vous êtes la troisième personne qui, depuis dix minutes que la poste est ouverte, vous présentez pour retirer la lettre adressée à monsieur Andrew Holchild.

Je dus pâlir: Elle reprit: —Voulez-vous m'expliquer, monsieur?

—Mademoiselle, dis-je après une hésitation, mon aplomb revenu, il y a confusion.

—Je ne comprends pas.

—Mon ami, monsieur Andrew Holchild, étant souffrant, m'a chargé de venir à sa place retirer la lettre que son frère, monsieur James Holchild, lui a adressée de Londres.

—Monsieur Andrew Holchild sort à l'instant même d'ici. Vous ne l'avez pas rencontré?

Elle faisait allusion à Albion.

—Non, Mademoiselle, répondis-je. Je ne l'ai pas vu. C'est qu'alors, je pense, il s'est senti mieux pour venir jusqu'ici... Mais lui avez-vous remis la lettre?

Elle hésita.

—Non, Monsieur.

—Ah! Et pourquoi?

—La lettre a été retirée par la personne qui s'est présentée au guichet la première. Cette personne m'a d'ailleurs montré des papiers d'identité parfaitement en règle au nom d'Andrew Holchild. Je ne pouvais pas me douter...

—C'est juste, Mademoiselle.

Cette histoire contrariait visiblement l'employée qui craignait de s'attirer des ennuis. C'est pourquoi ma remarque la rassura et je gagnai un peu de son estime.

Je repris:

—Qu'a été monsieur Holchild en ne trouvant pas la lettre?

—Il semblait fort mécontent. Ce que je ne comprends pas, c'est que monsieur Holchild semblait en colère contre vous.

—Contre moi? fis-je en jouant la surprise.

—Oui, contre vous. Il a voulu savoir si c'était à vous que j'avais remis la lettre.

—Mais comment?

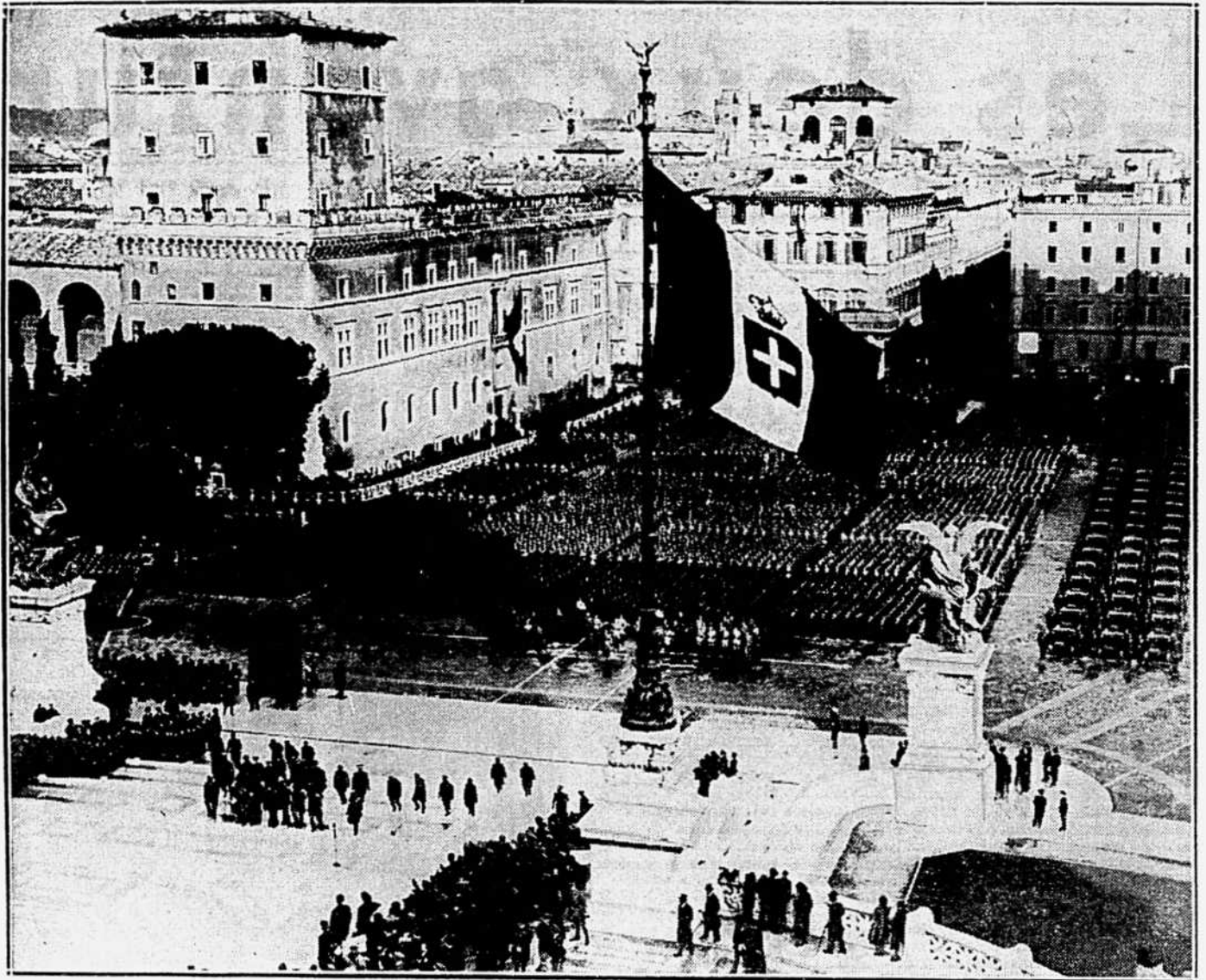
—Il m'a tracé votre portrait. Il a même grogné:

"Satané Français!" Je m'excuse, Monsieur...

Je ris.

—Non, non, Mademoiselle! Mon ami Holchild ronchonne toujours, et c'est toujours ainsi qu'il me traite quand il est mécontent de moi.

—Mais, dans ce cas, il n'avait



UN ECHANTILLON DE LA FORCE FASCISTE

A l'occasion de l'anniversaire du roi Victor-Emmanuel d'Italie, le "duce" Benito Mussolini a tenu une revue militaire très élaborée, devant la tombe du soldat italien inconnu. La Place, comme on peut le constater par cette photographie, était remplie de combattants alignés, avec le drapeau italien flottant au vent.



— C'est en vain que nous fouillâmes partout.

pas lieu d'être mécontent de vous, il me semble?

—Il était pressé d'entrer en possession de cette lettre, et comme je lui avais dit que je ne la retirerais que dans la soirée...

—Ah! je comprends, fit-elle, un peu rassurée, en réponse à tous mes mensonges.

—Comment était la personne qui a obtenu la lettre, Mademoiselle?

—C'est un monsieur que j'ai mal vu. Mais je suis persuadée qu'il n'était pas Anglais.

—A quoi avez-vous reconnu cela?

—A son accent rocailleux.

Je réfléchis.

—Vous connaissez cet autre ami de monsieur Holchild? demanda la postière, reprise par sa crainte d'avoir commis une erreur.

—Oui, Mademoiselle, fis-je, car je pensais à Il Bnahom et à sa voix gutturale... Voilà, je vous remercie. Au revoir, Mademoiselle.

Je m'éloignai. L'employée me rappela.

—Monsieur, me dit-elle, croyez-vous que je vais avoir des désagréments à cause de cette lettre?

Elle tendait vers moi son pauvre visage malade.

Je lui souris.

—Non, Mademoiselle, rassurez-vous!

Elle me remercia à nouveau, et jusqu'à ce que je fusse dehors, je sentis son regard qui me suivait.

CHAPITRE V

Une fois sur le trottoir, j'eus un moment de découragement: pour un retard de quelques minutes à peine,

les plans m'échappaient. Il est vrai que je n'étais pas seul à éprouver une défaite: il y avait Albion; mais celui-ci m'importait peu à cet instant, car Il Bnahom, je ne saurais dire pourquoi, me semblait un adversaire autrement redoutable que le grand Anglais.

Comment l'Oriental avait-il découvert la cachette de James Holchild? Avait-il négocié avec ce dernier? Dans ce cas, c'est Andrew Holchild, le vrai cette fois, qui se serait présenté à la poste. Était-ce Il Bnahom qui, la veille, s'était introduit chez l'ingénieur et avait tant effrayé ce dernier?

Heureusement que j'avais surpris la conversation entre James Holchild et Il Bnahom, sans quoi il m'eût été difficile, sinon impossible, de poursuivre le nouveau ravisseur des précieux documents.

Je savais qu'un émissaire devait se rendre à Alger, et de là à la Mecque à bord du navire emportant les pèlerins qui se rendaient au lieu Saint.

Serait-ce Il Bnahom qui se chargerait de porter les plans? J'en doutais à ce moment, car si l'Oriental avait dérobé les documents à James Holchild, et s'il disparaissait subitement, l'homme au mac-farlane beige, intrigué, aurait vite fait de découvrir le vol et se lancerait sûrement à la poursuite du ravisseur.

Je n'avais plus rien à faire à Bridport. C'est pourquoi, une heure plus tard, un train m'emportait à toute vitesse vers la capitale Anglaise.

Tout un jour, je rôdai autour du 62 de Cardington Square. C'est le soir seulement que je vis le frère de l'ingénieur sortir de chez lui en compagnie d'Il Bnahom. Jusque-là, je ne connaissais de ce dernier que son visage maigre et très brun. Il était de petite taille, mince, et marchait en sautillant auprès de son compagnon toujours vêtu de son

mac-farlane. De les voir ensemble me surprit. Je m'attachai à leurs pas. Ils entrèrent dans un café. Comme il n'y avait là que quelques consommateurs, il me fut assez facile de me glisser à une table voisine de la leur. C'est alors que je remarquai combien Holchild semblait mécontent.

—Voyons, mon ami, disait Il Bnahom, ne faites pas cette tête!

—Ne m'agacez pas ou je fais un esclandre, répondit vivement son interlocuteur.

—La colère est mauvaise conseillère! fit l'Oriental en souriant.

—Vous êtes un voleur, oui, un voleur! répéta l'homme au mac-farlane beige.

—Pas si fort, je vous prie, se défendit Il Bnahom que l'outrage ne semblait pas émouvoir outre mesure.

Ils se turent un moment. Puis l'Oriental reprit:

—Je vous ai donné cinq mille livres de plus que le prix convenu, de quoi vous plaignez-vous?

—Je voulais trente mille livres.

—Vous en avez obtenu vingt-cinq mille, n'est-ce pas un bon prix? Pensez que j'aurais très bien pu ne rien vous donner.

—Oh, par exemple! s'exclama Holchild, son visage soudain empourpré de colère.

—Mais oui, rien du tout; car les plans, ce n'est pas vous qui me les avez remis. Je les ai trouvés seul!

—C'est impossible!

—Soit! Admettons que quelqu'un...

—Qui? demanda vivement l'Anglais.

—Qu'importe! répondit l'autre en souriant. Bref, j'ai les papiers. A mon tour, je vous garantis bien que personne ne les trouvera! Mais si je vous les ai payés ce prix, qui vous fait riche maintenant, c'est que je vous suis reconnaissant de votre précieuse collaboration.

(Suite à la page 13)

Le prisonnier de la Kaaba

(Suite de la page 12)

Et comme Holchild faisait un geste agacé:

—Si, si, ne vous défendez pas. Sans vous, qui les avez dérobés à la banque, à l'heure actuelle peut-être je ne les aurais pas encore, ces plans! Donc en vous donnant vingt-cinq mille livres, je ne fais que payer, très largement, convenez-en, vos services... Vous voilà riche, oui, riche, rendit l'homme maigre après une pause, c'est-à-dire que vous n'avez plus à vous occuper de cette affaire, n'est-ce pas?

Et comme Holchild ne répondait rien, il insista:

—C'est bien convenu: vous vous déintéressez absolument de cette affaire?

Holchild hésita longtemps. Ses mains, par leur fébrilité, trahissaient la lutte qui se livrait en lui. Il dit enfin:

—Je ne m'occuperai plus du tout de cette affaire, c'est promis.

—Merci. Vous êtes un sage, mon ami, un sage! Et je vous envie, fit l'homme à la voix gutturale.

—Qui vous a révélé le lieu de la cachette? demanda le frère de l'ingénieur.

—Tenez-vous à savoir cela?

—Non.

—D'abord, je voudrais vous demander autre chose.

—A vous écoute.

—Vous êtes au courant de mes projets concernant les papiers.

—Alger et La...
—Quoi? interrompit l'Oriental, nous ne sommes pas seuls, ici.

—Je les connais, oui.

—Bonne nuit de les oublier, voulez-vous?

—Je vous ai promis de ne plus m'occuper de tout cela.

—Je vous remercie.

—Dites-moi maintenant qui vous a renseigné sur la cachette de la lettre? redemanda Holchild.

L'autre hésita.

—Je vais vous chagriner, mon ami, fit-il doucement.

—Me chagriner? Je ne comprends pas.

—Tenez-vous tant que cela à ce détail?

—J'y tiens.

—Vous m'assurez que vous ne vous emporterez pas contre elle?

—Une femme? Daisy? cria presque l'Anglais.

—La dame blonde de la poste, oui. Elle est attachée à mon service.

—Oh! fit Holchild qui avait pâli.

—Ne lui en tenez pas rigueur. Elle ne faisait que son devoir en me rapportant vos agissements et ce que vous avez écrit sur le bulletin d'expédition pour l'enveloppe jaune.

—Vous a-t-elle dit aussi...
—Rien d'autre que ces détails, compa Il Bnahom brièvement.

Ils se turent un long moment, Holchild perdu dans ses pensées, l'Oriental distraait apparemment par le spectacle de la salle.

Enfin ils réglèrent le prix de leurs consommations et se levèrent pour partir. Au passage, Il Bnahom buta contre un pied de table et dû s'accrocher à son épaule pour ne pas tomber. Il ôta son chapeau, se pencha vers moi pour s'excuser poliment...

C'était de cet homme que, maintenant, j'avais à m'occuper.

CHAPITRE VI

Je le suivis.

Quand il fut seul, Holchild l'ayant quitté tout de suite devant le café et filé je ne sais où dans un cab, il alluma une cigarette, puis se dirigea vers Régent Street.

Un brouillard jaunâtre et malsain s'étendait sur Londres. L'Oriental, frileux comme le sont ceux de son pays, couvert pourtant d'un ample pardessus, le nez dans une écharpe de laine, son chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, marchait en rentrant les épaules, comme pour mieux se défendre contre l'air froid et cotonneux.

A Portland Place, devant une agence de voyage dans la vitrine de laquelle un panneau annonçait le pèlerinage à La Mecque partant de l'Afrique du Nord, un homme attendait, qui, pour se réchauffer, battait la semelle. Il avait le type accusé des Orientaux: grand nez busqué, yeux sombres, peau très brune. Quand il aperçut Il Bnahom, il vint rapidement à lui, lui chuchota quel-

ques mots à l'oreille, puis tous deux entrèrent dans les bureaux de l'agence.

J'attendis qu'ils en ressortissent. Je m'étais posté tout près de la porte, faisant mine de m'intéresser aux clichés exposés dans la vitrine et qui représentaient les sites les plus beaux du monde.

En sortant, les deux hommes s'arrêtèrent sur le seuil. Il Bnahom me tournait le dos. Je l'entendis qui disait à son compagnon:

—Ne sois pas en retard, surtout.

—Ne crains rien, répondit l'autre.

—Te souviens-tu du mot?

—I. B.

—I. B. oui, approuva Il Bnahom.

Et ils se séparèrent sur ces mots.

J'attendis un moment, avant de me retourner, par crainte d'être reconnu d'Il Bnahom s'il avait encore été là. Mais il est probable que j'attendis trop, car j'eus beau courir à droite et à gauche, il me fut impossible, dans la foule pressée qui circulait et dans le brouillard qui m'empêchait de voir loin, de les retrouver, ni l'un ni l'autre.

—Quelle guigne! grommelai-je pour ne pas m'avouer que j'étais furtivement mécontent de moi-même. J'entrai à l'agence.

—Je voudrais une place pour Alger, dis-je à l'employé qui me reçut.

—Bien, Monsieur. Le paquebot quitte Douvres...

Je l'interrompis:

—Je prendrai l'avion.

—Bien, Monsieur. Vous quitterez Croydon à neuf heures trente, alors.

—Neuf heures trente! N'y a-t-il pas un départ avant?

—Si, à sept heures.

—Je préfère...

—C'est que, nous n'avons plus aucune place pour ce départ, Monsieur.

A l'instant même je viens de dériver les deux dernières.

—A deux étrangers, probablement?

Je les ai rencontrés qui sortaient d'ici, fis-je négligemment.

—Oui, des Orientaux, qui, précisément, comme vous, se rendent à Alger.

—Pour participer au pèlerinage de La Mecque, certainement?

—C'est cela même, Monsieur.

—Eh bien, tant pis, je partirai par l'avion de neuf heures trente!

—Je dois vous prévenir, Monsieur, que vous n'aurez pas de correspondance à Paris pour Marseille le jour même, et qu'il vous faudra attendre au lendemain.

—Comme c'est fâcheux! dis-je, cette fois sincère, en pensant à Alger, cette ville qui m'était inconnue, dans laquelle il me serait difficile de retrouver Il Bnahom avant le départ du paquebot de pèlerins... Dans ces conditions, ceux qui partent à sept heures, arrivent à Marseille le soir même et sont, par l'hydravion, le lendemain à Alger?

—Oui, Monsieur.

—Et moi, je vais perdre une journée?

—Je regrette beaucoup, Monsieur, mais je n'y puis rien.

—Ma foi, tant pis! Puisqu'il m'est impossible de faire autrement.

Pendant que l'employé s'occupait de mes billets, je le questionnai:

—A propos, quelles sont les formalités à remplir pour se rendre à La Mecque?

Il me regarda; sourit.

—Vous êtes Européen, Monsieur? me demanda-t-il en guise de réponse.

—Oui. Pourquoi?

—Il est impossible aux Européens d'entrer au lieu Saint.

—Je ne l'ignore pas. Je vous demandais seulement si les formalités sont compliquées?

—Très!

—Pourquoi?

—Afin qu'il soit impossible aux non-musulmans d'entrer à La Mecque où, sûrement, ils seraient massacrés.

—Oh! m'excusez-moi.

—Oui, Monsieur. Nos gouvernements, d'ailleurs, ont intérêt à se prêter à ces formalités nombreuses, d'abord pour éviter toute complication diplomatique, mais surtout pour protéger leurs ressortissants.

—Je comprends, fis-je songeur, en face de la grande affiche du pèlerinage sur laquelle le nom de la ville sainte s'éclairait en gros caractères noirs.

CHAPITRE VII

C'est ainsi que le lendemain matin, par un temps pluvieux et froid, dans un ciel bas où le vent chassait de lourds et sombres nuages, je m'envolai de l'aérodrome de Croydon dans l'un des grands avions qui relient l'Angleterre à la France.

A Paris, je me munis d'argent don, j'étais passablement dégarni; puis, après une nuit d'un profond et réparateur sommeil, je m'élançai vers Marseille. Là, je quittai l'avion pour embarquer à bord de l'hydravion "Ville-de-Tunis" qui se balançait mollement sur l'eau calme de l'étang de Berre. Il décolla peu après et m'emporta à toute vitesse au-dessus de la Méditerranée.

Dans le confortable fauteuil de l'appareil, je rêvais. Mes compagnons de voyage, eux aussi, se taisaient. Nul autre bruit que le ronronnement régulier des moteurs.

Du bleu partout, quand je regardais par le hublot; le ciel, limpide, sans un nuage, et la mer, au-dessous, d'un calme impressionnant.

Après un arrêt à Alcudia, où nous déjeunerâmes, le "Ville-de-Tunis" reprit son vol en direction d'Alger.

A un moment, j'arrêtai un steward pour lui demander:

—Dans combien de temps serons-nous arrivés?

—Dans une heure environ, Monsieur.

—Merci.

Je dépliai le journal que j'avais acheté à Paris et que, jusque là, j'avais négligé de lire.

Un titre, soudain, accrocha mon regard:

UNE CURIEUSE AFFAIRE

Et la suite: "Bridport. — Dans la nuit d'avant-hier, M. A. Holchild, ingénieur, a été victime d'audacieux, mais surtout étranges voleurs.

"Demeurant seul dans un cottage dont il est propriétaire, M. Holchild a été réveillé par le bruit de la porte de sa chambre qui s'ouvrait. Effrayé — on le serait à moins — M. Holchild s'est précipité dans la rue pour chercher du secours. C'est alors que deux individus..."

Je m'interrompis:

—Individus! Il s'agit d'Albion et de moi-même, ce n'est guère flatteur!... Poursuivons:

...sont arrivés et ont proposé à M. Holchild de l'accompagner chez lui.

Mais les recherches des trois hommes furent vaines: il n'y avait personne dans le cottage, et pour cause!

"C'est seulement après le départ de ses "sauveteurs" que M. Holchild s'est aperçu que plusieurs de ses papiers d'identité avaient disparu.

"Alertée, la police a relevé des empreintes de pas dans le jardin de la villa et constaté que celles-ci correspondaient exactement à celles laissées chez M. Holchild par ses "sauveteurs".

"Grâce à la diligence des services policiers, l'un des individus, dont le signalement précis avait été fourni par M. Holchild, a pu être appréhendé au moment même où il tentait de s'embarquer à Douvres pour la France. Il s'agit d'un Anglais: Herbert Sminston. Son complice, un Français, dont on connaît également le signalement, ne tardera pas, souhaitons-le, à être à son tour arrêté. Nous ne manquerons pas de tenir nos lecteurs au courant de cette curieuse affaire."

Je ne pus m'empêcher de rire.

—Mon pauvre Albion, ou plutôt: Herbert Sminston, te voilà maintenant à moisir dans une geôle de Londres!...

Je me replongeai dans ma rêverie, et bientôt, engourdi de bien-être et bercé par le bourdonnement monotone des moteurs, je commençai à somnoler, quand, tout près de moi, quelqu'un s'exclama:

—Alger! Voilà Alger!

En effet, l'hydravion passait au-dessus de la cité nord-africaine et je vis, en bas, comme un énorme bloc blanc, baigné de soleil, posé tout au bord de l'eau.

Nous descendions. Il y eut un léger heurt quand l'appareil toucha l'eau. Puis, rapidement, les blocs carrés des jetées, les navires à l'ancre, défilèrent par le trou rond de mon hublot. Enfin l'hydravion ralentit, s'immobilisa. Nous étions arrivés.

Je sautai sur le quai, en quête d'un taxi pour me faire transporter en ville, quand un Arabe, assez jeune mais d'aspect misérable, s'approcha de moi.

—I. B., me glissa-t-il à l'oreille. Je sursautai. Et c'est machinalement que je répondis:

—I. B., Il Bnahom.

—Oui. Va au numéro 13 de la rue de la Girafe, à la Kasbah.

—Mais...

—N'oublie pas l'adresse: 13, rue de la Girafe, à la Kasbah. Tu as compris?

(Suite à la page 14)

"Tent Pegging"



Se penchant très bas à côté de sa monture, le sergent-major Frank Wilson exécute un exploit connu sous le nom de "Tent pegging". Cette photographie fut prise lors d'un spectacle donné par le comité de l'agriculture royale, à Melbourne, Australie.

Le mal de dent est donc fini?



Voici le président Franklin Delano Roosevelt, avec sa bru, Mme James Roosevelt, alors qu'ils étaient en route pour une excursion de pêche en Floride. La perspective de cet agréable voyage semble avoir mis fin au terrible mal de dents dont souffrait récemment le président des Etats-Unis, et qui lui fit manquer plusieurs engagements. Mais sur cette vignette, M. Roosevelt paraît tout à fait bien et heureux au suprême degré. On a bien raison de dire que les distractions nous font oublier bien des maux.



Exercices d'entraînement

Les jeunes gens de la force royale aérienne présentent une remarquable étude d'alignement et de condition parfaite, durant les exercices physiques au camp Halton, en Angleterre.



Une grande actrice disparue

Ceux qui ont eu l'avantage de voir et d'entendre Mme Leslie Carter dans le rôle de "Zaza", au temps où elle était la reine du théâtre américain, apprendront avec regret que cette grande artiste vient de mourir, à l'âge de soixante-quinze ans. Elle a été ensevelie ces jours-ci.

Le prisonnier de la Kaaba

(Suite de la page 13)

—Oui.
—Au revoir.
—Qui es-tu?
—Un messager, me répondit-il.
Sur ces mots il s'éloigna, sans même m'avoir salué.
J'étais fort intrigué. Pendant un moment je réfléchis... Qui était cet Arabe? Que me voulait-on? D'où me connaissait-on? Comment savait-on mon arrivée? Il Bnahom m'avait-il démasqué et...? Je me posai ainsi une foule de questions auxquelles il m'était impossible de répondre.

—Bah! me dis-je, nous verrons bien!
Une voiture m'emporta vers la ville. Je m'arrêtai à un hôtel pour y retenir une chambre et déposer ma valise. Puis je revins à mon taxi.

—Conduisez-moi rue de la Girafe, au 13, dis-je au chauffeur.
Celui-ci se mit à rire, avant de répondre:

—C'est que, Monsieur, il est impossible d'atteindre la rue de la Girafe avec une automobile! Mais je puis vous déposer tout près de la Kasbah et il vous sera facile...

—Parfait! Allons.
La voiture démarrait quand je me ravisai:

—Une seconde; j'ai oublié quelque chose.
Je revins à l'hôtel, et, m'adressant au gérant assis dans son bureau:

—Voulez-vous me donner une feuille de papier et une enveloppe, je vous prie.

—Volontiers, Monsieur... Voici.
Rapidement, je traçai sur la feuille l'adresse que l'Arabe m'avait indiquée, puis je mis la feuille dans l'enveloppe que je cachetai.

—Si dans trois heures, au plus tard, je ne suis pas de retour, qu'on vienne me chercher à l'adresse qui est dans cette enveloppe, dis-je au gérant, en lui tendant la lettre.

—Bien, Monsieur, fit-il en me regardant avec surprise.
Cela fait je sautai dans mon taxi qui me conduisit à l'extrémité de la rue Bruce. De là, à pied, par le dédale des petites rues grimpantes, tortueuses et terriblement étroites de la Kasbah, bousculé par des gosses presque nus qui s'ébattaient en criant au milieu de tas d'ordures, coudoyé par des passants, Arabes pour la plupart, me tordant les pieds sur les pavés rendus glissants par la saleté, j'arrivai rue de la Girafe. Le chiffre treize était apposé sur une porte de forme ogivale encadrée de marbre. Sans hésiter, je fis sonner le lourd marteau de cuivre sur la porte massive. Presque aussitôt celle-ci s'ouvrit.

—Qu'est-ce que tu veux? me demanda une vieille femme ridée dont je ne voyais que le visage.

—On m'a dit de venir ici.
—Qui?
—Un homme que je ne connais point.

—Où t'a-t-il abordé?
—Tout à l'heure, à l'arrivée de l'hydravion.

—Tu sais le mot?
—I. B.
—Entre.

Et elle me laissa passer.
J'étais dans un patio au milieu duquel un jet d'eau très fin retombait en pluie dans une vasque de mosaïque. Tout autour de la courlette bordée de fines colonnettes de stuc et donnant sur le ciel bleu, des portes s'ouvraient.

Tout était calme et le contraste était frappant entre les rues bruyantes que je quittais et cet intérieur étrangement silencieux.

La mauresque, qui était très vieille et marchait péniblement, m'invita:

—Viens.
Je la suivis, tenant, par politesse, mon chapeau à la main. Je pensais qu'elle devait m'attendre, car la porte s'était ouverte tout de suite.

Soudain, alors que j'allais passer le seuil d'une pièce, j'entendis derrière moi comme un léger frôlement. Je n'eus pas le temps de me retourner: je reçus sur la tête un coup d'une telle violence que je fus précipité dans un noir affreux et que je m'abattis lourdement en avant.

CHAPITRE VIII

Quand je revins à moi, je fus tout étonné de me trouver couché dans



— Alger! voilà Alger!

une chambre claire, entièrement peinte en blanc. Je remarquai tout de suite que la fenêtre était défendue par de gros barreaux.

Puis un homme vêtu d'une blouse blanche se pencha sur mon lit:

—Comment te sens-tu? me demanda-t-il d'un ton hargneux fort déplaisant.

Et comme je ne répondais rien: —Tu te décideras bien à la délier, ta langue! D'ailleurs, le juge viendra t'interroger bientôt.

—Le juge?
J'eus terriblement mal dans la tête pour prononcer ces simples mots, mais d'un coup je retrouvai mes facultés et mes souvenirs.

Je répétais ma question: —Le juge? Pourquoi le juge?
L'autre se mit à rire stupidement et haussa les épaules en me regardant avec mépris.

—Où suis-je, ici?
—Pas au paradis, bien sûr! Mais tu es fait, mon vieux, et c'est fini et bien fini pour toi de faire le malin.

—Je ne comprends pas. Je vous assure...

—Allons! Ne te moque pas de moi, hein!
A ce moment, quelqu'un appela: —Ali!

—Je viens! répondit l'homme à la blouse blanche qui me quitta aussitôt.

Mais peu après j'entendis qu'on s'approchait. Il m'était impossible de bouger, tant ma tête était douloureuse: et c'est seulement quand ils furent tout près de moi que je vis mes visiteurs.

—Eh bien! me dit le plus vieux en prenant mon poignet pour me tâter le pouls. Ah! le voilà hors de danger maintenant!

—Il eût été regrettable qu'il nous filât entre les doigts, ajouta en riant celui qui était de l'autre côté du lit, un jeune homme mince à lunettes d'écaïlle.

—Où suis-je? répétais-je faiblement.

Le jeune homme à lunettes se mit à rire, mais son compagnon me répondit d'une voix douce:

—Vous êtes à l'infirmerie de la prison de Barberousse.

—Barberousse?
—Oui, la prison d'Alger.

—Il se moque de nous, docteur.

—Je ne crois pas, fit le vieil homme en relevant la tête vers son compagnon. La question est fort naturelle après une commotion aussi violente que celle qu'il a subie!

—Pensez-vous qu'il soit en état d'être interrogé bientôt?
—Pas aujourd'hui en tout cas, non, pas aujourd'hui!

—Quand alors?
—Demain, peut-être, si la fièvre ne remonte pas.

Ils allaient me quitter. Avec peine je pus saisir la main du vieil homme.

—Pourquoi suis-je ici? lui demandais-je.

—Mais je crois qu'on vous reproche un délit commis en Angleterre, à Bridport, me répondit-il.
Je lâchai sa main, fermai les yeux et m'endormis. Lorsqu'à nouveau je repris conscience, une lampe éclairait la pièce, et par la fenêtre, je vis qu'il faisait nuit noire.

—Comment se fait-il qu'on m'ait arrêté?

—Je ne sais pas.
—Quand m'a-t-on amené ici?
—Voilà déjà trois jours.

—Trois jours!
—Oui. Et tu n'étais pas brillant, tu sais!

—Mais, où m'a-t-on trouvé?
—Rue de la Girafe, dans une maison où tu t'es battu avec un de tes complices. D'ailleurs tu sais cela mieux que moi.

—Rue de la Girafe, au treize?
—Oh! ce n'est pas la première fois que la police opère dans cette demeure. Enfin, moi, cela ne me regarde pas du tout. Tu t'expliqueras avec le juge. Je crois savoir qu'un policier Anglais doit venir pour t'interroger. Allez, bonsoir! acheva-t-il, et il éteignit la lumière avant de sortir.

Je me mis à réfléchir. A coup sûr, c'était à Il Bnahom que je devais d'être dans une si mauvaise posture. Il avait dû me voir à Londres, puis à Bridport, puis encore à Londres; s'étonner d'abord, puis deviner que, moi aussi, j'étais à la poursuite des précieux documents. Et c'était pour se débarrasser de moi qu'il avait imaginé de m'attirer dans un guet-apens, de me dénoncer et de me livrer à la police d'Alger comme complice du pauvre Al-bion.

Cela n'était pas bête et avait parfaitement réussi. Pendant ce temps, Il Bnahom, qui devait se féliciter de son coup, était peut-être en route pour La Mecque, si toutefois le départ des pèlerins avait déjà eu lieu.

J'eus un moment de grand découragement et de grosses larmes brillantes me montèrent aux yeux.

Puis je me calmai, et posément j'envisageai la situation.

Que faire? Avant tout, il me fallait me rétablir, et pour cela aider à ma guérison de toute ma volonté...

Le lendemain j'allais mieux.

Le surlendemain je me levai et fus autorisé à me promener dans la cour de la prison. Je profitai de ce que la surveillance autour de moi était relâchée, car on me considérait encore comme un grand malade, pour fureter partout et échafauder un plan d'évasion. C'était justement de ce relâchement de surveillance que je devais profiter si je voulais réussir.

Le soir même je tentai l'aventure. J'attendis que la nuit fût entièrement venue et que tout fût endormi pour me glisser hors de mon lit, m'habiller rapidement, sortir sans bruit dans la petite cour attenante à l'infirmerie, gagner une remise où je me b'ottis en attendant le passage du gardien de nuit. Je savais trouver là une corde solide et assez longue que j'avais repérée au cours de ma promenade de l'après-midi. J'y fis au bout un noeud coulant et m'en servis comme d'un lasso pour atteindre l'une des branches d'un arbre qui se trouvait en dehors de la prison. Je dus m'y reprendre à plusieurs reprises pour accrocher ma corde qui enfin se raidit, solidement retenue. Je me hissai à la force des poignets, mais avec peine car j'étais affaibli par la maladie, jusqu'au faite du mur. De là, je me laissai aller de l'autre côté, dans le vide, suspendu à ma corde; je vins heurter violemment l'arbre, roulai dans un fossé où crouillait une eau infecte. J'en sortis en rampant et me traînai vers les rues, dé-

(Suite à la page 15)

Le prisonnier de la Kaaba

(Suite de la page 14)

sertes à cette heure, de la Kasbah, jusqu'à un coin d'ombre où je me laissai tomber, épuisé. Je m'endormis, grelottant de fièvre et de froid. Aux premières lueurs du jour, je fus brusquement réveillé par deux chiens maigres qui me flairaient. J'eus peur de leurs yeux jaunes féroces. Je les chassai à coups de pierres. Puis je fis l'inventaire de mes poches. Bonheur! Si mon portefeuille avait été saisi, mon argent se trouvait toujours dans la poche secrète de mon veston où, d'ordinaire, je le mettais. Cela me rendit du courage, car, sans argent, je n'aurais rien pu faire, et ma seule ressource alors, dans l'état pitoyable où je me trouvais, aurait été de me rendre.

Je me levai, avançai en titubant jusqu'à un café maure qui ouvrait. Le kaouadji me servit une tasse d'un breuvage brûlant et très fort qui me fit du bien. Mon hôte, plein de discrétion, ne me posa aucune question. De chez lui, je me rendis chez un fripier où, à peu de frais, je fis emplette d'un grand burnous jadis blanc, d'une chéchia, d'un large pantalon de toile et de sandales à semelles de corde. Chez un coiffeur je me fis raser, ne conservant que ma moustache; et ainsi je fus transformé en un Arabe comme on en rencontre par centaines dans les rues d'Alger. Je pris une chambre dans un hôtel mal famé et bruyant où, pourtant, sans me réveiller une seule fois, je dormis près de vingt-quatre heures. Cela me guérit tout à fait; et quand je descendis le lendemain matin, mon mal n'était plus qu'un souvenir.

J'entrai dans une gargote. Je pris place auprès d'un consommateur solitaire qui, selon une mode Arabe, était accroupi, les pieds nus sur le banc, et rêvait. Après avoir dévoré quelques plats consistants, je dégustai à petites gorgées une tasse de thé à la menthe, quand mon voisin, à propos de je ne sais plus quoi, m'adressa la parole. Nous nous mîmes à converser, en arabe naturellement, et ma connaissance de cette langue me permit de ne pas me tra-

hâner. Soudainement, à un moment donné, je fis allusion au pèlerinage. —Ah! ils ont bien de la chance ceux qui, ce soir, s'en vont à la Mecque! fit mon interlocuteur en soupirant profondément. —Oui, ils ont bien de la chance! répétais-je en écho.

—Je ne suis pas encore allé là-bas. Et toi? —Moi non plus. Je le regrette. —Et moi donc! Comptes-tu pouvoir aller bientôt? —Bientôt, oui, je l'espère. Mon intention était de partir avec le pèlerinage d'aujourd'hui; mais je m'y suis pris trop tard pour les formalités.

Mon compagnon me dévisagea. Me voyant si mal vêtu, jamais l'idée que j'avais assez d'argent pour me payer un tel voyage ne lui serait venue. Aussi, est-ce avec curiosité qu'il me demanda:

—Et, tu es assez riche pour cela? —Assez, oui. —Et si tes papiers étaient arrivés à temps, tu partirais aujourd'hui? insista-t-il.

—Aujourd'hui, oui. Il réfléchit. Puis: —Tu veux vraiment partir aujourd'hui? —Je voudrais, oui! fis-je avec élan.

—Alors j'ai pour toi un moyen. —Un moyen! Lequel? —Attends-moi. —Je te paierai ce qu'il faudra. Il était en train de se rechauffer, il s'arrêta net, et levant sur moi un regard plein de reproche:

—Je ne fais pas une affaire, me dit-il simplement. —Je te demande pardon.

—Non, non! Ne bouge pas, je reviens tout de suite. Effectivement, il fut de retour presque aussitôt. Il était accompagné d'une mauresque pauvrement vêtue.

—Voici, me dit-elle, la femme de Ben Djillali. Son mari est malade et se trouve empêché de prendre le bateau du pèlerinage. Tu lui rendrais un grand service en lui rachetant la place que son mari ne peut occuper.



Roi et scouts Le roi Christian du Danemark que vous voyez au centre, sur cette photo, est un homme de taille très élevée et qui possède une très grande personnalité. Sans aucune protection étrangère et grâce à sa merveilleuse popularité, il a pu empêcher les révolutionnaires de le détrôner. Comme il ne voulait pas perdre son trône, il a pris les mesures nécessaires pour le garder, et son imposante personnalité a fait le reste. Vous le voyez ici vêtu de son long paletot et coiffé de son chapeau melon et souriant à tous ses petits amis, les scouts. Dix mille garçons et filles lui ont aidé à célébrer le 25ième anniversaire de son accession au trône et lui ont souhaité un autre long règne d'un quart de siècle.

—Et j'aurais, moi le bonheur d'aller au lieu saint. —J'en suis heureux pour toi. Seulement, accepteras-tu de porter le nom de Ben Djillali pendant le voyage? —Oui. —Alors, c'est parfait.

Je remis à la mauresque le prix du passage, et en retour, la pauvre femme, dont les mains tremblaient, me tendit une enveloppe dans laquelle il y avait le billet et le passeport de son mari.

Par un curieux hasard, ce dernier, en photographie tout au moins, me ressemblait.

—Oui, me dit mon compagnon s'engagea sous la grande porte. Mais comme je regardais la photo, ton visage est le même que celui du pauvre Ben Djillali qui est désolé d'être malade maintenant.

L'est-il tant que cela? —Suffisamment pour ne pas pouvoir partir, oui; mais le toubib assure qu'il guérira.

—Je le souhaite de tout coeur. —Ils sont pauvres, poursuivit mon nouvel ami, et c'est heureux pour eux qu'ils n'aient pas perdu le prix du voyage, fruit de nombreuses années d'économie.

—C'est surtout heureux pour moi, et je te remercie. —Non, non, je ne veux pas que tu me dises merci.

—Pourtant... —Prie seulement un peu pour moi, quand tu seras là-bas. —Je n'y manquerai pas, dis-je avec émotion.

J'avoue que j'eus un sincère regret de tromper ainsi cet homme. Il voulut bien encore me guider dans mes achats pour tout ce qu'il était indispensable d'emporter.

Au moment de nous séparer, sur le quai, nous nous baisâmes au front, selon la coutume musulmane; puis j'embarquai à bord du "Mansouria", en route vers une destinée nouvelle.

CHAPITRE IX

Le soir tombait quand le "Mansouria" leva l'ancre.

Dans la foule des pèlerins qui

encombraient le navire, je m'installai tant bien que mal. Je m'efforçais d'imiter les autres en tout, afin de ne pas me faire remarquer et qu'on ne découvrit point que j'étais un européen.

Durant toute la traversée, qui fut longue et pénible, je ne me liai avec aucun de mes compagnons.

C'est vainement que je tentai de voir Il Bnahom. Il est vrai qu'avec mon billet de troisième classe, il m'était impossible d'accéder sur le pont des premières où, certainement, s'il était du voyage, Il Bnahom se trouvait.

Aux escales, toujours dans l'espoir de voir l'homme que je poursuivais, je restais penché au bastingage, ne quittant pas la coupée des yeux; mais ce fut vainement: dans aucun de ceux qui allaient à terre et en revenaient, je ne reconnus mon ennemi.

Dès Port-Saïd la chaleur nous accabla.

Puis le navire entra dans le canal de Suez et ce fut le lent défilé des berges rapprochées et nues.

Déjà la fièvre de l'arrivée se manifestait à bord, parmi tous ces hommes exaltés par la foi. Enfin, un matin, la sirène fit entendre son cri déchirant.

—Djeddah! Djeddah! criaient les passagers du "Mansouria", massés le long des bords.

En effet, au loin, sur la côte basse, la ville apparut. Le navire stoppa, puis mouilla en pleine mer, empêché d'approcher davantage par des bancs de récifs.

J'attendais patiemment mon tour de descendre dans l'un des sambouks qui faisaient le va et vient entre le navire et la côte, quand soudain j'aperçus Il Bnahom. Il était vêtu d'un burnous d'un blanc neigeux et portait lui-même, comme tous les autres pèlerins, son bagage à la main.

Allais-je le perdre? Je jouai des coudes, et malgré les protestations indignées qu'inspirait ma conduite, j'atteignis la coupée et pus embarquer dans le sambouk qui suivait celui d'Il Bnahom. Malheureuse-

ment, le conducteur de la barque que je montais fit une fausse manœuvre et échoua sur un récif. Nous perdimos un temps précieux à nous remettre à flot, et quand je débarquai dans le petit port de Djeddah, depuis longtemps déjà mon homme avait touché terre.

Je fus abordé par un individu qui m'arracha presque de force mes affaires des mains.

—Viens, frère, me dit-il, j'ai pour toi une chambre et tout ce qu'il te faudra pour le reste de ton voyage.

Il racola ainsi plusieurs de ceux qui avaient débarqué avec moi et nous entraîna à travers la ville jusqu'à une demeure délabrée, où, dans deux pièces étroites et sans air, il nous poussa.

—Là, installez-vous et reposez-vous. Ce soir nous organiserons le voyage, dit-il.

Puis, sans s'occuper davantage de nous, il nous enferma à double tour, afin, probablement, que nous ne puissions lui échapper.

Mes compagnons ne protestèrent point contre de telles manières. Je les imitai. Et le soir, délesté de pas mal d'argent, chacun de nous possédait le nécessaire indispensable pour continuer sa route: un âne, un tapis pour la prière et des vivres.

Parce que je payais sans jamais murmurer et qu'ainsi il me volait plus à son aise, notre guide m'avait pris en amitié et me montrait au passage les curiosités de Djeddah.

Comme nous étions sur une grande place animée, il me dit, son doigt pointé:

—Tu vois ça? Et bien, c'est la porte de l'Est, par où on va à La Mecque... Malheur à l'européen qui s'aviserait de la franchir!

Je frémis. Avait-il deviné que j'étais un roumi? Non; il poursuivit:

—Ils s'en garderaient bien, d'ailleurs, d'aller par là, n'ignorant point le sort qui leur serait réservé!

—Quel sort?

—La mort!

Un silence, puis il reprit:

Le prisonnier de la Kaaba.

—Mais tout au long de la route,

jusqu'au lieu saint, il y a des contrôles et les gardes qui en sont chargés examinent de très près les papiers.

—On m'a dit que là-bas il était défendu de tuer.

—C'est vrai. A La Mecque, on ne doit tuer personne, ni les bêtes non plus, même pas les puces et les moustiques.

Je jure que je n'eus pas envie de rire en entendant cela. Je questionnai encore:

—Alors, si un européen... —Bien sûr, à La Mecque il ne courrait aucun danger, mais comme il serait obligé un jour ou l'autre d'en sortir...

J'avais compris. —Regarde ce palanquin recouvert de noir, sur ce chameau.

—Que contient-il?

Une femme qui accomplit le pèlerinage.

Une sorte de caravane passait devant nous qui étions arrêtés tout près de la porte de l'Est. Elle était composée de deux chameaux, dont l'un portait le palanquin recouvert de toile sombre, de cinq mulets richement caparaonnés et d'environ dix ânes lourdement chargés.

Soudain je fis un saut en arrière. Un des hommes de la caravane, monté sur un mulet, me regardait fixement.

—Il Bnahom!

C'était lui en effet. Et il m'avait reconnu sous mon accoutrement. Il poussant sa monture en avant, il eut une courte hésitation, puis, avant de disparaître il se retourna et eut à mon adresse un sourire d'une effrayante cruauté.

CHAPITRE X

Je me doutais bien, en quittant Alger, qu'il me serait impossible, à bord du "Mansouria", de m'emparer des plans.

Mais j'avais l'espoir qu'à Djeddah j'aurais pu approcher l'Oriental et lui dérober les papiers.

Hélas, il m'échappait. Et tous les dangers que j'avais courus jusque-là n'étaient rien comparés à ceux que

(Suite à la page 16)

Le prisonnier de la Kaaba

(Suite de la page 15)

J'avais encore à affronter, car, pas une seconde, je n'hésitai à me lancer à la poursuite d'I Bnahom.

Dès le lendemain matin, monté sur mon âne, mes ustensiles de pèlerin et mes vivres brinquebalant sur les flancs de ma petite mais robuste monture, je me joignis à une caravane.

Longtemps nous marchâmes, sur une piste poussiéreuse, sous un soleil de plomb, dans une chaleur étouffante et moite qui nous collait les vêtements au dos.

Souvent, comme me l'avait annoncé le Djeddahiste, nous étions arrêtés par des patrouilles de soldats indigènes qui vérifiaient soigneusement nos papiers.

A chacun de ces arrêts obligatoires, je sentais mon cœur battre très vite; et seul le désir d'entrer en possession des plans me donnait le courage d'avancer.

Vers la fin du second jour, après une nuit où nous avions campé en pleine brousse, nous entrâmes à La Mecque.

La foule qui se pressait dans la ville sainte était énorme. Je fus pris, entraîné dans ses remous, et j'eus toutes les peines du monde à ne pas être séparé de mon âne.

Enfin je pus me glisser dans une ruelle presque déserte où je m'adressai à un vieil homme qui somnolait allongé sur le sol:

— Où trouverais-je à me loger, frère?

Il ouvrit les yeux, me regarda d'un air hébété, me fit comprendre avec sa main qu'il était sourd et se replongea dans son sommeil.

Un peu plus loin, un autre Arabe, voulut bien me renseigner:

— Tourne dans la première rue à droite, il y a des demeures pour les pèlerins.

— Merci. Effectivement, je trouvai facilement une chambre, et une place dans une écurie pour ma modeste monture. J'étais épuisé. Je suffocais de chaleur.

En me regardant dans un miroir, je fus effrayé de ma mine: mes joues, mes yeux étaient creusés par la fatigue, et ma peau avait pris la couleur de la terre.

Après une sommaire toilette, je m'apprêtais à dormir, quand on frappa à ma porte.

— Qui est là?

— Moi.

— Qui toi?

— Ton hôte.

Je m'exécutai.

— Frère, me dit-il, tu viens d'arriver à La Mecque?

— Oui.

— Alors, il te faut aller à la prière.

— Mais...

— C'est la règle.

— Bien. Pourtant, ne puis-je me reposer un peu, avant?

— Il faut y aller tout de suite.

— Je suis si fatigué.

— Il faut.

J'obéis. Il m'indiquait le chemin, et tout de suite je fus dans la grande cour de la mosquée au milieu de laquelle s'élevait une immense pierre noire: la Kaaba. Des centaines et des centaines de pèlerins tournaient autour, comme animés par un vent de folie. Je fus poussé en avant, et malgré moi j'entraî dans la ronde infernale.

Soudain, je sentis une main se refermer sur mon bras.

— Tu vas mourir, me dit à l'oreille une voix grave.

Si l'on m'avait tué à cet instant, je crois que j'aurais accepté la mort comme une délivrance, tant j'étais las. Je cherchai pourtant à voir celui qui m'avait menacé, mais dans cette cohue cela me fût impossible.

Je pus enfin me tirer de là et en titubant je regagnai ma chambre quand, sur le seuil même de la demeure où j'avais élu domicile, je fus rejoint par un homme.

— Arrête, j'ai à te parler, me dit-il rudement.

Je me retournai. Tout de suite je le reconnus: grand nez busqué, yeux sombres, teint mat: c'était lui qui attendait I Bnahom devant l'agence de voyage de Londres.

— Pourquoi es-tu ici? me demanda-t-il.

L'idée de ruser ne me vint même pas; c'était inutile d'ailleurs.

— Et toi, pourquoi me poses-tu cette question, puisque tu sais pourquoi je suis venu?

Il parut déconcerté par ma réponse, mais se remit aussitôt.

— Il est inutile de t'obstiner: tu n'auras pas les plans.

Je ne répondis rien.

— D'ailleurs, tu es condamné.

— Condamné?

— A mourir, oui.

— C'est toi qui, tout à l'heure...

— Autour de la Kaaba, oui, c'est moi qui t'ai parlé. Un européen n'entre pas à La Mecque.

— Je sais.

— Je devrais dire: un chien, en parlant de toi, fit-il avec rage.

Je souris ironiquement, haussai les épaules, et sans vouloir l'entendre davantage je lui tournai le dos. Mais à la première marche de l'escalier je me retournai: l'homme était parti. Alors, brusquement, oubliant ma fatigue, je m'élançai à sa poursuite. J'eus tôt fait de le rattraper. Il marchait vite, sans se

letter qu'on avait certainement glissée sous ma porte et qui ne contenait que ces mots: "Quitte sans tarder La Mecque, si tu veux avoir la vie sauve. I. B."

Depuis que j'étais de retour, j'entendais des gémissements qui provenaient de la chambre attenante à la mienne. Je prêtai l'oreille à ces lamentations qui trahissaient une grande souffrance et auxquelles se mêlait une voix sourde qui priait. Cela, très vite, devint intolérable à mes nerfs déjà exaspérés. Je n'y pus tenir et allai frapper à la porte voisine.

— Que se passe-t-il chez toi, frère? demandais-je au vieillard qui vint m'ouvrir.

— Ma femme est bien malade, me répondit-il d'une voix triste.

— As-tu appelé le toubib?

— Non. Je n'ai plus d'argent pour cela. Et nous sommes si loin de notre pays!

— Veux-tu...

Très vite il m'interrompit:

— Non, non, merci. Que la volonté d'Allah soit faite.



Il m'avait reconnu sous mon accoutrement.

retourner, et entra dans une maison de belle apparence.

J'attendis un moment, puis à mon tour je franchis le seuil.

— Un pèlerin du nom de D'I Bnahom demeure-t-il ici? demandais-je à un domestique occupé au nettoyage du parquet.

— Oui. Il a un appartement au deuxième étage.

— Est-il seul?

— Un homme l'accompagne: son secrétaire, paraît-il.

— N'est-il pas d'une grande taille, avec un teint foncé?

— Et un nez busqué, oui.

— C'est lui, alors, que je viens de voir entrer?

— A l'instant même, oui.

— Il Bnahom reçoit-il des visites?

— Jusqu'à présent, personne. Mais un de ses amis doit arriver bientôt.

— D'où?

— Ça, je l'ignore! Tout ce que je sais, c'est que, comme I Bnahom d'ailleurs, il a retenu un appartement.

— Ils sont riches, l'un et l'autre, alors?

Le domestique me lança un regard méfiant.

— Je l'ignore, fit-il.

Et pour couper court à notre entretien, il se remit à frotter son parquet. Cependant, tout en conversant, j'avais eu le temps d'examiner les lieux. J'avais aussi remarqué combien la maison, réservée à des pèlerins fortunés, était calme.

En rentrant dans ma chambre, la première chose que je vis fut une

De grosses larmes coulaient sur ses joues maigres et ridées. Il semblait honteux de montrer sa misère et referma la porte pour retourner auprès de la malade qui n'avait cessé de geindre.

Malgré les gémissements, malgré les bruits de l'hôtel, malgré l'incessant bourdonnement de la ville sainte et les cris des pèlerins qui tournaient sans arrêt autour de la Kaaba, malgré, surtout, les attaques des moustiques, des puces et des punaises, je m'endormis.

Dès le lendemain matin, j'allai m'asseoir à la terrasse d'un café maure situé juste en face de la belle demeure qui abritait I Bnahom. J'étais là depuis un moment déjà, ne quittant point des yeux l'entrée de l'hôtel, quand le domestique, qui, la veille, m'avait renseigné, apparut sur le seuil. Il me vit, me reconnut, et de la main me fit un geste d'amitié auquel je répondis, ce qui décida l'homme à me rejoindre.

— Tu ne travailles donc pas, aujourd'hui? lui demandais-je, après qu'il eut accepté la tasse de café que je lui offris et qu'il se fut assis à côté de moi sur la natte posée à même la terre.

— C'est mon jour de congé.

Nous nous mîmes à bavarder. Il m'apprit en détail la vie de l'hôtel.

— Un moment, je lui demandai:

— L'ami d'I Bnahom est arrivé?

— Hier soir, oui. Ils sont restés près d'une heure ensemble. Mais je crois qu'ils n'étaient pas d'accord.

— A quel propos?

(Suite à la page 21)

La corporation sur la balance



C'est la coutume en Angleterre de peser le maire et les membres de la corporation de High Wycombe, chaque année. On a constaté que cette année les dignes membres de cette honorable assemblée, avaient gagné de l'embonpoint. Le travail ne doit pas les accablent outre mesure.



Où est cet atome?

Dr Clinton Joseph Davison, un physicien de la compagnie du téléphone Bell, jette un coup d'oeil sur cette jarre de verre, au moment où il apprend qu'on lui a décerné le prix Nobel en récompense du succès qu'il a obtenu dans l'étude des atomes. C'est un homme sérieux dont l'esprit est totalement absorbé par l'étude de ces particules infiniment petites et indivisibles.



Au salon de beauté

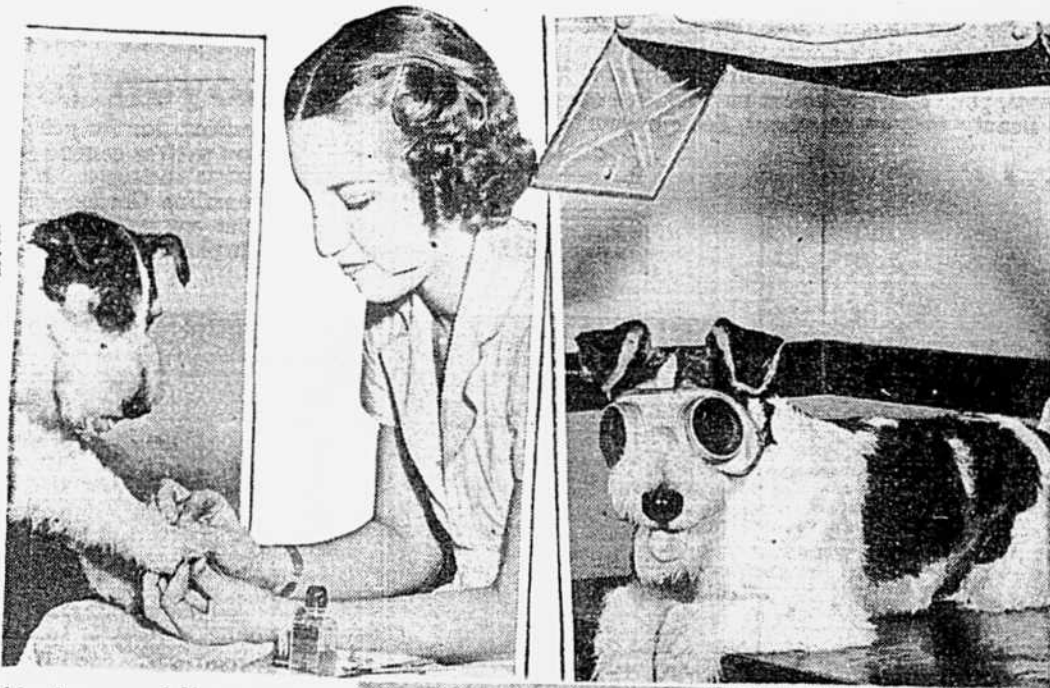
—Bien ! bien ! dit Pat, chien terrier appartenant à W. H. "Bill" James, photographe, "c'est le moment de se mettre en forme pour la trotte de ce soir". Et le petit chien docile se laisse complaisamment tailler les poils rébarbatifs.

De belles dents blanches

—Maintenant, Doris, je tiens à paraître de mon mieux; aussi, brosse un peu mes molaires afin que je puisse avoir un sourire éblouissant. La demoiselle est docile à son tour et fait tout ce que Pat lui demande.

Traitement inattendu

—Ah ! sacrebleu, parlez-moi de cette vie de chien. Zut alors ! Doris, je ne m'attendais à ce que tu pousses les choses si loin. Mais enfin, puisqu'il le faut, je suis résigné.



Un beau pédicure

—Ah ! ça, Doris, je t'assure que je vais créer toute une sensation sur la rue Ste-Catherine, avec ce beau pédicure. Et que dira la belle Finette quand elle me verra ainsi ? Doris, tu es un amour. Et puis une complexion basanée par les rayons solaires, m'ira à merveille. On croira que j'ai passé l'hiver en Floride !

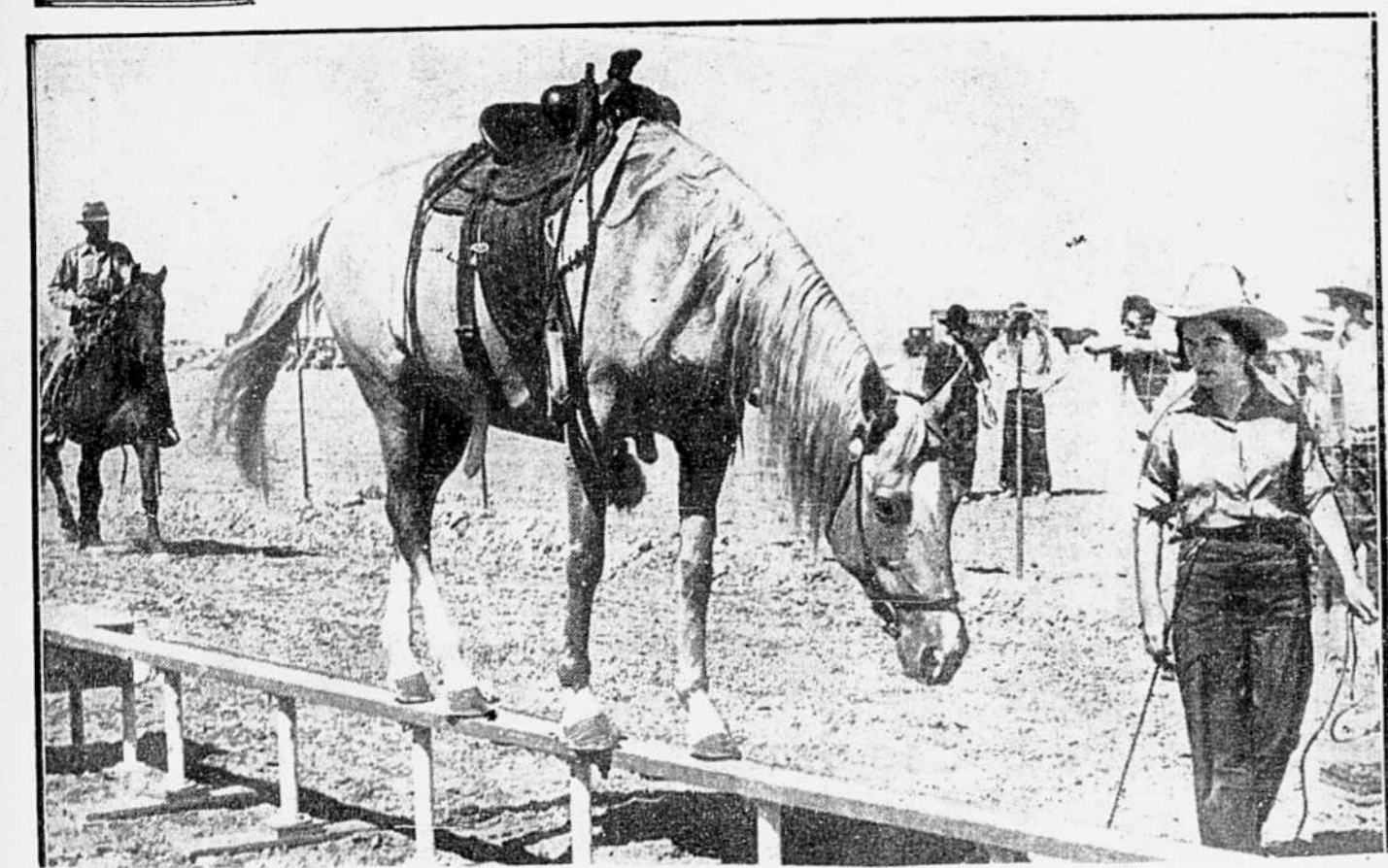
Bain de vapeur

—Holà Doris, sors-moi d'ici, je n'ai pas demandé de prendre un bain ture pour maigrir. Décidément, ma vieille, tu abuses de ton autorité. A-t-on idée de faire subir un pareil traitement à un chien de mon calibre. En ont-ils vraiment, des idées cocasses, ces humains ?



Ah ! ça c'est plus agréable

—Une merveilleuse invention ce séchoir électrique, il vous lance une brise chaude sur le crâne et l'épine dorsale. Je me sens comme un nouveau chien et je crois que, ce soir, je serai en mesure de danser le "Big Apple" avec Finette. Et quelle impression vais-je faire, grands dieux ! Jamais je n'aurais crû qu'on pût être si beau et se sentir si bien.



Un cheval adroit Ce cheval adroit que l'on voit avec Mlle Norma Bryant est la propriété de M. M. Z. Bryant de Sacramento, (Californie). Il s'appelle "Golden Beauty" et peut marcher adroitement sur une planche de quatre pouces de largeur. Après un certain parcours, il tourne et répète le même exploit sous le regard admirateur des spectateurs. Ce n'est pas tout ce qu'il a à son crédit. Il peut aussi s'asseoir dans une chaise spéciale et prendre des poses statuesques et très réalistiques, sur une plateforme de trois pieds carrés. Et de plus, il n'a aucune objection à être photographié alors qu'il exécute ses tours de force. Si vous le voyez ici la tête basse et la mine abattue, il faut vous en prendre à ses maîtres qui semblent abuser de son adresse, pour divertir les curieux. Ah ! ce que les humains sont exigeants tout de même, pense Golden Beauty tout en marchant, l'échine courbée.



Le moyen le plus sûr Plusieurs visiteurs du parc national de Yosemite sont revenus de leur visite avec des mains ensanglantées, par les griffes des ours, qui pourtant étaient bons amis mais qui ne peuvent pas rentrer leurs griffes comme font les chats. C'est donc involontairement qu'ils infligent des blessures parfois sérieuses. Il n'est donc pas prudent de vouloir leur serrer la patte. Afton Bernard et Emmaline Gordon ont trouvé un moyen sûr de nourrir les ours sans se faire de mal. Vous les voyez sur cette vignette qui nourrissent un ourson au moyen d'une branche. Et celui-ci ne s'en plaint pas. Au contraire, il pense que c'est une nouvelle mode inventée spécialement pour le plus grand confort des animaux du parc.



Holà! Qui est là? — "Cette senteur étrange qui me monte à la narine, ne me dit rien de bon. Je parie que ce sont là des agitateurs étrangers. Que viennent-ils faire ici, ces espions"? s'exclame avec méfiance, Tigg, le chien dalmatien de Sir Garrard Tyrwhitt Drake. Ce paquet de poils qu'on voit dans le panier forme l'ensemble de quatre petits lionceaux nés dans le jardin zoologique de Sir Garrard, à Maidstone, Angleterre. La famille se composait de dix rejetons nés dans l'espace de dix jours.



Mademoiselle Lulu Vous devinez facilement que ce jeune ourson coiffé d'une casquette et avec un bâton sur l'échine ne peut être autre chose qu'une mascotte pour un club de baseball. En effet, son enthousiasme pour ce jeu lui a valu ce grade, auquel son propriétaire, L. J. Norris de Saint-Charles (Illinois), n'a mis aucune objection. Et Lulu est toute fière d'avoir obtenu cette haute considération. Elle ne songe même plus à retourner dans les bois avec ceux de son espèce. Lulu trouve que les humains sont chic, comparés à ses congénères qui l'ont rossée bien des fois. Elle a donc résolu de demeurer avec les "demi-civilisés" ainsi dénommés par leur compatriote lettré, J. Chs. Harvey.



Tovarich! Ce mot russe veut dire "camarade" et c'est précisément ce que doit dire en ce moment maître Martin, originaire de l'île Wrangel et transporté de la Russie en Angleterre, au jardin zoologique de Londres. Il a bien l'air à interpeler quelqu'un. C'est qu'il ne se sent nullement chez lui, en Grande-Bretagne. "Comme c'est loin de Moscou! Là au moins, les gens ne font pas tant de façons et puis, ils n'attendent pas les présentations officielles pour faire connaissance. Ah! ces Anglais flegmatiques, si seulement je pouvais leur mettre ma patte sur le dos, ils courberaient bien l'échine pour saluer mon arrivée. Quel accueil glacial! Si je pouvais au moins voir un de mes camarades de Moscou. Tovarich!" Et maître Martin fait des signaux désespérés.



Victime de son devoir

Sport, un chien berger allemand est le gardien attitré d'une compagnie de Cleveland. Un beau matin, on l'a trouvé blessé à la patte d'une balle. Des voleurs avaient pénétré malgré lui dans l'usine et avaient fait sauter le coffre-fort, mais non sans avoir, au préalable, tiré sur le chien.



Pas John Bull, sûrement? John Bull a rentré ses cornes durant les récents événements internationaux. Mais celui-ci dont le premier nom n'est pas connu, est moins conservateur. Imitant la façon agressive de certaines nations guerrières, il s'est précipité au milieu du trafic et en a profité pour terroriser les passants inoffensifs, dans les rues de Romford, en Angleterre. Inutile de dire qu'il n'a pas trouvé d'adversaires à sa taille et que ceux qu'il a rencontrés ont tout simplement pris la poudre d'escampette.



La trousse à maquillage On peut installer facilement, dans une mallette, une trousse à maquillage, mais de tous les accessoires voulus. Le fond du couvercle est garni d'un miroir détachable.

★ ★ ★ MAGALI présente ★ ★ ★

LA FEMME SANS VISAGE

Reproduction autorisée seulement pour les Journaux ayant un
Traité avec la Société des Gens de Lettres de France.

(Résumé de ce qui précède)

Philippe de Clauza révèle à Michelle son malheureux roman d'amour. Il accorde à Jacqueline le droit de demander le divorce et de se remarier. Sous la douce influence de Michelle, Philippe de Clauza est redevenu bon et indulgent. Le jour suivant, pendant que sa femme quitte avec joie "le redouté", lui file vers la Suisse. Michelle reste encore quelque temps avec Mme de Clauza pour la consoler, dans sa solitude, puis un jour elle reprend le chemin du foyer. Sa tante Flore l'accueille avec bonheur tandis que sa mère se montre nerveuse et inquiète, en pensant que Michelle a peut-être conservé un certain ressentiment contre son ancien fiancé, devenu son beau-frère, ce qui compliquerait la situation familiale, selon l'opinion de Mme Jarsaillon. Mais Michelle s'empresse de rassurer sa mère.

Mais, de cela, Florence ne s'était pas inquiétée. Elle avait beaucoup connu la vieille Mme de Clauza autrefois, avant que celle-ci ne se retirât tout à fait du monde, et elle savait que Michelle ne pouvait qu'être bien traitée sous le toit de la châtelaine du "Redouté".

"Hélas!..." pensait Florence, elle n'est pas guérie... et, si elle ne revient pas, c'est qu'elle a peur d'elle-même.

Pourtant, Michelle avait écrit qu'elle ne tarderait pas à rentrer, ayant enfin mis au point tous les détails de l'installation qu'elle avait entreprise. Et tante Fleur s'était prise à espérer que le temps avait fait son oeuvre miséricordieuse.

A présent qu'elle a revu sa nièce, elle en est moins sûre... Il y a une ombre, au fond des yeux de Michelle... une ombre qui, bien entendu, a été effacée à la légèreté de sa mère, mais que l'attention perspicace de sa tante a tout de suite perçue.

—A propos, dit négligemment Mme Jarsaillon, crois-tu que je puisse lui parler déjà de... nos projets?

Tante Fleur sursauta.

—De tes projets, réfléchit-elle, un peu sèchement.

—Y serais-tu hostile? lâche Mme Jarsaillon, agressive.

—Mais non... mais non... Je trou-

ve seulement que ta précipitation à proposer à cette petite, qui est à peine guérie d'une grosse peine de coeur, un autre parti, qu'elle ne connaît même pas, frise la cruauté...

—La cruauté!... La cruauté!... Tout de suite les grands mots!... s'indigne Mme Jarsaillon, dont les pommettes s'enflamment. Où y a-t-il de la cruauté à vouloir marier ma fille avec ce jeune docteur qui est offert à un si bel avenir?...

—Laisse-la au moins respirer... se reprendre... se sentir à nouveau chez elle, ici...

—Hé! le temps presse... Elle a vingt-trois ans, ta filleule... bientôt vingt-quatre. Tu ne veux pas qu'elle coiffe Sainte-Catherine?

—La belle affaire... A vingt-cinq ans, rien n'est perdu, tu sais... Et Michelle a assez de charme personnel et de qualités morales pour être séduisante, même quand elle aura franchi ce cap qui n'est redoutable que dans les livres... ou dans les cervelles d'oiseau des petites filles comme Paulette.

—Oui... Enfin! s'exclame nerveusement Mme Jarsaillon, je te dis, moi, que je ne serai tout à fait à l'aise vis-à-vis de mon gendre et de Paulette que lorsque Michelle sera mariée... Là!...

Cette fois, Florence s'insurge. Ses yeux calmes ont une lueur qui ne leur est pas habituelle.

—Ma parole, on croirait, à l'entendre, que Michelle est coupable en cette aventure et qu'elle seule a quelque chose à se reprocher... Les seuls qui devraient être "mal à l'aise", comme tu dis, ce sont ce petit freluquet de Robert, qui s'est conduit comme un muflon... et Paulette, qui a agi comme une étourdie égoïste qu'elle est. Voilà!...

Et, sur cet éclat, tante Fleur, outrée, quitte la pièce.

Pour la troisième fois, Mme Jarsaillon entreprenait l'éloge verbeux et dithyrambique du "beau parti" qu'elle destinait à sa fille:

—Trente ans... Un bel avenir de médecin... Des "espérances" solides... Vous achèteriez un cabinet...

—Avec l'argent de ma dot, glissa doucement Michelle.

—C'est ça... affirma étourdiment Sabine Jarsaillon... avec l'argent de ta dot...

Elle s'aperçoit de sa gaffe, au sourire ironique de sa fille, et bafouille:

—Enfin, c'est-à-dire... pour commencer, bien entendu...

—C'est ce que je pense, car ce monsieur, qui ne me connaît pas, n'aurait certainement pas songé à moi s'il n'avait eu l'intention "d'acheter un cabinet"...

—Que vas-tu chercher? répliqua Mme Jarsaillon, un peu démontée. Il veut se marier. Il a chargé une amie de sa mère de lui trouver une épouse... une jeune fille de bonne famille... bien élevée...

—Bien dotée...

—Bien dotée... Mais, naturellement, bien dotée! C'est légitime. Où veux-tu que les jeunes gens trouvent des moyens d'existence, pour eux et leur femme, quand ils sont à peine au début de leur carrière? Tu es extraordinaire... à la fin! s'emballait-elle, excédée. Je t'assure que tu seras plutôt difficile à caser, avec un caractère pareil!...

—Je ne vous ai pas chargée de me caser, mère, riposte Michelle avec un peu de hauteur.

L'irritation de Mme Jarsaillon croît à mesure qu'elle se rend compte davantage qu'elle a fait fausse route.

—Ingrate!... Voilà comment tu accueilles ma sollicitude? Pendant que tu étais là-bas, dans ton Midi, je n'ai pensé qu'à te dénicher un jeune homme convenable...

—Ce jeune homme convenable qui ne sait même pas choisir tout seul sa femme et l'accepterait les yeux fermés parce qu'elle a de quoi "acheter un cabinet de médecin" ne me convient pas. Pas plus qu'un autre, au reste. Je ne désire pas me marier...

La mère, outrée, hausse les épaules.

—On dit ça... Mon Dieu! que tu aies conservé un certain dépit du mariage de Paulette...

—Oh! mère, je vous en prie, interrompt Michelle, ne mêlons pas Paulette à ce débat... L'histoire Paulette, c'est fini, oublié, enterré...

—Mais tu ne comprends pas, s'exalte Mme Jarsaillon, que je ne serai tranquille, et eux ne seront satisfaits, que lorsque tu seras toi-même établie? Ta soeur a un peu de remords de t'avoir frustrée d'un mari... Elle et Robert ne pourront pas venir ici librement tant que tu y seras... Comprends-le... c'est délicat...

—Je ne peux pourtant pas, objecte Michelle, me marier contre mon désir pour rendre plus facile à ma soeur et à son mari l'accès de cette maison! Au surplus, mère, vous avez bien tort de vous mettre en souci! D'abord, je crois qu'en ce qui concerne Paulette, vous vous exagérez... mettons... sa délicatesse...

—Comment? bouillonne Mme Jarsaillon, prête à partir en guerre dès que l'on fait mine d'attaquer sa cadette.

—Mais oui... J'ai vu Paulette et Robert à la fin de leur voyage, cet été... et ils n'étaient, ni l'un ni l'autre, embarrassés en ma présence. Pas plus que je ne l'étais, du reste. Je vous le répète: cette histoire est absolument terminée.

—Si je pouvais te croire!... soupire la mère en appuyant sur Michelle un regard plein de perplexité.

—Mais vous pouvez, maman...

—Et puis, vous savez, la situation... un peu gênante que cause, dites-vous, ma présence ici, ne saurait s'éterniser... Je ne pense pas rester longtemps...

—Par exemple! Et pourquoi cela? Inquiète maintenant, elle examine sa fille avec suspicion.

Gaiement, Michelle rétorque:

—Je ne veux pas me marier. Il faut bien que je m'installe dans cet état de célibataire qui me plaît... Je ne pourrai demeurer à la maison, oisive... Ma peinture ne suffirait pas à remplir le cadre de mes journées... Alors, puisque j'ai déjà fait mes débuts dans la carrière de décoratrice, je compte que tante Florence utilisera à nouveau mes talents...

—En voilà une lubie!... proteste, sans conviction, Mme Jarsaillon.

Pourtant, elle pense, au fond d'elle-même, égoïstement:

"Au fait, ne serait-ce pas la seule solution... Michelle n'a pas une mauvaise idée, après tout..."

Mais Florence Violet ne fut pas dupe. Elle essaya de confesser sa filleule.

—Tu aimes encore Robert et tu désires t'éloigner de lui?

—Ah! pour ça, non!...

Le cri fut si spontané, si sincère, le rire qui accompagnait la réponse si franc, que Mlle Violet comprit qu'elle faisait fausse route.

—Alors, tu aimes quelqu'un d'autre?

—Moi?...

Michelle regarda sa tante avec des

La santé des cellules

La gastronomie rationnelle reste lettre close pour la majorité des gens. Ils ne connaissent pas la puissance de la nourriture sur la santé et la beauté. Ils ignorent que la plupart de nos maladies découlent d'une mauvaise alimentation jointe à une élimination défectueuse. Ils n'attachent pas assez d'importance à ces deux choses essentielles. Le mot de régime les effraie littéralement; pourtant c'est le meilleur moyen de se débarrasser des maladies que l'on a et d'acquérir la beauté que l'on recherche avec tant d'ardeur.

Il est facile de l'acquérir cette beauté avec un peu de bonne volonté et d'efforts soutenus. Quand le régime esthétique est devenu une habitude, on s'en trouve fort bien. Les organes reprennent leur vigueur et la peau se veloute. Les aliments rationnels ne sont pas difficiles à ingurgiter puisqu'ils sont sains, appétissants et délicieux. Vous serez aussi jeunes que vos cellules, qui se renouvellent constamment, qui vivent et qui meurent mais dont l'entretien nécessite des minéraux et des vitamines. Vous devez apprendre à leur donner le bien-être avec une nourriture appropriée afin qu'à leur tour, elles vous donnent la beauté.

La protéine que l'on trouve dans la viande ravitaille quelques cellules particulières, et l'amidon des pommes de terre, favorise le travail cellulaire en lui fournissant l'énergie et la chaleur nécessaires.

Mais cela n'est pas suffisant. Il faut à ces cellules pour rajeunir, du calcium, de l'iode et du fer. Si on leur refuse ce dont elles ont besoin, elles s'anémient et dépérissent.

prunelles soudain pleines de désarroi.

—Moi?... Mais non! répéta-t-elle... Et l'on eût dit qu'elle venait de découvrir son propre coeur.

Peu après, réfléchissant pensivement aux paroles de sa tante, elle se dit, essayant de déchiffrer ce qui se passait en elle:

"Est-il possible que, parfois, entre deux êtres, l'amitié se mêle si bien à l'amour qu'on puisse les confondre?"

Ainsi, un trimestre passa. Michelle travaillait avec Mlle Florence, se donnant à la tâche avec une surprenante ardeur. Elle avait délaissé ses pinceaux... qui lui rappelaient une période de sa vie dont elle portait en elle, sans qu'elle voulût bien se l'avouer, l'âpre regret.

Elle n'avait point oublié la châtelaine du "Redouté", et elle lui écrivait souvent. En retour, elle en recevait des lettres mélancoliques et résignées. Dans ces lettres, une simple petite phrase, parfois, venait toucher, au coeur de Michelle, une fibre secrète:

"Mon fils est toujours absent... Il me charge, dans chacun de ses courriers, de ses sentiments pour vous..."

"Mon Dieu!..." pensait Michelle, comme il doit être malheureux, tout seul avec sa peine!... Que ne donnerais-je pas pour qu'il trouve sa croix moins lourde à porter!..."

Vers la mi-décembre, elle reçut de Mme de Clauza une invitation assez pressante. La vieille dame s'affolait à la pensée de passer Noël toute seule, dans le vieux château délaissé, et elle pria la jeune fille à lui tenir compagnie.

"Je sais bien, ajoutait-elle, que ce ne sera pas très gai pour vous, mais je m'adresse à votre coeur. Vous ferez acte charitable envers la recluse que je suis..."

Michelle fut émue aux larmes et tout heureuse de cette invitation. Justement, elle voyait arriver cette fête de famille avec une secrète épouvante. Mme Jarsaillon préparait un réveillon bruyant et mondain. Il faudrait sourire, danser, parader, retrouver l'air avantageux de Robert, les coups d'oeil apitoyés de Paulette, ses questions: "Mais, enfin, pourquoi ne te maries-tu pas?" et les regards curieux des étrangers.

Elle annonça à Mme de Clauza, par télégramme, qu'elle viendrait passer auprès d'elle la dernière quinzaine de décembre.

Et, par un beau jour d'hiver, clair et joyeux, après une nuit passée en chemin de fer, elle a retrouvé, sur le quai de la petite gare de Sainte-Clotilde, la bonne figure de Balbec.

Avec un peu d'émotion, elle se remémora la petite voiture blanche que pilotait la blonde et frivole Jacqueline de Clauza, lors de leur première rencontre.

Cette fois, l'antique landaulet que

(Suite à la page 22)

Le prisonnier de la Kaaba

(Suite de la page 16)

—Ça, je ne sais pas! Mais ce, qu'il y a de certain, c'est que j'ai entendu des éclats de voix.

—Pour des amis, c'est curieux!

—Où. Et ce qui est encore plus curieux, c'est que l'ami d'I Bnahom quitte La Mecque ce soir.

—Ce soir?

—Où.

Je réfléchis un court instant, puis, sans avoir l'air de m'y intéresser outre mesure, je demandai:

—Quel est le numéro de l'appartement d'I Bnahom?

Le cinq.

Quand mon nouveau compagnon me quitta, je savais qu'il se nommait Lakdar, qu'il occupait une chambre au dernier étage de l'hôtel, et qu'il devait profiter de sa journée de congé pour se rendre dans sa famille où il restait jusqu'au soir.

Jouant d'audace, l'après-midi même je me présentai au portier, un colosse à l'aspect redoutable.

—Que veux-tu me demanda-t-il.

—Voir Lakdar.

—C'est son jour de congé, tu ne le trouveras pas.

—Si, il m'a donné rendez-vous dans sa chambre.

—Je n'en suis pas certain, mais je crois bien qu'il est sorti.

—Il m'a pourtant assuré qu'il m'attendrait. D'ailleurs, même s'il est parti, il a laissé un paquet pour moi.

—Non, il...

—C'est dans sa chambre qu'il l'a laissé.

—Sais-tu où elle est située, sa chambre?

—Au dernier étage.

—Bien. Tu peux monter.

J'obéis. Mais arrivé au deuxième, je m'arrêtai devant la porte sur laquelle le chiffre était fixé. Sans frapper, je tournai carrément le loquet en entrant.

—Qui est là? cria du fond de l'appartement une voix que je reconnus aussitôt.

Je ne répondis rien, refermai derrière moi la porte au verrou, et, browning en main, j'avancai dans la direction d'où était partie la voix.

Quand j'apparus sur le seuil de la pièce où il se tenait, I Bnahom, qui était assis derrière une table et écrivait, se leva d'un bond.

—Pas un mot, pas un geste ou je te tue, dis-je, braquant sur lui, mon arme.

—Que... que... que voulez-vous? put-il enfin articuler en bégayant.

—Tu peux me tutoyer, I Bnahom, c'est la coutume, ici.

—Que voulez-vous? répéta-t-il.

—Tu le sais parfaitement, les plans!

—Je ne les ai plus.

—Je t'en prie, ce n'est ni le lieu, ni le moment de répéter la comédie de chez James Holchild.

Il sursauta.

—Quoi? Vous étiez là?

—Dans le salon, oui.

—Mais...

—Derrière le fauteuil placé en angle. Ni l'un ni l'autre, vous ne vous doutiez alors que quelqu'un recueillait vos propos, hein? J'étais aussi à Bridport, derrière les volets du pauvre Andrew Holchild, quand tu as ouvert la porte de sa chambre pour l'effrayer et le faire sortir, afin d'opérer tout à ton aise chez lui. A propos, je profite de l'occasion qui m'est donnée pour te remercier de l'accueil que tu m'as réservé au treize de la rue de la Girafe, à Alger: longtemps je me souviendrai du coup que j'ai reçu sur le crâne! Maintenant, trêve de plaisanterie, les plans!

—Ils ne sont plus là.

J'avais flairé une hésitation dans ses paroles.

Aussi, sans hésiter, et en le tenant toujours sous le menace de mon arme, j'arrachai les cordelières qui retenaient les rideaux garnissant les fenêtres et m'en servis pour le ligoter solidement sur son fauteuil.

Comprenant que toute résistance était inutile, I Bnahom se laissa faire.

Sans perdre de temps, je me mis à la recherche des documents concernant le gisement de pétrole.

J'eus tôt fait de découvrir, dans une sacoche jetée au fond d'un tiroir, la grande enveloppe jaune aux cinq cachets de cire rouge que j'avais vue, à Londres, posée sur la

tablette du bureau de poste de Dean Street. Mais elle était ouverte, maintenant. J'en fis l'inventaire. Elle contenait bien les précieuses indications notées par l'explorateur Charlewey.

—Et voilà! fis-je, ironique, me tournant vers l'Oriental qui grimait de rage et se tordait de douleur dans ses liens. Oh! n'essaie pas de te détacher, c'est inutile! Si tu connais la bonne méthode pour assommer les gens, j'ai moi, parfaitement la science des noeuds. Au revoir, I Bnahom! Ou plutôt, adieu!

Et je le laissai.

A peine étais-je engagé dans l'escalier, que je m'arrêtai. Un homme montait rapidement que je reconnus aussitôt: le secrétaire d'I Bnahom.

Très vite, sans faire de bruit, je rebroussai chemin et grimpai à l'étage au dessus. Mais dès que l'homme au grand nez busqué fut entré dans l'appartement de son maître, je dégringolai les marches à toute vitesse. Je n'eus pas le temps d'arriver en bas, qu'au dessus de moi, violemment, une porte fut ouverte et des clameurs retentirent:

—Au voleur! Au voleur! Arrêtez-le! Arrêtez-le!

C'était la voix de l'homme au grand nez busqué. Je cours. Mais le portier, qui aussitôt avait réalisé la situation, se précipita sur moi pour m'empêcher de passer. Je l'esquivai en me baissant brusquement, et, dans la seconde qu'il mit à se ressaisir, je lui allongeai un direct savant à la pointe du menton, qui le fit chanceler.

Le passage était libre, je fonçai.

Longtemps je cours, dans des rues étroites et encombrées où je n'avais jamais mis les pieds.

J'avais l'impression qu'une meute hurlante était lancée à mes trousses: j'entendis des cris, des clameurs, des appels, terriblement amplifiés par la fièvre qui battait à mes tempes.

Je finis pourtant par m'arrêter, épuisé, haletant, en nage, et je compris alors que tous ces bruits qui me poursuivaient, me chassaient, étaient les mêmes que ceux que j'entendais depuis mon entrée dans la ville de la Kaaba.

Bien sûr, je pensais qu'I Bnahom, son secrétaire, et ceux qui étaient venus à La Mecque pour conduire le marché des plans, à l'abri de toute curiosité européenne, devaient être à ma recherche. Ils avaient certainement alerté la police, donné mon signalement, révélé ma nationalité pour stimuler le zèle des fidèles gardiens de la pierre noire.

Tout le monde devait être acharné à ma perte.

Sur la piste de Djeddah, les patrouilles, déjà sévères, devaient redoubler de surveillance et filtrer un à un les pèlerins qui s'en retournaient.

Par malheur, j'avais oublié mon portefeuille, dissimulé à l'intérieur de la cheminée de ma chambre; et il m'était impossible de retourner à l'hôtel où, certainement, j'aurais été pris.

Que faire sans argent? Comment sortir de cette ville infernale? J'étais le prisonnier de la Kaaba et de la foule délirante des pèlerins.

Le jour, j'étais. Le soir, roulé dans mon burnous de plus en plus crasseux, je m'allongeais sur le sol dur, auprès d'autres hommes, pauvres comme moi, et nous dormions sous les étoiles, engourdis de fatigue, indifférents au va et vient des passants. Souvent, je me réveillais, brûlant et suant de fièvre, en proie à des cauchemars affreux où, toujours, on m'arrachait les plans. Vite alors je tâtais la grande enveloppe aux cachets de cire que j'avais glissée dans ma poche de toile fixée sur ma poitrine.

Bientôt la faim se fit cruellement sentir, et je n'avais pas un sou pour acheter de quoi manger!

Mes forces me trahissaient. J'étais pris d'étourdissements dus à la faiblesse, et plus d'une fois je tombai. Je vécus de la charité de pauvres diables qui voulurent bien, devant mes regards d'affamé, partager leur pitance avec moi. Mais ces maigres repas, au lieu de calmer ma faim, exaspéraient davantage encore l'atroce souffrance de mon estomac. J'entraîs alors dans des accès de rage folle. Je serrais les poings. Puis, très vite, je retombais dans un morne abattement.

—Que faire? Que faire pour me tirer de là?

Si l'on me froiait, je sursautais, croyant sentir la main de l'homme au grand nez busqué; si l'on criait tout près de moi, il me semblait entendre la voix d'I Bnahom. Constamment j'avais envie de fuir. C'était intolérable. J'étais à bout, décidé à en finir.

Le soir même, jouant d'audace, je m'introduis dans mon hôtel. Ma chambre avait été bouleversée de fond en comble, preuve de la colère de mes ennemis.

Par bonheur ils n'avaient pas découvert la cachette de mon portefeuille. Quand je passai la main dans la cheminée et que je sentis sous mes doigts le cuir frais, je me mis à rire nerveusement, stupidement, des visions de plats fumants devant les yeux.

Puis, n'ayant plus rien à faire là, j'attendis, l'oreille contre la porte, l'instant favorable pour m'en aller, quand, dans la chambre voisine, j'entendis la voix chevrotante du vieillard dont la femme était malade. Il parlait et sanglotait à la fois.

—Sa femme est morte! pensai-je. Je l'entends encore qui allait et venait, puis il sortit. Sur le palier il hésita, et enfin commença à descendre.

C'est alors qu'une idée folle me traversa l'esprit. Je passai chez mes voisins. La femme était bien morte, comme je l'avais deviné en entendant sangloter le vieillard. Elle était allongée sur un tapis de raphia, énorme, grimaçant, horrible à voir, assaillie déjà par de grosses mouches vertes qui se promenaient sur son visage.

D'un coup d'oeil j'inventoriai les vêtements féminins dispersés à travers la pièce. Je pris une large jupe, des chaussures et une sorte de grand burnous noir, entièrement fermé, comme certaines femmes en portent à La Mecque pour se dissimuler aux yeux des hommes.

Comme, sous mon accoutrement féminin, il me faudrait me taire, afin de ne pas me trahir, je fis main basse sur quelques galettes de maïs dont il y avait là une provision. Puis je regagnai ma chambre enroulant mes vêtements d'homme autour de ma taille, et m'affublai des habits de la morte.

J'avoue qu'en débouchant dans la rue je n'étais pas du tout rassuré.

Ma supercherie était-elle visible? Non. Personne ne faisait attention à moi. Cela me donna de l'audace.

Je me rendis au rite, autour de la Kaaba, car c'était l'heure de la prière et mon manquement aurait semblé suspect à qui m'aurait rencontré.

En sortant, j'abordai un chamelier dont la bête, accroupie, portait un palanquin tendu d'étoffe noire.

Par gestes, je fis comprendre à l'homme ce que j'attendais de lui.

—Pour Djeddah? me demanda-t-il.

J'acquiesçai de la tête.

Il fit un prix que je ne discutai pas; me donna rendez-vous pour deux heures plus tard, m'assurant qu'alors tout serait prêt pour le voyage.

Je retournai à la Kaaba, car, n'ayant pas de demeure, je ne pouvais errer dans les rues.

Tout en marchant, je grignotai deux galettes. Cela me réconforta un peu. Mais j'étouffais sous tous ces vêtements que j'avais sur le dos.

Quand je fus installé dans le palanquin à travers lequel je voyais très bien tout ce qui se passait, mon conducteur rejoignit un groupe de partants.

A peine étions-nous sortis de la ville sainte, engagés sur la piste poussiéreuse de Djeddah, qu'une patrouille de soldats nous obligea à nous arrêter. Tout de suite je reconnus parmi eux I Bnahom et son secrétaire. Mon ennemi semblait furieux. Quand les soldats, qui pourtant faisaient preuve de zèle, avaient inspecté soigneusement chacun des pèlerins, I Bnahom venait à son tour regarder sous le nez des voyageurs qui ne comprenaient rien à ce traitement.

Mon chamelier fut questionné. I Bnahom scruta un moment le palanquin de son regard méfiant. Mais il n'osa pas, ni les gardes non plus, d'ailleurs, violer l'abri qui, théoriquement, dissimulait une femme.

Mon coeur battait fort. Enfin un bref commandement retentit et nous nous remîmes en marche.

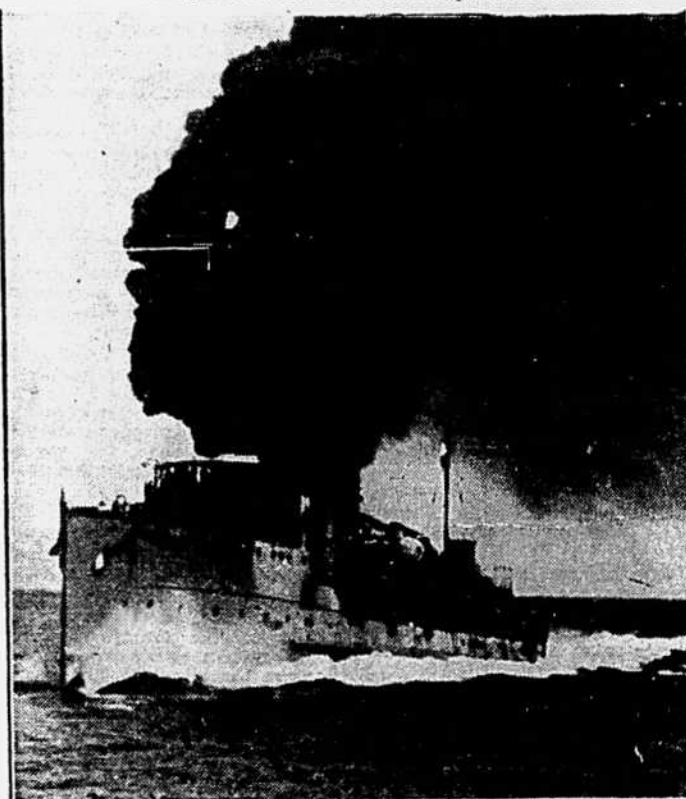
Quelle alerte!

(Suite à la page 23)

Forteresse flottante au-dessus des gratte-ciel

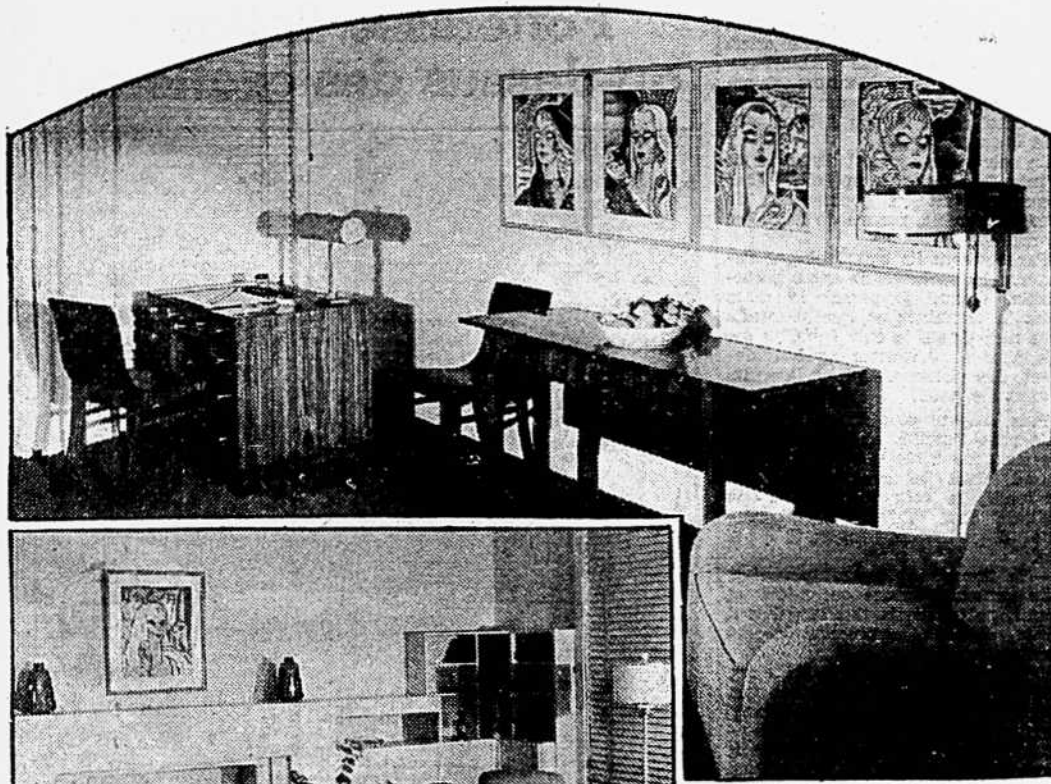


Cette forteresse flottante avec son escouade de bombardiers B-17, appartenant aux Etats-Unis, plane au-dessus des gratte-ciel de la métropole américaine.



Noire fumée pour dépister les vaisseaux pirates

Ce destroyer français fend les vagues de la Méditerranée, près du port de Toulon, où se firent de grandes manoeuvres navales en rapport avec la patrouille exercée contre les sous-marins pirates. Cette épaisse fumée noire a pour but de les éloigner de cette zone prohibée.



Intérieur sobre, mais charmant



Un vivoir moderne et charmant

Voici deux coins d'un vivoir meublé de façon très moderne et pas extrêmement coûteuse. En haut, un petit bureau de travail, avec sa lampe invite à l'étude. Sous la console, remarquez les panneaux décoratifs, pur art moderne. Le gros fauteuil, lui, est là pour les heures de repos et de méditation. En bas, la cheminée, une bibliothèque et un charmant guéridon léger, posé sur une carquette ronde de fourrure d'ours blanc.

La femme sans visage

(Suite de la page 20)

La dame du "Redouté" utilisait encore quelquefois avait été envoyé au-devant de la voyageuse.

Attendant, la jeune fille reprenait possession du paysage familier: sous les rayons dorés du soleil, succédant à la grisaille de Paris, dans le froid pur de cette matinée, il ne lui semblait plus triste. Là-bas, les Salins étincelaient sous un ciel d'un bleu radieux.

Mme de Clauza l'attendait au bas du perron. La joie de recevoir sa visiteuse mettait à son front une sorte de clarté grave qui lui éclairait tout le visage.

Les premières effusions échangées, elle passa familièrement son bras sous celui de Michelle:

—Ma chère enfant, vous plairait-il de faire avec moi le tour du propriétaire, tandis qu'on monte vos bagages?

Michelle acquiesce avec gratitude. Toutes deux cheminent lentement dans l'allée où les aiguilles, sèches craquent sous leurs pieds.

Par habitude, Mme de Clauza a dirigé ses pas vers le mausolée de son fils. Sa jeune compagne la suit, silencieuse, répondant à peine, par monosyllabes, absorbée par ses pensées...

Et voici que, tout à coup, au détour du chemin, comme au jour de leur première rencontre en ce lieu, une haute silhouette a surgi.

Mme de Clauza a très nettement senti le bras de la jeune fille tressaillir sur le sien. Elle le retire doucement et s'éloigne, avec un bon sourire, sans que personne s'aperçoive de cette retraite précipitée.

—Phil... monsieur Philippe profère la voix altérée de Michelle.

M. de Clauza s'est retourné. Il n'a plus sa cape de paysan, mais un vaste et confortable manteau qui l'emmitouffle.

Toujours, ainsi qu'à la première fois, — mon Dieu! que ce rappel émeut donc le coeur tremblant de la

jeune fille! — Philippe de Clauza s'est incliné devant elle, en enlevant son chapeau d'un large geste.

Mais voici que, lorsqu'il se redresse et lève vers elle une face toute pâlie par le trouble, Michelle pousse une exclamation...

Ah çà!... Réve-t-elle?... Encore une hallucination?... C'est Philippe, mais ce n'est plus le blessé au tragique visage d'horreur dont elle gardait le souvenir apitoyé.

On dirait qu'une fée bienfaitrice a, d'un coup de sa baguette magique, atténué, sinon enlevé, tout ce qui faisait, de cette physionomie brûlée, couturée, quelque chose d'inhumain et de monstrueux.

Les bourrelets ont disparu... La chair s'est reformée sur les blessures anciennes... La peau est redevenue presque lisse et, si quelques cicatrices témoignent encore de l'accident dont Philippe fut victime, elles ne sont plus ni affreuses ni répugnantes.

Michelle joint les mains... Ses prunelles tout éclairées interrogent, tandis que sa voix profère:

—C'est extraordinaire!... Par quel miracle?...

Philippe de Clauza a un grand rire joyeux, un rire que sa petite compagne n'avait jamais entendu dans sa bouche, et ce rire, venant après cette période de drame et de tristesse, est singulièrement réconfortant. On dirait qu'il chasse définitivement toutes les ombres qui planaient encore sur le paysage.

—Ce docteur suisse est un grand chirurgien, mademoiselle Michelle. Il vous refait des joues, un menton, des sourcils, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour peindre une pochade. Je ne connais pas plus habile homme.

—Ça, vous pouvez le dire!... assurait Michelle, admirative. Mais pourquoi n'êtes-vous pas allé le trouver plus tôt?

—Pourquoi?
Philippe s'est rapproché d'elle. Elle voit sa grande ombre se mêler à la

sienne sur le sable doux du promontoire... Son coeur bat la chamade, tandis qu'elle baisse la tête, troublée.

—Parce que la vie n'avait plus de saveur pour moi, parce que je ne croyais plus à rien... même pas au résultat de cette opération qu'on me vantait. J'avais perdu toute volonté, tout courage, tout désir...

"Mais, Michelle, vous êtes venue!... Ce fut comme une grande lumière dans ma nuit. J'ai compris, soudain, tout ce que l'existence pourrait encore me réserver de bonheur et de paix... Et j'ai compris aussi que vous teniez toute la douceur de ma vie entre vos mains.

"Seulement, je ne pouvais pas vous dire ces choses avec mon pauvre visage d'avant!... Alors, j'ai voulu ardemment le miracle, pour vous gagner!...

Dans un grand élan, Michelle s'est réfugiée contre la grande épaule qui s'offre; toute sa détresse ancienne s'en va d'elle, comme une eau lente qui s'épanche...

Elle murmure:

—Philippe... je vous aurais aimé... même laid!...

—Laid?...

A nouveau, son beau rire vainqueur retentit:

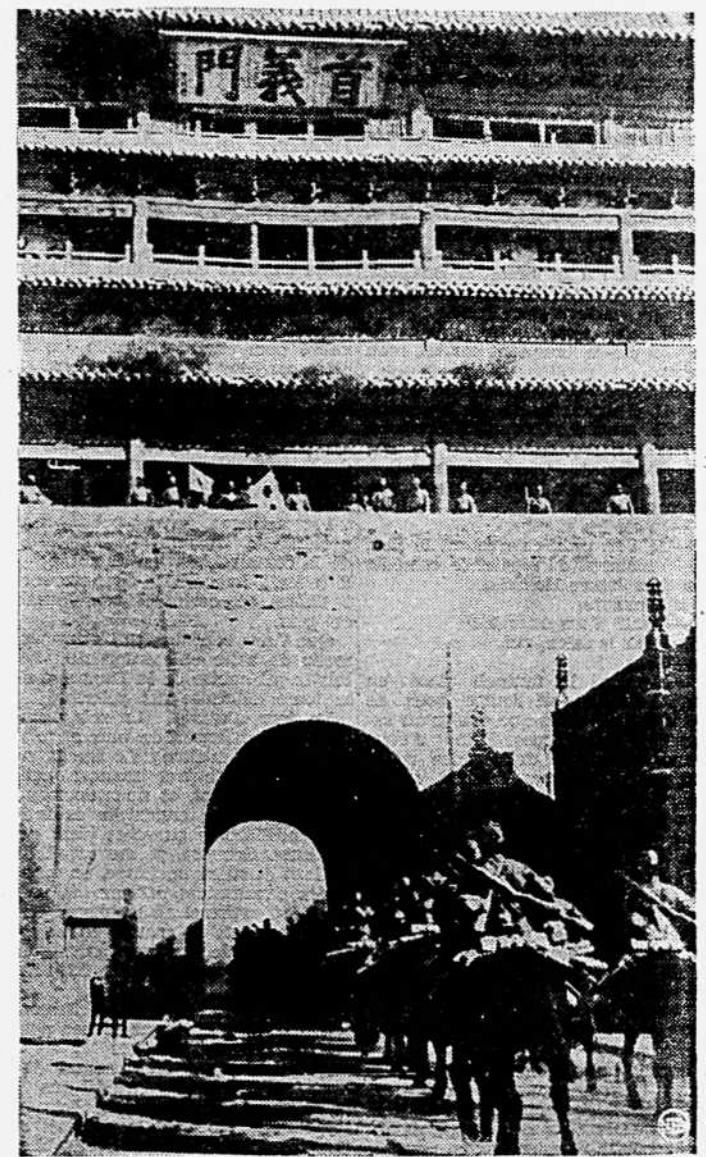
—Soyez tranquille, chérie!... Je suis encore loin de ressembler à un Adonis. N'ayez aucune crainte: personne ne vous enlèvera votre mari!...

Michelle a un geste de révolte indignée. Elle enserme la chère tête meurtrie entre ses bras tendres qui se referment comme pour une farouche prise de possession:

—Ah! non, Philippe, parce que, moi, je vous garderai!...

FIN

Capitale conquise par ruse



La capture de Taiyuan, capitale de la province de Shansi, n'a pas été une affaire facile pour les troupes japonaises. Quelques soldats nippons ont réussi par ruse à s'introduire derrière les hautes murailles de la ville pour en ouvrir les portes. On voit ci-haut les troupes japonaises entrant triomphalement dans la ville par la "Porte de la Justice".

Ceux qui habitent en dehors de Montréal peuvent s'abonner à

PHOTO-JOURNAL

en écrivant à

1242, rue Saint-Denis

ABONNEMENTS:

Canada . . . \$2 par année
(\$1.25 pour 6 mois)

Etats-Unis . . . \$2.50
(\$1.50 pour 6 mois)

Le prisonnier de la Kaaba

(Suite à la page 21)

Hélas, ce n'était pas la dernière, car tout au long de la route nous eûmes à subir la sévérité des défenseurs de la Kaaba.

Par prudence, je ne quittai pas mon fragile rempart de toile. J'étais exténué. Aurais-je la force d'aller jusqu'au bout? Le roulis et le tangage de ma monture me donnaient des nausées. Parfois je croyais que j'allais tomber, mais une force tenace me raidissait et je luttais désespérément.

Aussi, quand nous entrâmes à Djeddah par la porte de l'Est, je ne pus retenir des larmes de joie. J'étais sauvé!

Tout en haut d'une demeure déserte, je repris mon apparence masculine, abandonnant dans un coin, en tas, ces vêtements de femme à qui je devais la vie.

Un navire était en partance, pour Alexandrie. Très vite je pris un billet et gagnai le bord.

Quand j'atteignis le haut de l'échelle de coupée, je me retournai une dernière fois vers cette terre où j'avais couru tant de dangers et éprouvé de si fortes émotions. C'est sans aucun regret que je lui dis adieu.

Je me jetai dans ma couchette. Une odeur de sueur, de crasse montait de moi. Mais j'étais si fatigué que je la sentais à peine et je n'aurais pas eu le courage seulement de me relever. Tout bas je murmurai: —Sauvé! Sauvé!

Et je m'endormis.

CHAPITRE XI

Quand j'eus terminé le récit de mes aventures au pays de la Kaaba, je déposai la grande enveloppe jaune contenant les plans sur le bureau, devant le directeur de la banque, qui m'avait écouté attentivement.

—Et voici les fameux papiers qui m'ont tant fait voyager, dis-je en guise de conclusion.

Le financier prit l'enveloppe.

—Je vous remercie, commençait-il.

—Je n'ai fait que mon devoir, monsieur le directeur.

—Oui, oui, c'est entendu, c'était votre devoir de détective. Cependant, votre courage, votre tenacité à poursuivre ce Il Bnahom, les réels dangers que vous avez courus...

Je fis un geste désinvolte pour dire que maintenant tout cela était sans importance, déjà presque oublié.

—Et puis, monsieur le directeur, le climat de nos régions a eu tôt fait de me remettre. De mon séjour en Islam il ne me reste plus qu'un souvenir.

J'en étais là de mon discours quand la porte s'ouvrit, m'interrompant.

—James Holchild!

Je m'exclamai tout haut, tant l'apparition du frère de l'ingénieur me stupéfiait.

Il ne portait plus son mac-farlane beige, mais un impeccable complet gris et tenait un dossier à la main.

Je devais faire un drôle de tête, car les deux hommes éclatèrent de rire.

—James Holchild, oui: mon secrétaire particulier, dit enfin le directeur en posant sa main sur le bras du jeune homme.

—Mais, je ne comprends pas.

—M'avez-vous pris réellement pour un bandit? me demanda Holchild en souriant.

—Je l'avoue, oui.

Je n'étais pas encore au bout de mes surprises: tranquillement, le directeur déchirait l'enveloppe jaune et son contenu!

Pour le coup je devins muet.

Après avoir joui un moment de mon ébahissement, le financier prit la parole:

—Je vais vous expliquer...

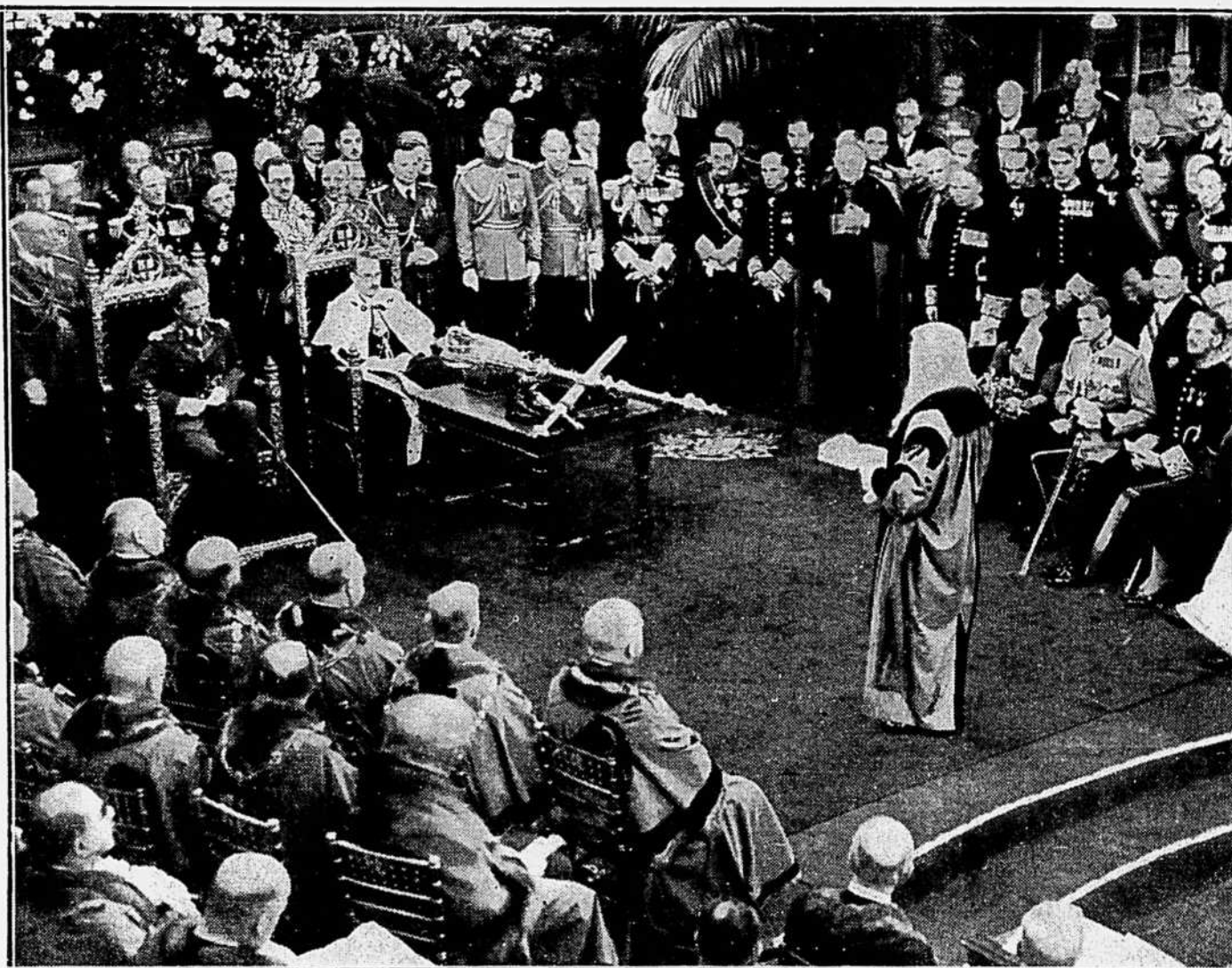
—Je vous en prie, monsieur le directeur.

Il fit une pause, puis annonça:

—Les plans que vous avez poursuivis jusqu'à La Mecque étaient faux!

Faux?

—Faux, oui. Nous savions qu'un Consortium étranger était au courant de la découverte de Charlewey et avait vainement tenté de traiter avec l'explorateur. Nous savions aus-



L'accueil londonnien

Le roi Léopold de Belgique reçoit une adresse de bienvenue, qui lui fut présentée plus tard dans un coffret d'or, par le lord maire et la corporation de Londres. Le roi, à gauche, et le maire écoutent le recorder qui lit l'adresse. A droite, assis et en procédant de gauche à droite, on voit la mairesse, Lady Twyford, le duc de Kent et le premier ministre Neville Chamberlain.



— Mon chamelier fut questionné.

si que ce Consortium était décidé à s'emparer, coûte que coûte, des plans, et qu'Il Bnahom était leur correspondant à Londres. C'est pourquoi nous avons fabriqué de faux plans que Holchild, soi-disant soudoyé par l'Oriental, a volés.

—Très habile.

—Oui. Et le représentant du Consortium, croyant posséder la véritable copie, a, en fait, payé vingt-cinq mille livres des papiers sans aucune valeur!

—Mais, toute cette comédie, la poste, Bridport?

—Pour donner une apparence réelle à tout cela.

—Ah! Je comprends, fis-je songeur.

—C'est dans ce but également, continua l'homme d'affaires, que nous avons lancé deux détectives à la poursuite des plans.

—Deux?

—Oui. Vous, qui m'avez été recommandé par mon associé de Paris, et Herbert Siminon.

—Albion?

—Comment?

Je me mis à rire:

—C'est ainsi que je nommais ce collègue, que j'avais pris pour un ennemi.

—Lui-même, d'ailleurs, devait vous considérer comme tel!

—Je le pense, oui. Mais, connaissait-il le rôle de monsieur James Holchild?

—Non.

Et, où est-il maintenant?

—Toujours en prison.

—Oh!

—Rassurez-vous, il ne tardera plus à en sortir, car je suis persuadé que monsieur Andrew Holchild, qui, lui, ignore le rôle que son frère lui a fait jouer dans cette affaire, retirera tout de suite sa plainte quand il saura.

—Il ne faut pas en douter, monsieur le directeur, termina en riant James Holchild.

—Pour en revenir à Il Bnahom, en le poursuivant jusqu'au bout, vous

lui avez laissé croire que les papiers qu'il emportait étaient les bons.

—Oui, mais mon rôle, monsieur le directeur...

Celui-ci protesta vivement:

—Non, non. Votre rôle n'est nullement diminué parce que les plans que vous rapportez sont faux! au contraire!

—Cependant...

—Pendant que vous chassiez l'Oriental, nous n'avons pas perdu notre temps, ici, je vous prie de me croire. A l'heure actuelle, nous possédons l'autorisation, parfaitement en règle, d'exploiter le gisement. Et tous ces pourparlers ont pu se faire

facilement, parce que le Consortium en question avait les yeux fixés sur leur émissaire, et sur vous aussi, n'en doutez point.

Le directeur ouvrit un tiroir, prit une enveloppe qu'il me tendit: —Voici votre récompense. Ne me remerciez pas, c'est nous encore qui restons les débiteurs.

Il me serra la main. Je saluai James Holchild, puis sortis.

Je ris en découvrant ce que contenait l'enveloppe.

—Vingt-cinq mille livres! Et c'est Il Bnahom qui paie, dis-je, en empochant le précieux papier.

F I N

Les assassinats en Russie soviétique

Trois archevêques, cinq évêques et de nombreux ecclésiastiques vont encore être les victimes de la folie sanguinaire de Staline.

MOSCOU, 3. — On apprend que trois archevêques, cinq évêques et de nombreux membres secondaires du clergé soviétique sont les dernières victimes de la campagne d'épuration contre les "ennemis de l'Etat".

Selon le journal Izvestia, les prélats sont accusés d'être des agents de pays fascistes fomentant des complots contre les chefs soviétiques, de s'être rendus coupables d'actes d'espionnage militaire et économique ainsi que d'autres menées subversives, délits criminels passibles de la peine de mort.

UNE JEUNE FEMME EST ENTRAINEE DANS LA MER PAR UNE PIEUVRE GEANTE

LOS-ANGELES, 3. — Un horrible drame est survenu, hier, sur les côtes de Californie, à Fort-Bragg, station balnéaire renommée.

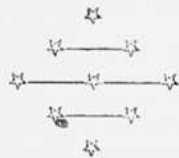
Une jeune femme en villégiature, Mrs Graves, sous les yeux de son mari et d'un groupe d'amis horrifiés, a été entraînée dans la mer par un poulpe géant, d'au moins douze pieds d'envergure selon les témoins.

La victime, son mari et ses amis ramassaient des coquillages sur les rochers de la côte, lorsque un long tentacule s'enroula autour de la cheville de Mrs Graves. Son mari accourut à ses cris et avec le secours de ses amis, s'efforça de faire lâcher prise à la pieuvre mais vainement. Malgré les nombreux coups qui lui furent portés, le monstre entraîna sa proie vers les profondeurs.



Un beau manteau de caracul

Les personnes les mieux renseignées dans le domaine de la mode prédisent le plus grand succès au caracul noir. Le manteau que voici est de la dernière nouveauté. Long, de lignes princesse, il comporte un col original et les manches ne sont pas trop volumineuses.



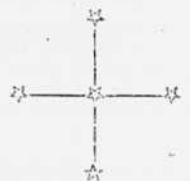
Le poulain russe

D'un beau noir, bien moirée, cette cape de poulain de Russie ferait l'envie de la plus difficile. L'habileté des fourreurs leur permet de traiter les pelages comme des tissus et on en a la preuve en voyant le subtil drapé des épaules.



Deux favoris de la saison

Les manteaux de fourrure courts ou trois quarts sont les plus en vogue. En voici deux qui démontrent la raison de ce choix. Le manteau trois quarts est en agneau gris, joliment nuancé et la courte jaquette remet à la mode une fourrure délaissée depuis déjà assez longtemps: le skunk, dont nos mères portaient des étoiles.



Quand l'hiver est clément

Quand la saison froide n'est pas trop rigoureuse, on peut porter des manteaux courts de fourrure légère, qui sont particulièrement seyants aux jeunes filles. Le premier est en rat musqué, travaillé dans le sens vertical. Le second est un manteau à grands revers tuxédo de "Pahmi", douce fourrure beige venant de l'Amérique du Sud.





L'hiver et son manteau de neige mettent en valeur nos jolies fourrures



Des idées parisiennes

Marcel Rochas ne craint pas les alliages de deux couleurs. Ainsi il garnit de broadcloth bleu pâle ce manteau de jeune fille en velours de laine noir. La ceinture nouée fait penser à celle que portaient nos ancêtres. — Rose Saphire est la créatrice de cette haute forme de duvetyne noire qui accompagne une robe de taffetas noir quadrillé d'argent.

Le castor



La superbe fourrure du castor semble revenir à la mode. Jean Patou en a orné ce superbe manteau de lainage beige, qui se porte sur un costume de jersey brun foncé. Le bérêt de jersey est agrémenté d'un pompon de castor.

Le manteau sans col



Les femmes qui possèdent de belles cravates de fourrure donnent souvent leur préférence aux manteaux sans collet. Elles peuvent ainsi porter leurs belles écharpes ou leurs somptueuses capes. Le manteau noir que voici s'agrémenté d'une superbe cravate de renard.

Tweed en fourrure



Ce très bel ensemble peut se porter en toutes saisons. Il se compose d'un costume tailleur et d'un manteau trois-quarts de beau tweed écossais brun et beige. Un énorme col de loup orne le manteau.

Le renard en vogue



Ce beau manteau est de coupe simple, mais combien chic. Fait de lainage vert sombre, il est garni d'une ample parure de renard rouge naturel, disposé d'originale façon.

Notre amie, la cape



Nous ne cesserons jamais complètement de porter les capes. C'est qu'en effet c'est un des vêtements les plus pratiques qui soient et des plus seyants. Celle que voici, de forme presque carrée et nette est faite d'agneau rasé, fourrure très en vogue.

La semaine prochaine
**L'AVENTURE DE
MANON**
UN ROMAN COMPLET

CEUX QUI OCCUPENT DE HAUTS POSTES

Pourriez-vous nous renseigner, s'il-vous-plait?

Heureux président et fiers élèves



En sortant de la chambre des Lords, après l'ouverture du Parlement, Lord et Lady Lloyd se sont adressés à un constable pour qu'il leur indique la bonne direction à prendre. Le gendarme, dans une attitude respectueuse et courtoise, les écoute attentivement.



Quand "Franklin D. Roosevelt, fermier" alla à Hyde Park (New-York), pour voter aux élections municipales, sous cette désignation, il en profita pour visiter l'école, et bien entendu, les enfants eurent congé en son honneur. On le voit ici qui sourit bénévolement au milieu de toute cette heureuse marmaille.

Il ne pense pas à flirter



En dépit du regard invitant et de l'attitude provocante de cette jeune fille, ce grave monsieur, assis sur le banc d'un parc à Londres, semble en train de débattre un important problème. C'est qu'il s'agit de M. Neville Chamberlain, premier ministre d'Angleterre, qui a bien d'autres chats à fouetter.



La mort a enlevé un grand homme d'état

Le plus grand chef travailliste de la Grande-Bretagne, l'honorable Ramsay MacDonald, qui mourut dernièrement à bord du vaisseau "la Reine du Pacifique", qui le transportait en Amérique du sud, est photographié ici avec sa famille à Hillocks, sa demeure de Lossiemouth, Ecosse. A sa droite, on voit sa fille Ishbel, qui fut à proprement parler "son bras droit" dans la vie politique. L'honorable MacDonald est mort d'une attaque cardiaque. Il avait 71 ans. C'est M. Stanley Baldwin qui lui succéda comme premier-ministre en 1935.

LES RECETTES DE TANTE JULIE

EXCELLENT GATEAU AU CHOCOLAT

Il a été démontré par des expériences, faites récemment, que le goût naturel de l'homme pour la viande est basé sur une saine fondation scientifique car la viande contient non seulement beaucoup des éléments nécessaires au développement normal du corps humain, mais elle complète et améliore largement la valeur de beaucoup des éléments nutritifs trouvés dans les viandes que renferme le boeuf, est une source très utile de protéine, un aliment qui construit et qui répare les tissus; la graisse fournit la chaleur et l'énergie et les sels minéraux, comme le fer et le phosphore, ainsi que les vitamines qui renferme le boeuf, sont sous une forme qui s'assimile facilement.

Cependant, la valeur diététique d'une nourriture dépend non pas simplement des principes nutritifs qu'elle renferme, mais aussi de la façon plus ou moins parfaite dont ces principes nutritifs sont utilisés par l'organisme. Le boeuf a une valeur alimentaire spécialement élevée sous ce rapport, car c'est une nourriture très facile à digérer et qui s'assimile complètement. Il a été démontré par des expériences que dans des conditions normales plus de quatre-vingt-cinq pour cent de la protéine et de la graisse du boeuf sont digérés par l'organisme. Rien ne peut remplacer entièrement le boeuf. Il y a d'autres aliments qui sont relativement riches en protéine, mais les pertes subies au cours de la digestion ou du métabolisme, ou des deux, sont si élevées qu'elles enlèvent beaucoup à la valeur de ces aliments comme sources utiles de protéine.

Le goût naturel de l'homme et les recherches scientifiques bien conduites ont fait voir que dans les conditions normales un régime varié est celui qui convient le mieux pour les besoins du corps humain ordinaire. Un régime bien équilibré devrait donc comprendre une quantité raisonnable de boeuf, en plus des légumes verts feuillus, des céréales, des oeufs, du lait et des fruits. Il ne s'agit donc pour le consommateur que d'acheter sagement et soigneusement et de préparer habilement.

Gateaux secs croquants

Pesez deux oeufs, séparez-les en les jaunes, battez les blancs en neige.

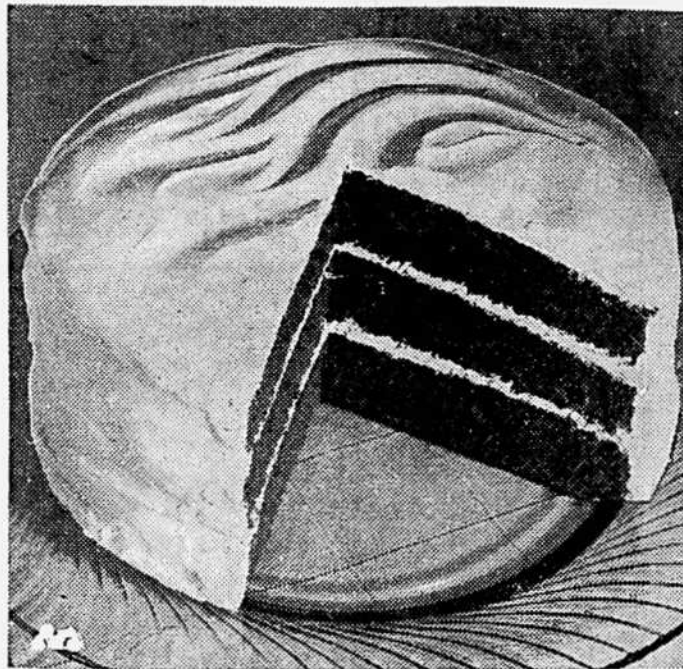
Prenez une quantité de sucre en poudre du poids des oeufs, mélangez-la avec la neige des blancs et un égal poids de beurre frais un peu fondu. Pétrissez le tout avec de la farine pour en former une pâte épaisse, que vous coupez en lanières. Semez sur ces lanières de pâte des amandes coupées en morceaux (on les émonde à l'eau chaude). Portez les lanières de pâte au four sur une tôle, laissez-les bien cuire et bien sécher pour que les gateaux soient croquants.

Pain d'asperges

Ratissez des asperges, coupez-les en petits morceaux et faites-les cuire dans l'eau bouillante et salée. Délayez trois cuillerées de farine dans du beurre fondu, mouillez d'un bol de lait et d'un bol de jus d'asperges; tournez sur le feu jusqu'à ce que ce soit très épais. Retirez du feu, ajoutez du beurre, sel, poivre, les asperges, trois jaunes d'oeufs. Battez les blancs, mélez légèrement à la pâte. Beurrez un moule, saupoudrez-le de chapelure, versez la pâte d'asperges; posez le moule dans une casserole remplie à moitié d'eau bouillante pour faire cuire une demi-heure au bain-marie.

Coquilles d'huitres

Les grosses huitres cuites comme les huitres sautées avec, en plus, des champignons, se replacent dans leurs coquilles (au besoin, plusieurs dans la même); on couvre de chapelure, on arrose de beurre au moment de servir.



Pour faire ce délicieux gâteau, il vous faut 1 cuillerée à thé de soda, 1/2 tasse de beurre, 1 1/4 tasse de sucre brun, 2 oeufs ou 3 jaunes d'oeufs non battus, 3 cubes de chocolat non sucré et fondu, 1 tasse de lait, 1 cuillerée à thé de vanille et 2 tasses de farine passée au tamis.

Pâtés de légumes

Epluchez des pommes de terre, lante; lorsqu'elles s'écrasent passez-les au tamis pour obtenir une purée, par le fait même, très lante; lorsqu'elles s'écrasent très fine que vous délayez avec du lait. Jetez dans l'eau bouillante le légume choisi, oseille, épinards, chou, choux de Bruxelles, chicorée, etc. Lorsque la cuisson est suffisante, hachez le légume, faites-le sauter dans du beurre. Beurrez un moule, parsemez de chapelure, versez la moitié de la purée de pommes de terre, mettez dessus l'autre légume, finissez de remplir avec le reste de purée. Disposez quelques noisettes de beurre. Faites cuire au four jusqu'à ce que le dessus soit d'agréable couleur, bien doré. Les carottes, navets, salsifis, céleri-rave, asperges, sont coupés en morceaux et cuits à l'eau. On les mélange ensuite à une sauce blanche épaisse, on les met dans un moule entre deux couches de purée de pommes de terre, on termine par une longue cuisson au four.

Langues à la sauce piquante

Lavez des langues, jetez-les dans l'eau bouillante jusqu'à ce que vous puissiez enlever peaux et cornets; grattez-les et piquez-les de lardons roulés dans des fines herbes hachées. Posez-les dans une casserole garnie de carottes, oignons en rondelles, déchets des viandes et les langues, thym, laurier, persil, vin blanc et bouillon; à l'ébullition, éloignez du feu; laissez cuire doucement environ deux heures. Fendez les langues sans les détacher; dégraissez et passez le jus; ajoutez-y du vinaigre, du poivre, des cornichons en lames; versez sur les langues.

Rondelles à l'exquise

Coupez du pain rassis de Graham ou du pain bis en rondelles d'un demi-pouce. Étendez une épaisse couche de beurre des deux côtés de chaque rondelle; faites tremper une demi-heure dans du lait. Beurrez un plat allant au four. Saupoudrez les rondelles de fromage de gruyère ou de parmesan. Disposez les rondelles par deux dans le plat et faites dorer au four doux. Équies.

Gâteau de pommes de terre

Faites cuire des pommes de terre sous la cendre, épluchez-les, réduisez-les en pâte. Vous la délayez avec six jaunes d'oeufs par livre pesant, et ajoutez une demi-tasse de sucre en poudre pour le même poids de pâte; pétrissez le tout ensemble; mettez-y ensuite le zeste d'un citron râpé, son jus et des blancs d'oeufs; façonnez le tout et le mettez dans une tourtière graissée légèrement avec du beurre; vous lui ferez former sa croûte et prendre couleur sous le four de campagne.

Pommes de terre aux oignons

Faites roussir de l'oignon dans du beurre, coupez des pommes de terre à moitié cuites, et mettez-les finir de cuire avec cet oignon roussi; mouillez-les avec du bouillon gras ou maigre; ne les faites que mijoter.

Bonbons meringues

Pour deux blancs d'oeufs, prenez un quart de sucre, ajoutez du chocolat râpé, de la fleur d'orange ou du café, la valeur de deux cuillerées à café de l'une de ces substances, puis tournez jusqu'à ce que ce soit assez épais pour ne pas quitter la cuillère. Prenez alors une feuille de papier et mettez vos bonbons dessus, en leur donnant la forme que vous désirez; placez votre feuille couverte de bonbons dans un four doux, vos bonbons seront cuits quand ils se détacheront facilement du papier.

Saucisson au chocolat

Prenez du chocolat en tablettes et sans vanille, faites-le fondre doucement au bain-marie, mettez-y autant de miel qu'il en faudra pour lui donner une consistance; un peu de girofle et de la cannelle en poudre. Puis, ayez des amandes, ou des noisettes, coupez-les en deux ou trois morceaux et mêlez-les au chocolat; maniez ce mélange de manière à lui donner la forme et l'aspect d'un saucisson. Enveloppez ce saucisson d'un nouveau genre dans un papier d'argent et coupez-en des tranches.

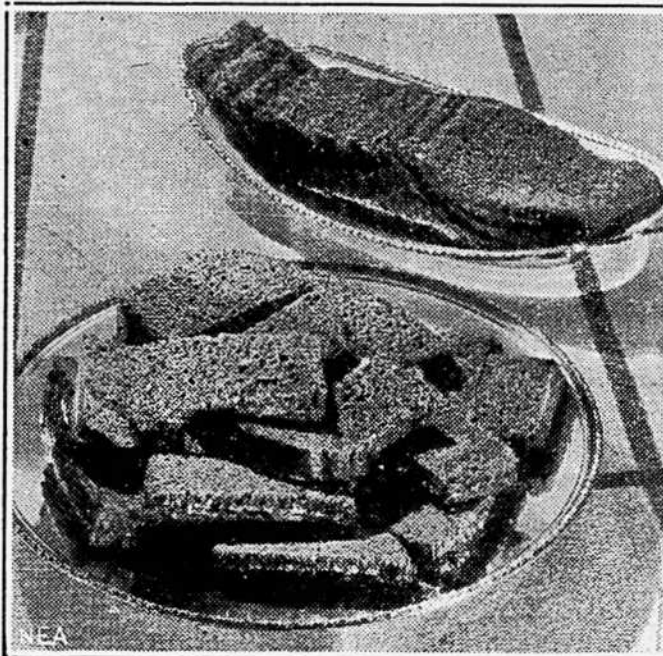
Côtelettes de porc frais aux fines herbes

Parez-les comme des côtelettes de veau, faites-les sauter dans du beurre avec du sel et des épices. Retournez-les, et lorsqu'elles sont très cuites, dressez-les sur un plat chaud avec du beurre frais, beaucoup de fines herbes hachées et un filet de vinaigre.

Confitures de cerises

Enlevez les noyaux, pesez les cerises, prenez une quantité égale de sucre. Faites fondre le sucre avec une très petite quantité d'eau (un ou deux grands verres). Jetez-y les cerises, faites-les bouillir pendant environ dix minutes en ayant soin de bien les remuer afin qu'elles n'adhèrent pas au fond; retirez-les et mettez-les en pots. Laissez encore bouillir le jus jusqu'à consistance de gelée, et versez-le dans les pots.

QUAND VOUS TRAITEZ VOS AMIS



Ce pain au chocolat peut être servi comme gâteau ou encore sous forme de sandwichs. D'une manière ou de l'autre, vous pouvez être sûre, Madame, que vos amis l'apprécieront, lorsqu'ils boiront une tasse de thé en votre compagnie.

Epinglettes aux dattes

1 1/2 tasses de dattes hachées
2-3 tasse d'eau
2-3 tasse de sucre
1/2 tasse de noix hachées
2-3 tasse de beurre
1 1/4 tasses de sucre brun
2 oeufs
3 tasses de farine à pâtisserie
1/4 c. à thé de sel
1/2 c. à thé de soda.

Faites cuire les dattes, le sucre et l'eau jusqu'à ce que le mélange soit épais, environ 10 minutes. Ajoutez les noix et laissez refroidir. Battez le beurre en crème. Ajoutez le sucre et battez bien le tout en crème. Ajoutez les oeufs battus et battez bien. Ajoutez les ingrédients secs, tamisés. Faites refroidir complètement. Divisez le mélange en deux parties. Roulez-les séparément en deux rectangles d'environ 1/4 pouce d'épaisseur. Tartinez les deux rectangles avec la garniture de dattes et roulez en deux longs rouleaux comme pour les rouleaux à la gelée. Faites refroidir. Coupez en deux longs rouleaux comme pour les rouleaux à la gelée. Faites refroidir. Coupez en rondelles de 1/4 pouce d'épaisseur. Faites cuire à four modéré de 350 à 375 degrés F. pendant environ 15 minutes.

Petits fours à l'avoine roulée

1 tasse de beurre
1/2 tasse de sucre brun
1 c. à thé de soda à pâte
1 c. à thé d'eau chaude
1 c. à thé essence de vanille
1 tasse de farine
2 tasses d'avoine roulée
1/4 c. à thé de sel.

Défaites le beurre en crème. Ajoutez le sucre et battez le tout. Ajoutez le soda après l'avoir fait dissoudre dans l'eau chaude et la vanille. Incorporez la farine, le sel et l'avoine roulée. Déposez le mélange par plaques au moyen d'une cuiller sur la tôle beurrée. Faites cuire à four modéré de 350 à 375 degrés F. environ 15 minutes ou jusqu'à ce que les petits fours soient légèrement jaunés.

Gigot braisé

Désossez un gigot de mouton, piquez-en l'intérieur avec de gros lardons roulés dans un hachis de persil, ciboules, ail, sel et poivre, reformez le gigot, ficellez-le. Faites lui prendre légèrement couleur dans de la graisse, retirez-le et disposez au fond de la casserole deux carottes, deux oignons en tranches, les déchets de viande, thym, laurier, persil, clous de girofle, mouillez à moitié hauteur avec du bouillon additionné d'un peu de vin blanc, à l'ébullition éloignez du feu; laissez cuire lentement de quatre à cinq heures. Servez le gigot arrosé de la sauce.

Pommes de terre en haricot

Vos pommes de terre n'étant cuites qu'à moitié, pelez-les, coupez-les en deux, si elles sont grosses; mettez-les dans une casserole où vous aurez mis cuire du mouton, et finissez-les comme un haricot aux navets.

Langue fumée bouillie

Repliez la pointe d'une langue fumée et attachez-la à la racine avec une brochette, ou liez les extrémités ensemble. Mettez dans une marmite et recouvrez avec de l'eau froide, faites chauffer jusqu'au point d'ébullition; égouttez et remettez de l'eau froide, recouvrez et faites cuire lentement jusqu'à ce qu'elle soit tendre (environ 2 1/2 heures). Egouttez, enlevez la peau, les racines et la graisse. Servez sur un lit d'épinards. Garnissez avec des oeufs cuits durs.



Norma et sa Villa Riviera

Norma Talmadge devant la maquette de son hôtel La Villa Riviera, à Long-Beach, Calif., qu'elle a fait remodeler et qu'elle ouvrira au public sous peu. Cette idée lui a coûté, dit-on, la jolie somme de \$1,500,000.

Elles en sont revenues



Yvonne Morenoff, Barbara Johnston et Ann Del Rio, artistes de Toronto, qui sont rentrées d'un voyage en Californie et en Amérique du Sud, au cours duquel elles présentèrent leur amusant numéro dans plusieurs clubs de nuit. Yvonne Morenoff raconte dans ses impressions qu'Hollywood est une ville idiote et que le Vénézuéla n'existe plus comme pays.

Ciné-Photos

Une étoile En visite au Canada



Après avoir joué dans plus de cent comédies à l'écran, le comique Andy Devine a obtenu un gros succès dans "The Road Back" de Eric Maria Remarque, pour le compte de la "Universal Pictures". Il passe donc au rang d'étoile de cette compagnie.



John Loder, célèbre artiste de l'écran et de la scène britannique, qui vient d'arriver au Canada. Il a l'intention de le visiter d'un océan à l'autre dans l'intérêt de la "Gaumont British Picture" pour qui il travaille actuellement.



Couple heureux Après avoir épousé Betty Grable, la jolie blonde de l'écran américain, l'ex-acteur Jackie Coogan, a permis à son épouse de continuer sa carrière cinématographique. Ce sera un sûr moyen de garder la paix au logis, aurait déclaré Betty, le jour des fiançailles.

Un débrouillard



Le populaire comédien *Hugh Herbert* ne fait pas que des minauderies au cinéma. C'est un artiste fort occupé. Il écrit des scénarios. Souvent il se dévoue comme assistant-directeur et compose parfois de la musique pour des couplets de comédie musicale. Dumas disait: douze métiers, treize misères. Les temps sont évidemment changés car Herbert, en cumulant les métiers, se gagne près de \$200,000 par année.

☆☆☆

Nouveau contrat pour Ricardo



A la suite de son grand succès dans "*Her Husband Lies*", avec Gail Patrick, le populaire *Ricardo Cortez*, dont le nom véritable est Jack Krantz, a vu les Warner Bros. renouveler son contrat pour deux ans.

Grand succès



Tallulah Bankhead, la grande vedette du Broadway, vient de remporter un succès éclatant dans le rôle de Cléopâtre, dans "*Antoine et Cléopâtre*" de Shakespeare, sur une scène new-yorkaise. Elle est admirablement bien secondée par Conway Tearle et son mari, John Emery.

☆

Pour un coup de canne



Carlotta Monti, jeune danseuse d'Hollywood, poursuit actuellement le comédien W.-C. Fields, de l'avoir battu à coups de canne, au cours d'une partie de plaisir, à la belle résidence de ce dernier, à Bel-Air.

Dolorès et le public

Dolorès del Rio a délaissé le cinéma peu à peu depuis son mariage avec Cedric Gibbons. Mais il semble que le public ne veut pas la laisser partir définitivement. Elle vient de tourner avec succès aux côtés de Douglas Fairbanks, fils, dans "*Accused*", film coté parmi les meilleurs.

Visage photogénique



Jean Muir, jolie blonde de l'écran américain, que les photographes désignent comme étant l'artiste au visage le plus photogénique d'Hollywood.

Un retour sensationnel



Avec son récent film "*Great Guy*" pour la firme Grand National, le sympathique *James Cagney*, reprend partout la popularité qu'il avait perdu chez les Warner Bros., à cause de ses frasques. Jimmy a été classé parmi les quinze meilleures vedettes de l'écran par un magazine de cinéma américain, le mois dernier.



LES MOTS CROISES de "PHOTO-JOURNAL"

Horizontal

- 1—Lettre grecque. — Avalé.
- 2—Salaire. — Ncuveau.
- 3—Solide. — Partie dure du corps. — Conjonc. — Unité de trav. mécanique.
- 4—Animal dépourvu de membres. — Morceau de musique pour deux voix. — Etre fantastique. — Epoque.
- 5—Adj. dém. — Sixième. — Auteur du "Julf errant". — Saison.
- 6—Pron. ind. — Petite pomme rouge. — Carte à jouer.
- 7—Etendue d'eau sans écoulement. — Deux et un.
- 8—Maréchal de France né à Paris.
- 9—Petit ruisseau. — Ecorce du chêne. — Première. — En les.
- 10—Du verbe rire. — Sans vêtements. — Art. contr. — Conjug.
- 11—Partie dure du corps. — Fleuve de Sibérie. — Métal précieux. — Tellement.
- 12—Conjug. — Fait usage. — Exprime une douleur. — Pr. pers.
- 13—Général français né à Saissac.
- 14—Qui conduit des ânes. — V. de Prusse rhénane.
- 15—Négation. — Préfixe qui signifie huit. — Note.
- 16—Caprice. — Tête. — Brut. — Partie épaisse des liqueurs.
- 17—Général français né à Ham. — Riv. d'Alsace Lorraine. — Art. contr. — Romancier français né à Paris.
- 18—Venue au monde. — Du verbe avoir. — Note. — Espèce de poche.
- 19—Oxyde d'uranium. — Aventurier anglais né à Oakham.
- 20—Comm. — Art. espagnol.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17

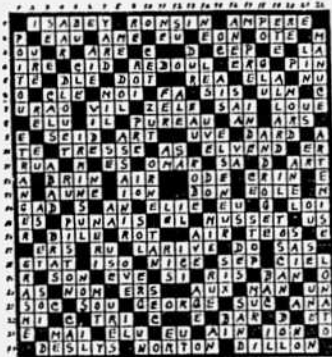
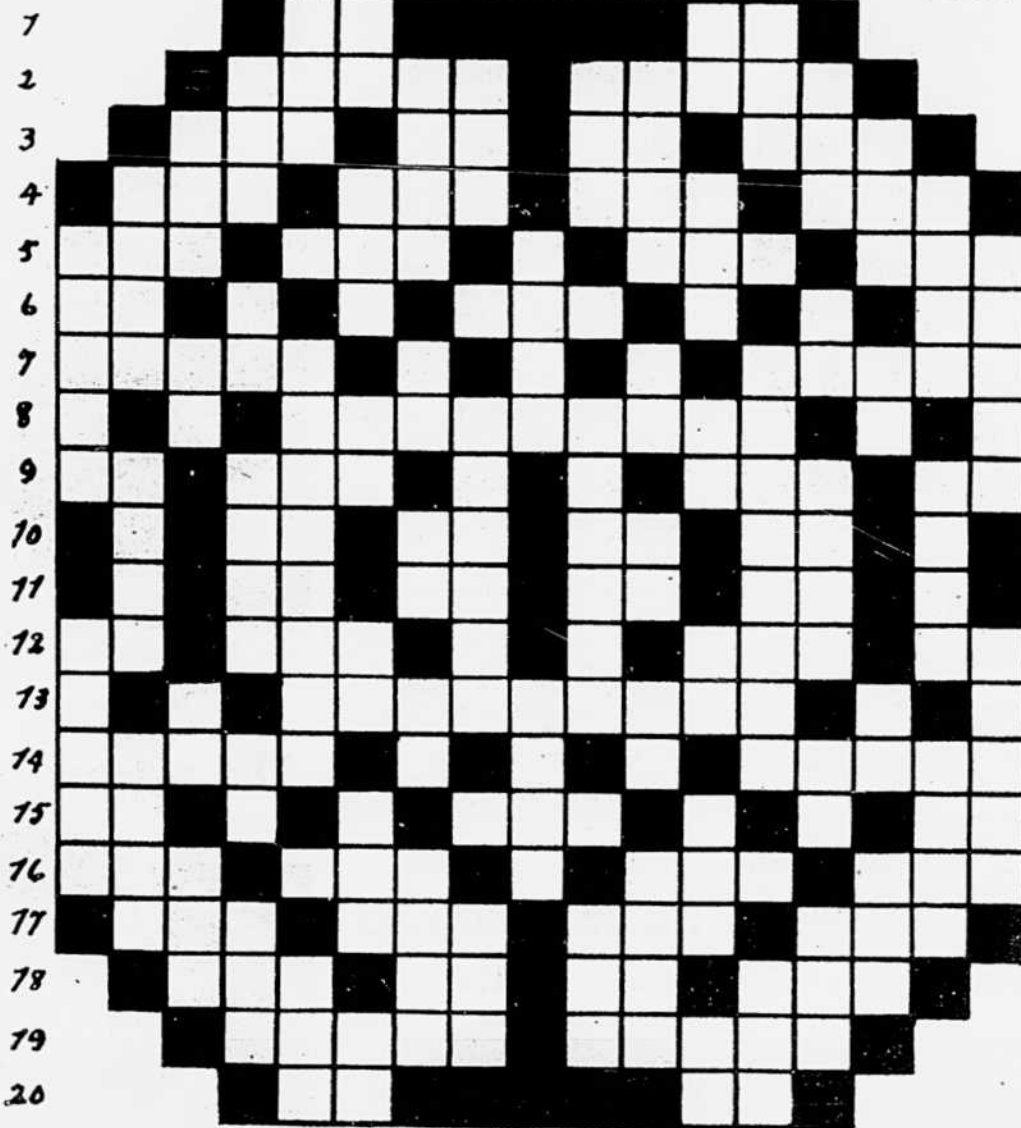


Photo-Journal est publié et imprimé par la Cie d'Imprimerie Rotoplex, 363 Place Christin.

Solution de la semaine dernière

Vertical

- 1—Riche commerçant de Bourges. — Etendue d'eau peu profonde.
- 2—Mouvement de l'air. — Faire usage. — Tendon des muscles.
- 3—Etuils de métal. — Inflammation du poignet. — Du verbe rire. — Agent politique né à Tonnerre.
- 4—Sans mélange. — Pron. ind. — Cavité naturelle. — Préposition. — Ile de l'Atlantique.
- 5—A travers. — Oindre de graisse. — Genre de légumes.
- 6—Conjug. — Ile dans le golfe d'Oman. — Préfixe. — En les. — Petit poème. — Art. contr.
- 7—Expiration brusque. — Particule. — Lac d'Afrique. — Lettre grecque. — Plat et uni.
- 8—Préfixe d'égalité. — Ville de l'Inde anglaise. — Faire bonne chère.
- 9—Rude au goût. — Mariage.
- 10—Partie d'une église. — Grand lac du N. O. de la Russie. — Morceau pour deux voix.
- 11—Du verbe être. — Exprime le dédain. — Ville de Chaldée. — Tellement. — Montagne de l'ancienne Grèce.
- 12—Avalé. — Pr. pers. — Du verbe avoir. — Ancienne mesure. — Membre du cheval. — Règle double.
- 13—Pommade. — De Tunis. — Substance dure et friable.
- 14—Epoque. — D'où partirent les Hébreux sous la direction d'Abraham. — Lac d'Amérique. — Conjonc. — Tamis de crin.
- 15—Volonté. — En quel endroit? — Paracuru des yeux.—Evangéliste.
- 16—Pièce de bois. — Enveloppe quelconque. — Matière noire et épaisse.
- 17—Crochets de fer. — Suite de noms.

LE PARADIS BOLCHEVIK

Le sang coule toujours en Russie soviétique

1151 personnes ont été exécutées depuis quinze mois selon des renseignements connus sans compter les disparitions et les "suicides" étranges

MOSCOU, 3. — Depuis le procès Kamenev-Zinoviev, en août 1936, le nombre des condamnations à mort ordonnées par Staline a atteint 1,151. Depuis la célébration du 20e anniversaire de la révolution d'octobre la répression chez les Soviets semble avoir temporairement diminué, mais la possibilité d'un arrêt complet de l'éruption avec les élections de décembre apparaît toutefois comme une pure hypothèse.

Le chiffre de 1,151 est tiré des listes publiées par la presse soviétique, et il est fort probable que bien d'autres sont restées inconnues.

L'espionnage au profit du Japon et le sabotage dans les chemins de fer de Sibérie sont les motifs les plus importants invoqués récemment dans la lutte des classes en U. R. S. S. On compte depuis le 10 mai

dernier, 561 condamnations à ce double titre.

Vient ensuite le sabotage dans l'agriculture, qui a occasionné 243 sentences, toutes à la "peine suprême".

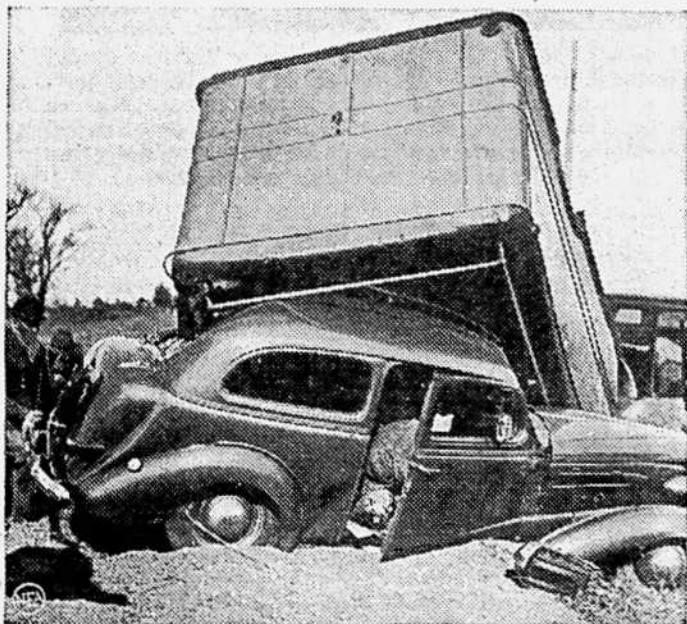
Par ailleurs l'étrange penchant des Russes pour les "confessions" continue dans les centaines de procès, et on comprend ainsi que l'exécution devient l'unique sanction.

Dans un récent procès dans l'Oural, le président d'un kolkhose était accusé d'avoir causé la mort de 1,723 vaches.

—Le chiffre est faux, déclara l'inculpé, il est de vingt pour cent supérieur, si vous comptez le cheptel appartenant personnellement aux paysans, ajouté à celui de la ferme.

Par ailleurs il faut compter 129 exécutions pour destruction de céréales, 76 pour "contre-révolution" et

Fatal accident de la route



Voilà un accident comme il en arrive plusieurs centaines chaque année. Cette scène tragique a été prise près de Saint-Paul, après une collision survenue entre un camion et une automobile. Chargé de pommes de terre, le camion vint s'écraser sur l'automobile après avoir tourné plusieurs fois sur lui-même. Le chauffeur du camion s'en tira sans blessure mais celui de l'automobile, un agent d'assurances de 50 ans, nommé Roland Wolgamot, d'Albert-Lea, Minn., fut tué instantanément. L'on peut voir son cadavre à travers la porte entr'ouverte.



Staline traversant la Place Rouge à Moscou.

espionnage, 69 pour sabotage dans l'armée, 32 pour empoisonnement d'enfants et d'ouvriers et une quarantaine pour diverses autres causes.

Nos Contes

Le Réveillon Inespéré...

par DUPONT de TARVAGNE

LE POËTE Jean Laurier était venu sur la Côte d'Azur nanti de l'héritage paternel. En s'amusant, en menant joyeuse vie, il eut tôt fait de le dépenser. Si bien qu'il se trouva, un jour la veille de Noël précisément, avec quelques francs en poche.

Après avoir connu les joies diverses de Cannes et de Nice, il était venu s'installer à Monte-Carlo, dont la vie luxueuse l'avait ravi. Mais tout a une fin et, pour l'instant, il errait, en proie aux idées les plus noires.

La nuit était tombée, une de ces nuits douces, sereines, presque tièdes comme il y en a à Monte-Carlo, même en plein hiver.

Pressant le pas, il se dirigea vers les Terrasses.

Au moment où il arriva, un orchestre tzigane jouait une valse grise dont les accents prenants, déchirants, s'alliaient le plus harmonieusement du monde à la poésie de la nuit et de la mer.

Cette musique le remua, le grisa. Il l'écouta jusqu'au bout, puis, le cœur emplí de nouveaux rêves chimériques, il regagna sa chambre.

Elle était vide. Tout ce qu'il lui restait, c'était son habit de soirée, le seul habit correct qu'il eût encore, le dernier vestige de son passé court et brillant...

Il le gardait précieusement parce qu'il lui allait à merveille, lui donnant un air à la fois distingué et désinvolte, et aussi parce qu'il lui permettait, à certaines occasions, de se faufiler dans les endroits chic où il espérait rencontrer l'hypothétique éditeur.

Il le prit et l'enfila. En fouillant dans les poches, il sentit, sous la doublure, quelque chose de rond et de dur qui s'était fourvoyé. Il l'enleva avec fièvre. C'était un jeton de roulette d'une valeur de vingt francs. Il sauta de joie et se précipita vers le Casino, pour le changer à la caisse... Peu joueur, jusque là, il avait taquiné quelquefois la roulette, mais elle ne lui avait pas été propice.

Beaucoup de monde jouait. Parmi la foule, on remarquait deux, trois Anglaises à la peau sèche, quelques Sud-Américains, un Japonais.

Après avoir jeté sur eux un regard d'envie, en se retournant brusquement, il tomba nez à nez avec Maxime Leval, un de ses amis du temps de l'abondance...

— Mon vieux, lui dit celui-ci, je suis heureux de te rencontrer. Veux-tu me faire un plaisir ?

— Dis toujours...

— Je dois faire le quatrième à une table de gens que je ne connais pas, ce soir, au Gala du Réveillon de l'Hôtel de Paris. Veux-tu y aller à ma place ? J'ai beaucoup mieux, tu comprends...

— Tu tombes mal, je suis dans une déche...

— Ne t'en fais pas... Tiens...

Et il lui donna sa carte d'invitation, ajoutant :

Tout est réglé... ça ne te coûtera pas un rond.

— Et... y a-t-il au moins une jeune fille à cette table ? questionna Jean.

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'agit d'une famille de Canadiens, les Désiron, si ma mémoire est fidèle... Et puis, tu sais, n'oublie pas de m'excuser... Dis que j'ai la fièvre, que je dois garder le lit... Bref, débrouille-toi.

— Tu peux compter sur moi.

Jean courut en hâte chez son coiffeur habituel et lui dit, au moment de sortir, qu'il le réglerait la prochaine fois, pour ne pas changer un billet de mille francs.

A neuf heures, il entra à l'Hôtel de Paris, rasé de frais, chic, plein d'assurance. La moitié des tables étaient déjà occupées. Jetant un regard conquérant sur l'assistance, ses yeux s'arrêtèrent sur un monsieur, une dame et une jolie fille qui semblaient chercher quelqu'un dans la foule.

— Pardon, leur demanda-t-il, n'attendez-vous pas, par hasard, Monsieur Leval ?

— Mais si, fit le monsieur, qui était un gros homme sympathique.

Jean se présenta, excusa son ami qui regrettait infiniment, mais qui était alité...

— J'espère, ajouta-t-il, faire en sorte que vous ne le regrettiez pas trop.

Comme il était grand, mince, élégant, brillant causeur, il plut tout de suite à toute la famille.

On se mit à table.

Jean mangea comme s'il n'avait plus mangé depuis huit jours. Quand il ne mangeait pas, il parlait... racontait des histoires de Montparnasse. Tout cela intéressait et amusait beaucoup les Désiron, surtout Mademoiselle Rose-Marie, une charmante brune élevée à Montréal et qui adorait Paris.

Tout en dansant un tango, celle-ci lui demanda :

— Vous êtes peintre ?

— Je suis poète, Mademoiselle...

— Mon Dieu, que c'est charmant...

Tard dans la nuit, Monsieur Désiron exprima le désir d'aller achever le ré-

veillon au Casino. Rose-Marie et Madame Désiron approuvèrent.

— Monsieur le poète nous fera certainement le plaisir de nous y accompagner, fit la jeune fille.

Jean aurait préféré ne pas y aller, vu sa situation, mais il trouvait Rose-Marie si charmante, qu'il déclara :

— Avec joie, Mademoiselle...

A peine étaient-ils entrés au Casino, que Rose-Marie lui demanda :

— Vous ne jouez pas ?

— Non, Mademoiselle, je ne joue jamais.

— Appelez-moi Rose-Marie, voulez-vous ?

— Vous êtes ravissante...

Tout en faisant des compliments à Rose-Marie, il serrait nerveusement son jeton dans sa poche, car l'idée d'aller le changer lui était venue. Non pas qu'il eût besoin d'argent tout de suite, mais n'avoir pas un sou en poche lui était à présent insupportable.

Il voulut profiter d'une distraction de la jeune fille pour filer à la caisse, mais à peine avait-il fait un pas qu'elle vint le rechercher.

Ce manège se produisit plusieurs fois. Et, chaque fois, Rose-Marie, avec plus d'ardeur, l'exhortait à jouer...

— Elle voulait connaître son potentiel de chance, disait-elle.

— J'ai horreur du jeu, Mademoiselle, se bornait à répéter Jean.

— Comment, mais vous avez un jeton en main, s'exclama-t-elle.

— Tiens, c'est vrai, fit-il en regardant bêtement son jeton qui, à force d'être palpé dans sa poche, lui était resté dans la main.

Tous deux se mirent à rire comme des gosses.

— Jouez donc, reprit alors de plus belle la jeune tentatrice.

— Voyez-vous, fit Jean mystérieusement, je vais vous dire mon secret. Ne le révélez à personne... Je ne joue que lorsque le 13 est sorti. Alors, je mets en plein sur le 13 et je suis sûr de gagner... Autrement, je perds toujours...

Profitant d'une nouvelle distraction de Rose-Marie, il se dirigea de nouveau vers la caisse, mais elle accourut vers lui comme une folle :

— Le 13 vient de sortir, disait-elle... Venez vite jouer...

Devant cette exhortation directe, il mit son jeton à contre-cœur sur le 13, abandonnant son sort aux mains de la Destinée.

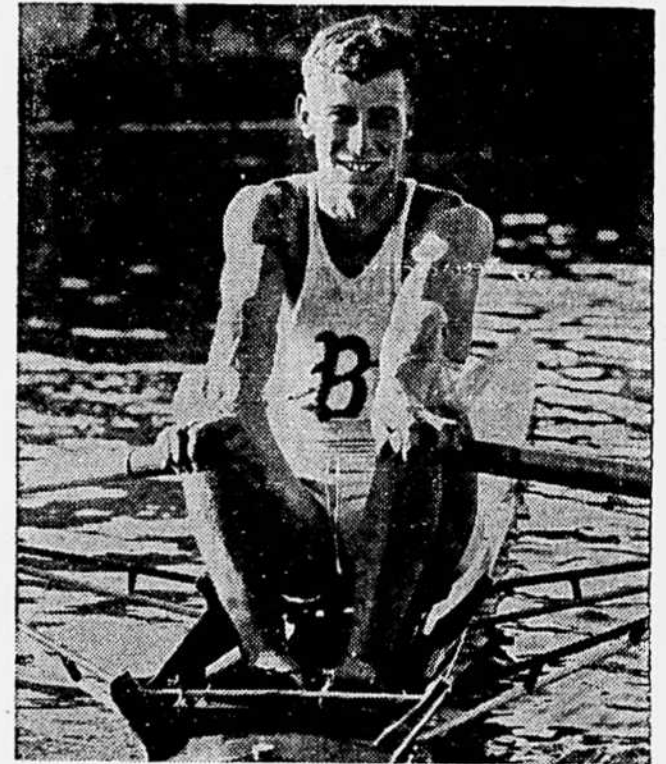
Par bonheur, le 13 sortit. Jean gagnait 700 francs, qu'il voulut immédiatement empocher, mais Rose-Marie, enfant terrible, lui

Il n'a pu échapper à l'oeil de la camera



Durant une chasse à courre dans les bois de Woodhill, Berkshire, un photographe a eu l'heur de "saisir" ce renard fuyant une meute de chiens à ses trousses. Ceux qui connaissent la technique compliquée de l'art photographique comprendront qu'il a fallu une extrême dextérité pour réussir une photographie de ce genre.

IL IRA REPRESENTER LE CANADA



L'avironneur Chuck Campbell, du club torontien Dons Rowing Club, dont la récente victoire sur Gordon Bradshaw, sur le vieux canal Welland, en Ontario, lui vaudra le droit d'aller représenter le Canada aux Jeux de l'Empire Britannique de 1938, à Sydney, Australie.

prit vivement les jetons des mains et les remplaça tous sur le 13.

— Que faites-vous. C'est idiot, maugréa Jean, que cet inconscient sans-gêne mettait à la torture.

— Attendez... attendez, fit la jeune Canadienne, qui trépignait d'impatience.

La roulette se mit à tourner.

Chose merveilleuse, ce fut encore le 13 qui sortit. Jean gagnait 24.700 francs.

Il avait déjà gagné la sympathie de Monsieur et Madame Désiron. D'un bond, il conquiert leur cœur.

Quant à Rose-Marie, il y avait déjà longtemps qu'elle était conquise tout entière.

Deux mois après, Jean et Rose-Marie fêtaient leurs fiançailles.

— Le hasard fait bien les choses, murmurait sans cesse la délicate fiancée, pendant le dîner que Monsieur Désiron donnait en leur honneur dans un des plus chic restaurants de Paris.

En songeant à son habit de soirée — qu'il gardait précieusement — à son jeton merveilleux qui ne le quittait jamais, Jean répétait malicieusement :

— Il est vrai que c'était la nuit de Noël, une vraie nuit à miracles...

Dupont de Tervagne



Voici un petit costume de plage très simple, pour celles qui iront sous les tropiques cet hiver. Il est fait de gingham imprimé et sa confection en est très facile.



Même les dames de la société ne dédaignent pas de porter une robe de paysanne à l'occasion. Celle-ci garnie de dentelle au collet fait une excellente robe de plage, si vous allez en Floride ou aux Bermudes.

Robe toute blanche avec boléro de percale piqué transversalement. C'est un ensemble fort pratique et très peu compliqué que vous pouvez fabriquer vous-même.



Pour porter sous les tropiques



Un costume de bain si chaud qu'il soit doit avoir pour le compléter, une jaquette qui descend jusqu'aux genoux. Elle peut être en matériel lourd ou léger mais piqué ce qui fait plus joli.



Si vous allez sous les climats chauds cet hiver, n'oubliez pas d'apporter outre la lotion traditionnelle et les verres fumés, un pyjama de jersey de laine dont la culotte descend jusqu'au mollet, comme celui qui est illustré sur cette vignette.



Une culotte de tissu foncé avec chemise de même couleur, fait un ensemble pratique pour la plage. On peut le faire en jersey ou quelque autre matériel dans les tons bruns ou bleu marine. On peut même le garnir d'une couleur vive ce qui n'en serait que plus joli.



Cette robe de plage est d'une grande simplicité et cependant les débutantes de Newport ne dédaignent pas de la porter. Elle est faite de guingham quadrillé; sa confection est peu coûteuse et n'est pas du tout compliquée.



Le club de raquettes "L'Aiglon", de Loretteville



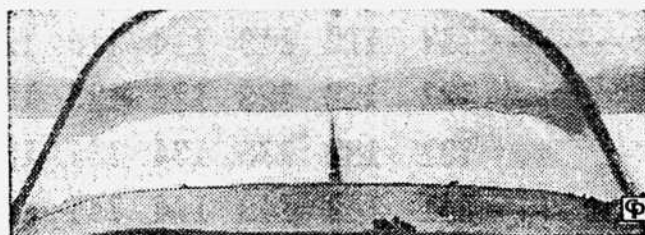
Ovila Guérette

M. Ovila Guérette est le premier coureur à chausser la raquette pour la saison 1937-38. M. Guérette fait partie de l'équipe des coureurs du club Les Coeurs Joyeux et est le meilleur coureur de longue distance en raquettes de la ville de Lachine et des environs.
(Photo-Journal)



No 15—Groupe des membres du club de raquetteurs L'Aiglon de Loretteville. Le club se compose de deux sections soit 25 hommes et 15 dames et d'un corps de musique composé de 14 musiciens. Il fut fondé au mois de novembre 1930 et le siège social du club est situé à Loretteville, Québec. (Photo C.N.R.).

TRAJET A SUIVRE



La ligne noire ci-dessus indique la route suivie par le capitaine Geo. E. T. Eyston, le démon britannique de la vitesse en automobile, quand il se lance à la poursuite de nouveaux records sur les lits de sel du lac Utah, aux Etats-Unis.

UNE AUTRE FUTURE "FEUILLE D'ERABLE"...



Murray Armstrong, (ci-haut), jeune étoile de hockey de Saskatchewan, âgé de 21 ans, a plié bagage pour venir dans l'Est du pays pour prouver aux sceptiques que sa réputation de bon joueur de hockey était bien établie. Il a été signé immédiatement par les Maple Leafs de Conny Smythe. Armstrong est un joueur très effectif et il excelle à produire des assistances, alors il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'il devienne une étoile des Leafs avant bien longtemps.

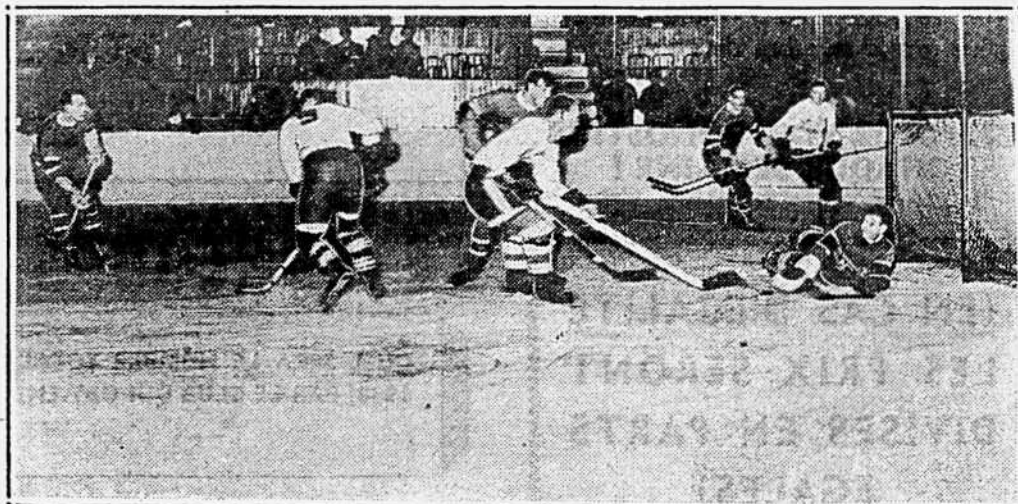
Dans les Sports

Club "La Fontaine"



No 16—Groupe des membres du club de raquetteurs La Fontaine de Montréal. Le club se compose de deux sections soit 12 hommes et 14 dames. Il fut fondé au mois de novembre 1934 et le siège social du club est situé à 3966 rue Saint-André, Montréal.

A LA JOUTE BENEFICE D'HOWIE MORENZ



Les étoiles de la N.H.L. viennent de se faire voler un but par Wilf Cude, le gardien des Moroons-Canadiens, lors de la joute au bénéfice de la famille d'Howie Morenz, qui s'est déroulée au Forum le 2 novembre dernier. Les chandails blancs étaient ceux des joueurs de l'équipe des Etoiles de la N.H.L.

Grand Concours de Hockey

Vous pouvez entreprendre ce concours en n'importe quel temps. Plus tôt vous le commencerez mieux ce sera pour vous, car vous multipliez, à chaque semaine, vos chances de gagner!

\$100.00 EN ARGENT AUX VAINQUEURS

AVIS IMPORTANT

Chacun des huit clubs de la Ligue Nationale jouera sa dernière partie régulière de la saison durant les derniers jours du mois de mars.

Ainsi la dernière partie du Montréal aura lieu le 17, celle du Canadien le 19 et celles des autres clubs le 20 mars.

Il s'agit alors de prédire quel sera, parmi ces huit clubs, celui qui obtiendra le plus de points durant sa dernière partie. De plus il faut aussi indiquer quel sera le nombre total de points enregistrés durant la saison par ce même club.

Donc faites une croix vis-à-vis le club de votre choix et indiquez par un cercle, dans le tableau des points, quel est, selon votre opinion, le nombre total de points que votre club choisi aura enregistré durant la saison.

Ne pas oublier de ne choisir qu'un seul club et qu'un seul total (joignez au tableau ci-contre le coupon en page 2).

A remarquer que nous ne vous demandons pas quel sera le club gagnant, car il pourrait bien se faire que le club qui obtiendra le plus grand nombre de points dans sa dernière partie ne soit pas un des premiers: même le dernier club a autant de chances que tous les autres de gagner sa dernière partie par le plus grand nombre de points.

ENVOYEZ VOS PRONOSTICS
CHAQUE SEMAINE !

(EN CAS D'EGALITE
LES PRIX SERONT
DIVISES EN PARTS
EGALES)

Canadiens - - - -	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40
	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50
Montréal - - - - -	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60
	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70
	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80
Toronto - - - - -	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90
	91	92	93	94	95	96	97	98	99	100
	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
Chicago - - - - -	111	112	113	114	115	116	117	118	119	120
	121	122	123	124	125	126	127	128	129	130
	131	132	133	134	135	136	137	138	139	140
Americans - - - -	141	142	143	144	145	146	147	148	149	150
	151	152	153	154	155	156	157	158	159	160
	161	162	163	164	165	166	167	168	169	170
Boston - - - - -	171	172	173	174	175	176	177	178	179	180
	181	182	183	184	185	186	187	188	189	190
	191	192	193	194	195	196	197	198	199	200
Rangers - - - - -	201	202	203	204	205	206	207	208	209	210
	211	212	213	214	215	216	217	218	219	220
	221	222	223	224	225	226	227	228	229	230
Detroit - - - - -	231	232	233	234	235	236	237	238	239	240

● METTEZ UN "X" AU BOUT du CLUB DE VOTRE CHOIX. ENCERCLEZ LE TOTAL CHOISI PAR VOUS

NOM

ADRESSE

CE CONCOURS CONSISTE A DEVINER:

QUEL SERA LE NOMBRE TOTAL DE POINTS ENREGISTRES, PENDANT LA SAISON 1937-1938, PAR LE CLUB QUI OBTIENDRA LE PLUS GRAND NOMBRE DE POINTS DANS SA DERNIERE PARTIE?

- JOIGNEZ A CE TABLEAU DES POINTS LE COUPON QUI PARAIT EN PAGE 2.
- EPINGLEZ OU COLLEZ LES 2 ENSEMBLE ET ADRESSEZ LE TOUT A:

"PHOTO-JOURNAL" 1242, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL.



UN CHAMPION TERRASSE !

Pour l'ancien champion boxeur du monde, Jack Dempsey, la vie de famille semble avoir plus d'attrait que celle du ring. On le voit ici en compagnie de sa femme, née Hannah Williams et leurs deux enfants Joan, trois ans et demi, et Barbara, quinze mois, en train de célébrer la récente visite du Père Noël. Il faudrait plusieurs hommes pour terrasser l'ancien champion du monde ainsi que le font aisément son épouse et ses deux enfants.

QUEL RECORD ...



Norman Selby, de Detroit, mieux connu dans les cercles de la boxe sur le nom de Kid McCoy alors qu'il était sensationnel, vient de se remettre en lumière aux yeux du public comme il vient d'annoncer son prochain mariage à Mme. Sue Cobb Cowley, (ci-haut). C'est là la neuvième tentative en ménage de McCoy.

Tout le monde peut faire du ski!



Tout le monde, évidemment, ne peut réussir des pirouettes comme celle qu'exécute le skieur représenté dans l'illustration ci-dessus. Il faut être doué d'une souplesse peu ordinaire pour accomplir pareil tour d'acrobatie! Mais il ne faudrait pas croire qu'il soit nécessaire d'être virtuose du saut, de la descente et des virages pour jouir des plaisirs nombreux que procure la pratique du ski; pour apprécier les beautés de la Nature en hiver et pour goûter tout le charme des longues randonnées sur la belle neige poudreuse. Quiconque a déjà fait une excursion de "cross-country" dans nos Laurentides sait à quoi s'en tenir sur ce point. Des notions élémentaires, quelques leçons, un peu de pratique,

une certaine prudence et assez d'énergie pour ne pas perdre courage devant les montées parfois laborieuses, voilà à peu près tout ce qu'il faut pour ouvrir au débutant la porte du palais enchanté de l'Hiver. Les gens qui ne connaissent pas le ski sont trop portés à s'en exagérer les dangers et les fatigues. "Toute personne qui peut marcher, peut faire du ski", disait un expert norvégien. Et c'est la vérité. Il suffit d'y aller suivant ses forces et ses aptitudes. Le ski offre un moyen merveilleux de prendre de l'exercice et, dans notre pays, il permet de passer plus agréablement une saison dont nous avons trop longtemps ignoré les possibilités. Le ski est en train de réhabiliter l'hiver canadien.

Randonnées en skis dans les Laurentides



Le lunch, pris au coin d'un bois, reste l'un des meilleurs souvenirs d'une excursion de "cross-country".

Pour voir les Laurentides sous leur aspect le plus beau et le plus reposant, il faut les visiter en hiver, quand la neige a étendu sur elles son épais manteau blanc, que seuls percent les arbres de la forêt. A ceux qui veulent errer à l'aventure à travers cette région magnifique, qui veulent en franchir les collines et les vallées, pénétrer dans ses forêts solitaires, le ski offre un moyen de locomotion idéal, le seul pourrait-on dire, depuis que ce sport a complètement détrôné la raquette. Parmi les milliers de skieurs qui envahissent maintenant les Laurentides à chaque fin de semaine, durant la saison d'hiver,

il en est un très grand nombre qui entreprennent sur leurs planches de longues randonnées, allant d'un village à l'autre, grimpant les côtes, glissant joyeusement sur les pentes rapides ou explorant au gré de leur fantaisie les recoins les moins fréquentés de ce pays pittoresque. C'est ce qu'on appelle faire du "cross-country" ou, comme disent les skieurs de France et de Suisse, de la "marche de fond". Cette manière de pratiquer le ski jouit d'une vogue grandissante depuis quelques saisons, grâce à l'excellent service de trains maintenu par le Pacifique Canadien sur sa ligne des Laurentides, aux

sentiers de mieux en mieux indiqués et à la publication récente, par le service de publicité du C. P. R., d'une carte de ski très précise, qui montre toutes les pistes et permet de se diriger sûrement à travers la contrée. Les amateurs de "cross-country" apportent généralement dans leur sac tout ce qui leur faut pour prendre le repas du midi sur la piste. On s'arrête au coin d'un bois, on allume un feu et, en quelques instants, le lunch est servi. Il va sans dire qu'on mange de bon appétit quand on a passé trois ou quatre heures sur les skis. La photo ci-dessus fait voir des skieurs qui prennent leur lunch sur la neige.

EN ACTION DANS LA N.H.L.



Notre photo représente une scène prise à une récente partie entre les Americans et les Hawks de Bill Stewart.

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans!

Un petit coup de "cœur" pour le remonter!

RECETTE ORIGINALE DE LA "PONCE":

- Le jus d'un citron
- Sucre au goût
- Eau bien filtrée
- Une pincée de safran
- Deux doigts de GIN de KUYPER



Gin de Kuyper

10 ONCES 85¢

40 ONCES 2.65

MAISON FONDÉE EN 1695

Ce qu'on ne voit pas souvent



IL JOUE AU BILLARD AVEC SON NEZ! — Les mains liées derrière le dos, le professeur Henry Lewis, de New-York, a gagné plusieurs paris en jouant au billard avec son nez et, qui plus est, en battant ses adversaires.



MOITIE BLOND, MOITIE BRUN — Wilford Price est, pour ainsi dire, un garçon "deux dans un" quant à la tête et il pose un problème difficile aux dermatologistes. En effet, du côté gauche de son visage, il a les cheveux blonds et l'oeil bleu; de l'autre côté, il a les cheveux bruns et un oeil rouge.



L'homme à la langue percée

Paul Schollkopf, un Allemand de Wurtemberg, a la langue percée ce qui lui permet de soulever un "stein" de bière (à droite) comme nous le montre cette photo.

La danseuse bronzée

Mlle Exilda Saint-Pierre, du studio de danse Rialto, de Montréal, dans le fantasmagorique costume qu'elle portait pour exécuter une scène du ballet de "Schéhérazade", lors du festival de la danse donné, il y a quelque temps, par les principaux studios de danse de Montréal, à la Salle Victoria de Westmount.

Mlle Saint-Pierre a posé spécialement pour "Photo-Journal" dans ce costume qui demandait beaucoup de préparation.

